

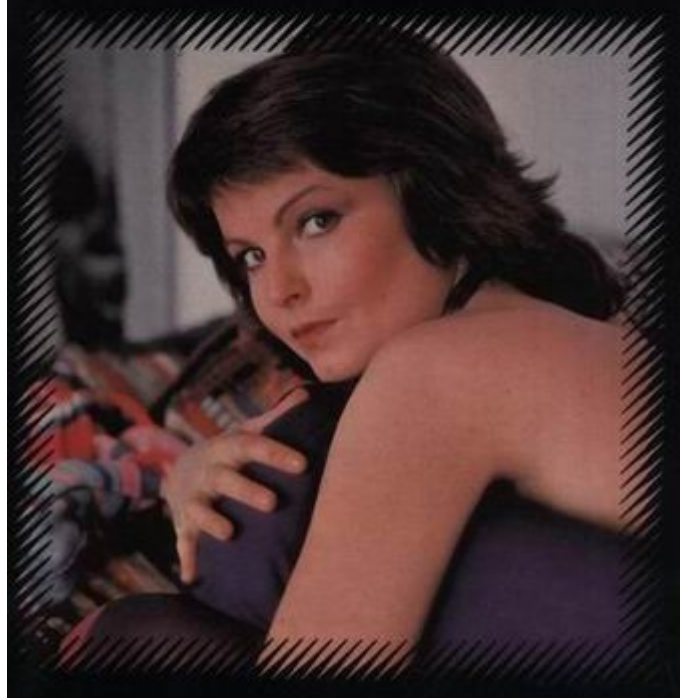
JAMES HADLEY

carre
noir



CHASE

délit de fuite





JAMES HADLEY

carre
noir



CHASE

délit de fuite



CARRÉ NOIR

Sous la direction de Marcel Duhamel

NOUVEAUTÉS DU MOIS

Collection Super Noire

**100 – MORT D'UNE BÊTE
A LA PEAU FRAGILE**

(PATRICK ALEXANDER)

101 – N'EXAGÉRONS RIEN !

(DONALD E. WESTLAKE)

**102 – PRIÈRE DE SE PENCHER
AU-DEHORS**

(FRANCIS RYCK)

JAMES HADLEY CHASE

Délit de fuite

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR F. M. WATKINS



GALLIMARD

**James Hadley Chase a été photographié par
Max Feissel, Vevey, Suisse.**

Titre original :

HIT AND RUN

**© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.**

© Éditions Gallimard, 1957, pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

I

Roger Aitken était un de ces patrons qui se gardent bien de laisser leur vie privée s'immiscer dans leurs activités professionnelles. Ce fut seulement le jour où il glissa sur le perron de Plaza Grill et se cassa la jambe que j'allai chez lui pour la première fois et fis la connaissance de sa femme.

Aitken n'avait rien du patron paternaliste. Il était plutôt du genre féodal. Il sélectionnait avec le plus grand soin ses collaborateurs et les payait beaucoup plus que toutes les autres agences de publicité. Si, dans la première semaine, ils ne donnaient pas satisfaction, il les envoyait paître avec un bon coup de pied au derrière. Aitken ne vous offrait jamais l'occasion de vous racheter. Si ça ne marchait pas du premier coup, c'était la porte.

Avant de travailler pour l'Agence internationale du Pacifique, agence de publicité la plus importante et la meilleure de la Californie et dont Aitken était directeur, je trimais dans une petite boîte minable plus ou moins menacée de faillite, avec un patron qui devait finir ses jours dans un asile pour alcooliques incurables. Il y avait deux ans de ça. Un beau jour, j'étais à mon bureau, en train de me bagarrer avec le projet de lancement d'une nouvelle machine à laver la vaisselle qui n'aurait pas été fichue de nettoyer une assiette à pain, quand je reçus un coup de fil de la secrétaire de Roger Aitken. Aitken, paraît-il, désirait me voir pour une affaire me concernant et me priait de passer à son bureau à six heures.

Bien entendu, je connaissais Aitken de réputation. Je savais qu'il dirigeait l'agence pour le compte d'un groupe de riches financiers et qu'il en avait fait une affaire en or. Je me demandai naturellement s'il allait m'offrir de travailler pour lui. Et, tout aussi naturellement, j'étais assez emballé ; un poste à l'internationale, c'était le rêve de tous les agents de publicité de la région !

A six heures pile, j'entrai donc dans le bureau de la secrétaire et, à six heures cinq, j'étais planté en face d'Aitken, sous le regard de deux yeux d'un bleu d'acier qui me transperçaient de part en part. C'était un malabar de plus d'un mètre quatre-vingt-cinq, taillé en armoire à glace, au visage enluminé par le whisky, avec une bouche à entonner

du gin au litre et une mâchoire autoritaire de grand patron. Aitken devait avoir dans les cinquante-sept ans et commençait à prendre de la brioche ; mais si c'était de la graisse, c'était du consistant, du solide. Il avait l'air d'un homme qui se maintient en excellente forme physique.

Après m'avoir dévisagé une dizaine de secondes, il se leva et me tendit une main à poigne d'acier.

— Alors, vous êtes bien Chester Scott ? s'écria-t-il assez haut pour qu'on l'entendît de l'antichambre sans même avoir l'oreille collée au trou de la serrure.

Je me demandais comment il aurait bien pu avoir le moindre doute sur mon identité, vu que j'avais dû donner mon nom à quatre employés au moins, avant de pénétrer dans son bureau. Je lui répondis que j'étais bien Chester Scott. Il ouvrit un dossier, sur son bureau, et le tapota du doigt.

— C'est vous qui avez fait ça ?

La chemise contenait deux douzaines d'annonces et de clichés publicitaires, découpés dans divers magazines et journaux, et que j'avais conçus au cours des quatre ou cinq derniers mois. Je lui assurai que j'en étais bien l'auteur. Il referma le dossier et se mit à arpenter la pièce.

— C'est pas mal, dit-il. J'aurais besoin d'un collaborateur comme vous. Combien gagnez-vous, où vous êtes ?

Je le lui dis. Il arrêta sa promenade pour me contempler d'un œil rond, comme s'il n'était pas certain d'avoir bien compris.

— Savez-vous que vous valez plus que ça ?

Je répliquai que je n'en doutais pas.

— Alors, pourquoi diable n'avez-vous pas cherché autre chose ?

Je lui expliquai que j'avais eu beaucoup de travail ces derniers temps et que je n'avais pas eu l'occasion de chercher.

— Le travail compte plus que l'argent pour vous, hein ?

— Je n'irais pas jusque-là. Mais j'ai été passablement occupé.

Il me dévisagea encore, puis il alla s'asseoir à son bureau.

— Je vous offre cent dollars de plus par semaine que ce que vous gagnez actuellement. Vous pouvez commencer lundi.

Voilà comment j'étais entré à l'Agence internationale.

Deux ans après cette entrevue, j'étais devenu sous-directeur et n'avais de comptes à rendre qu'à Aitken lui-même. Je touchais un salaire qui, deux ans plus tôt, m'aurait paru parfaitement chimérique. J'avais une Cadillac décapotable, un bungalow de trois pièces au bord de la mer, un boy philippin et un compte en banque assez rondlet.

Hélas ! Par une chaude soirée de juin, ce bon petit filon me claqua

brusquement dans les pattes. J'étais resté assez tard au bureau. Il devait être un peu plus de neuf heures et seuls ma secrétaire, Pat Hennessey, et mon dessinateur, Joe Fellowes, étaient restés avec moi. Tous les autres employés étaient partis. Nous travaillions à un projet de campagne publicitaire pour une nouvelle marque de savon de toilette. C'était une grosse affaire, comportant aussi une série d'émissions à la télévision et un budget de deux millions de dollars.

Fellowes me montrait les croquis qu'il avait l'intention de faire passer dans les hebdomadaires. Ils étaient excellents. Pat et moi étions en train d'en discuter quand le téléphone retentit. Pat alla répondre.

Pat était une fille ravissante aux longues jambes, avec des cheveux couleur de miel, de grands yeux bleus et un teint qui avait l'air trop beau pour être vrai, mais qui était parfaitement naturel. Elle avait vingt-six ans ; avec ça, dégourdie en diable. Nous travaillions en équipe. Si elle n'avait pas été là pour me servir de pense-bête, je n'aurais jamais pu suivre toutes les affaires qu'Aitken empilait tous les jours sur mon bureau.

Je ne fis pas attention à ce qu'elle répondait au téléphone. J'étais occupé avec Joe à modifier l'un de ses projets. La fille qu'il avait représentée ne me satisfaisait qu'à moitié.

— Ecoute, Joe, si une fille avait des seins pareils dans la réalité, elle les coincerait dans la première porte tournante qui se présenterait.

— Mais c'est ça, s'écria Joe avec sa belle simplicité. C'est exactement l'impression que je veux donner. Je veux que, dès qu'ils verront cette annonce, les gars se demandent comment une souris comme ça pourrait se dépêtrer dans une porte tournante. C'est un dessin psychologique, mon vieux !

Je lui jetai son croquis à la tête sans pouvoir m'empêcher de rire. Puis Pat raccrocha et déclara, de sa voix calme et bien timbrée :

— M. Aitken s'est cassé la jambe.

— Ah ! si tu nous avais dit qu'il s'était cassé la gueule... commença Joe.

Puis il s'interrompit et resta un instant bouche bée, avant de reprendre :

— Non, mais tu rigoles ?

Pat me regarda.

— C'était la gouvernante de M. Aitken. M. Aitken a glissé sur les marches du Plaza Grill. Il s'est cassé la jambe.

— Ça, c'est bien du Roger Aitken, s'exclama froidement Joe. Forcément, pour se casser une patte, il a fallu qu'il choisisse la boîte la plus snob. Elle n'a pas dit quelle jambe ?

— Joe, ça suffit, fis-je.

Et j'ajoutai à l'adresse de Pat :

— Où est-il ? A quelle clinique ?

— On l'a ramené chez lui. Il vous demande. La gouvernante a dit qu'il fallait que vous y alliez tout de suite.

C'est à ce moment-là seulement que je me rendis compte que je ne savais même pas où habitait Roger Aitken. Je me levai.

— Où est-ce ?

— Il a une petite bicoque du côté de Palm Boulevard, reprit Joe avec un sourire cynique. Vingt-quatre chambres et un salon grand comme un dépôt d'autobus. Une misère. Une cabane pour le week-end, quoi !

Je ne lui répondis pas et regardai Pat.

— « Les Pignons », Palm Boulevard, précisa-t-elle avec sa vivacité coutumière. La troisième maison à droite.

Elle se mit en devoir d'ouvrir des tiroirs et des classeurs, à sortir des papiers et à les enfourner dans des dossiers. Je la contemplai avec satisfaction.

— Qu'est-ce que vous fichez ?

— Vous pourrez en avoir besoin. Je ne peux pas imaginer que M. Aitken vous fasse venir uniquement pour que vous le consoliez. Il y a une réunion du conseil d'administration demain. Vous devrez sans doute vous en occuper. Il va demander tous les papiers et les voici, dit-elle en me tendant le dossier.

— Mais il vient de se casser la jambe ! Il n'a sûrement pas l'intention de parler affaires. Il doit souffrir. Et on a dû lui faire une piqûre, je suppose.

— Si j'étais vous, je les emporterais, insista Pat avec le plus grand sérieux. Vous pourrez en avoir besoin.

Et, naturellement, elle avait raison. J'en eus vraiment besoin.

« Les Pignons » étaient une vaste demeure sise au milieu d'un hectare de parc, avec vue sur la mer et la montagne, au loin. Elle n'avait peut-être pas vingt-quatre chambres, mais il devait bien y en avoir une dizaine. C'était une belle villa comme j'aurais aimé en avoir une. Une villa que vos amis sont obligés d'admirer, même s'ils ne peuvent pas vous voir en peinture.

A gauche du principal corps de logis, j'aperçus une piscine et un garage de quatre voitures qui abritait la Bentley d'Aitken, une Cadillac, un break Buick et une petite voiture de sport anglaise.

Le parc, agrémenté de massifs de roses, de bégonias, de pétunias et de fleurs rares, se trouvait éclairé *a giorno*. Il en était de même de la piscine qui me parut bien solitaire, comme je roulais sur l'allée sablée. C'était une de ces piscines qui a besoin d'être habillée de quelques

beautés en bikini.

Toute cette somptuosité m'ahurissait un peu. Je savais qu'Aitken était une grosse légume, mais je n'aurais jamais cru qu'il avait les moyens de se payer un décor aussi imposant et aussi luxueux.

Je rangeai la voiture, gravis vingt marches de marbre et sonnai à la porte d'entrée.

J'attendis un peu, comme il se doit, et la porte s'ouvrit sur un personnage replet et de haute taille, revêtu de la tenue classique du maître d'hôtel anglais, qui leva vers moi des sourcils blancs interrogateurs. Je devais apprendre par la suite qu'il s'appelait Watkins et qu'on avait dû lui faire un pont d'or pour pouvoir l'importer d'Angleterre.

— Chester Scott, dis-je M. Aitken m'attend.

— Oui, monsieur. Si monsieur veut me suivre ?

Je le suivis dans un vaste hall, descendis quelques marches et pénétrai dans une pièce qui devait être le cabinet de travail d'Aitken. J'y aperçus un bureau, un dictaphone, quatre fauteuils club et la radio. Deux mille volumes au moins en tapissaient les murs. Watkins alluma. Voyant qu'il se préparait à « faire mouvement » vers quelque lointaine retraite, je l'arrêtai :

— Comment va-t-il ?

— Aussi bien que possible, monsieur, répondit-il d'une voix que lui aurait enviée un employé des pompes funèbres. Si monsieur veut bien patienter quelques minutes, je vais prévenir monsieur de l'arrivée de monsieur.

Il sortit. Je fis alors le tour de la pièce en parcourant les titres des livres. Au bout d'un moment, Watkins reparut.

— Monsieur attend monsieur.

La main crispée sur le dossier volumineux que Pat m'avait contraint d'emporter, je suivis le maître d'hôtel le long d'un couloir, puis dans un ascenseur qui nous mena au deuxième étage. Après m'avoir fait traverser un vaste palier, Watkins alla frapper directement à une porte, puis tourna la poignée et s'effaça :

— M. Scott, monsieur, annonça-t-il.

Aitken était allongé sur un lit-divan, dans une pièce spacieuse et cent pour cent masculine. Les rideaux de la grande baie étaient ouverts et l'on voyait la mer au clair de lune.

Aitken était toujours le même ; mais c'était bizarre de le trouver couché quand on avait l'habitude de le voir debout ; il serrait un cigare entre les dents et des papiers jonchaient le dessus de lit. Une lampe de chevet projetait un cercle de lumière autour de lui et le reste de la pièce était dans la pénombre.

— Entrez, Scott, dit-il. (D'après le ton de sa voix, je compris qu'il était assez énervé.) Quelle histoire, hein ? Prenez une chaise. Bon sang, quelqu'un va me payer ça cher ! Je m'en vais envoyer un huissier et un avocat pour examiner le perron de cette boîte ! C'est un casse-gueule insensé. Je vais leur faire un procès qui leur coûtera les yeux de la tête. Malheureusement, ça ne raccommodera pas ma jambe !

J'approchai une chaise et m'assis à son chevet. Je voulus lui adresser quelques paroles de réconfort, mais il se hâta de me fermer le bec.

— Vous fatiguez pas, grinça-t-il. Ça ne sert à rien d'en parler. Je vais être condamné au repos forcé pour au moins un mois, si j'en crois cet imbécile de médecin. Quand vous aurez mon âge, vous saurez qu'une jambe cassée ça risque d'entraîner des tas de complications. Si je ne fais pas attention, je resterai boiteux. Mais j'ai bien l'intention de ne pas le devenir. Alors, il va me falloir garder le lit. Il y a cette réunion du conseil d'administration demain. Vous allez vous en occuper. (Il me regarda fixement.) Vous vous en croyez capable ?

Ce n'était pas le moment de jouer les modestes.

— Dites-moi dans quel sens vous voulez que j'oriente la réunion et je m'en charge.

— Vous avez les papiers ?

Là, je bénis Pat. J'aurais eu l'air d'une sacrée cloche si je ne l'avais pas écoutée. Je pris les papiers du dossier et les tendis à Aitken.

Il m'examina dix bonnes secondes, puis ses traits durs se détendirent en un semblant de sourire.

— Vous savez, Scott, dit-il en prenant les papiers, vous me paraissez assez futé comme gars. Comment avez-vous pensé à tout ça ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas dit que je serais couché et incapable de travailler ?

— Il m'est impossible de vous imaginer hors d'état de travailler, monsieur. Vous n'êtes pas homme à vous laisser abattre facilement.

— Ça, c'est vrai.

Je compris que j'avais bien répondu. Il posa les papiers et tendit le bras pour faire tomber la cendre de son cigare dans un cendrier posé sur la table de chevet.

— Dites-moi, Scott, reprit-il, avez-vous de l'argent, de la fortune, quoi ?

Cette question inattendue m'abasourdit et je restai bouche bée un moment avant de répondre :

— J'ai un peu plus de vingt mille dollars.

A son tour, il eut l'air étonné.

— Vingt mille, hein ? Tant que ça ? (Puis il eut un petit rire. Depuis que je le connaissais, c'était la première fois que je lui voyais l'air gai.) Il faut dire que je ne vous ai pas beaucoup laissé de temps pour dépenser votre argent, non ?

— Il ne faut rien exagérer. La plus grosse part me vient d'un héritage.

— Je vais vous dire pourquoi je vous ai posé la question. Je commence à en avoir marre de travailler pour une bande de snobs. J'ai l'intention de m'établir à mon compte à New York. Pendant un mois, vous allez diriger, l'agence. Je vous dirai ce qu'il faut faire, mais c'est vous qui agirez et il vous arrivera d'être obligé de prendre une décision rapide sans me consulter. Je ne vais pas vous demander de me téléphoner pour un oui ou pour un non. Je vous indiquerai les principes dont nous nous inspirons ici, mais je laisserai les détails d'exécution à votre discrétion. Si vous vous en tirez honorablement, à mon tour, je vous donnerai une occasion qu'envieraient tous les gars dans la profession. Je vous prendrai comme associé à New York si vous consentez à mettre votre argent dans l'affaire. Cela veut dire que vous dirigerez notre filiale new-yorkaise pendant que je continuerai à m'occuper ici de l'Agence internationale. De cette façon, nous ramasserons pas mal de fric à nous deux, Scott. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— C'est formidable, dis-je en me penchant en avant, le cœur battant. Vous pouvez compter sur moi, monsieur Aitken.

— D'accord. On va voir ce que ça donnera. Occupez-vous de l'internationale sans faire de gaffes et vous êtes dans le coup. A la moindre erreur, je vous balance. Compris ?

Je n'eus pas le temps de réfléchir immédiatement à ce que cette proposition pouvait comporter en fait de conséquences, car il fallut aussitôt nous occuper de la réunion du conseil, mais plus tard je pus me rendre compte à quel point ce serait important. C'était l'occasion ou jamais de me faire une situation comparable à celle d'Aitken et, tôt ou tard, de m'établir à mon compte. Avec mes vingt mille dollars au départ, plus les possibilités que New York peut offrir à un publicitaire entreprenant et, par-dessus le marché, l'appui d'Aitken, j'avais vraiment une occasion qu'auraient enviée tous les professionnels.

Je restai deux heures et demie avec Aitken à compulsuer les procès-verbaux des précédentes réunions du conseil d'administration, puis à discuter des affaires dont j'aurais à m'occuper pendant la semaine en cours. Pat m'avait donné tous les papiers nécessaires. Elle n'en avait oublié aucun ; ce détail fit une grosse impression sur Aitken. Enfin, vers onze heures et demie, une grande femme maigre en robe de soie noire, Mme Hepple, sa gouvernante, comme je devais l'apprendre plus

tard, entra et mit un terme à l'entrevue.

— Il serait temps de dormir, monsieur Roger, dit-elle d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Le docteur Schulberg a insisté pour que vous vous couchiez à onze heures. Or, il est déjà plus de la demie.

Je m'attendais à voir Aitken l'envoyer paître, mais il n'en fut rien.

— Ce sacré charlatan ! grommela-t-il sans la regarder, tout en me tendant la collection de dossiers. Bon, très bien. Prenez tout ça, Scott.

Comme je rangeais les papiers dans ma serviette, il reprit :

— Et voilà ce qui m'attend pour les quatre semaines qui viennent ! Passez-moi un coup de fil dès que la réunion sera terminée. Méfiez-vous de Templeman. C'est un emmerdeur. Venez me voir demain soir. Je veux savoir comment vous vous serez tiré du budget Wasserman. Il ne faut pas le perdre de vue un seul instant. Même chose pour le Savon de beauté. Sans quoi nous risquons de les paumer tous les deux.

Je lui assurai que j'allais m'occuper de tout, lui souhaitai une bonne nuit et pris congé.

Je traversai le palier, appuyai sur le bouton d'appel de l'ascenseur, mais sans aucun résultat. Quelqu'un avait dû oublier de fermer la porte. Il me fallut donc me résoudre à prendre l'escalier.

En descendant, j'aperçus le palier du premier où donnaient plusieurs portes. L'une d'elles était ouverte et la lumière dessinait un large rectangle sur le tapis vert et blanc.

La moquette de l'escalier était assez épaisse pour étouffer le bruit de mes pas et ce fut sans doute pourquoi la jeune femme ne m'entendit pas approcher. Elle se tenait devant une haute psyché et contemplait son image dans la glace, les mains levées pour soulever l'épaisse chevelure châtain roux qui lui tombait sur les épaules, la tête légèrement penchée de côté. Elle portait une de ces petites chemises de nuit courtes qui s'arrêtent à mi-cuisse, laissant voir ses jambes et ses pieds nus.

De ma vie, je n'avais contemplé tableau aussi ravissant. Elle devait avoir dans les vingt-deux ans ; je n'étais même pas sûr qu'elle les eût. Vingt ans me paraissait plus exact. Elle était fraîche, jeune et belle et, depuis ses longs cheveux brillants jusqu'à la pointe de ses pieds menus, tout en elle était vraiment sensationnel.

Cette vision alluma en moi une étincelle qui n'attendait que ce moment-là et qu'aucune femme, depuis que j'avais atteint l'âge d'homme, n'avait réussi à faire jaillir. Et cette étincelle devint une flamme aveuglante qui me fit reculer d'un pas, me dessécha la gorge, me fit battre le cœur et me coupa le souffle.

Je restai pétrifié dans la pénombre sans pouvoir la quitter des yeux ; le sang me bouillonnait dans les veines, mon cœur cognait à

grands coups. Jamais, j'en étais convaincu, je n'avais vu une femme que je désirais avec autant de force.

Son instinct l'avait-il avertie qu'on la regardait ? En avait-elle eu assez de s'admirer dans la glace ? Toujours est-il qu'elle disparut brusquement de ma vue et que la porte se referma.

Pendant une dizaine de secondes, je demeurai figé sur place, à contempler fixement la porte fermée. Puis je descendis enfin et me retrouvai dans le hall. Ce n'est qu'à ce moment que je tirai mon mouchoir et m'épongeai la figure. Watkins apparut sur le seuil du salon.

— Il fait bien lourd ce soir, observa-t-il, pendant que ses yeux pleins d'expérience me dévisageaient curieusement. Monsieur n'avait pas de chapeau ?

Je fourrai mon mouchoir dans ma poche.

— Non.

— Monsieur a sa voiture ?

— Oui.

J'avançai vers la porte. Il me l'ouvrit.

— Bonsoir, monsieur.

Je lui rendis son bonsoir et sortis dans l'obscurité chaude et calme. En m'installant au volant, je respirai.

Bien qu'elle parût de trente-cinq ans plus jeune qu'Aitken, j'étais certain qu'elle n'était ni sa fille ni sa maîtresse. Tout mon être me disait que c'était sa femme et cette certitude me faisait mal au cœur.

II

Cette nuit-là, je dormis peu.

J'avais bien des choses en tête. Il y avait la perspective de devenir l'associé de mon patron à New York, occasion vraiment unique, je le savais. Il y avait aussi la réunion du lendemain qui risquait d'être assez délicate.

L'Agence internationale du Pacifique avait un conseil composé de cinq administrateurs. Quatre d'entre eux étaient banquiers. Ils se montraient fort compréhensifs à l'égard d'Aitken dont ils admiraient les qualités. Le cinquième, l'avocat Selwyn Templeman, était un monsieur Je-sais-tout des plus désagréables et qui m'inquiétait sérieusement.

Et puis il y avait aussi le budget Wasserman. Joe Wasserman était le plus grand fabricant de postes de télévision de la côte du Pacifique. C'était (il s'en rendait bien compte) un de nos plus gros clients, et le

plus généreux en matière de publicité. De temps en temps, il menaçait d'aller porter son budget ailleurs mais, jusqu'à présent, nous avions réussi à conserver sa clientèle. Aitken s'était toujours occupé de lui personnellement. C'était une des rares affaires auxquelles il s'intéressât de près. Maintenant, je l'avais sur les bras et ça m'inquiétait aussi.

Enfin, je me disais que pendant un mois, à partir du lendemain, je serais à la tête de l'agence, avec cent cinquante employés masculins et féminins sous mes ordres et deux cent trois clients susceptibles d'écrire ou de téléphoner pour nous soumettre leurs difficultés, à n'importe quelle heure du jour, dans l'espoir que je leur fournirais une solution immédiate. Auparavant, ça ne m'avait jamais tourmenté parce que je savais que, s'il y avait un pépin, je pouvais toujours aller trouver R.A. pour lui demander de prendre ça sous son bonnet. Je pouvais, évidemment, le faire encore, mais ça lui donnerait une piètre opinion de moi. Et puis, quand on est alité avec une jambe cassée, on ne tient pas à être dérangé pour des brouilles. Cet aspect-là de la situation n'était pas non plus sans me tourmenter. Etendu sur mon lit dans un rayon de lune filtrant par la fenêtre, bercé par le bruit des vagues sur la plage, je remâchais toutes ces difficultés. A première vue, elles me paraissaient presque insurmontables ; mais, après y avoir réfléchi plus attentivement, je me rendis compte que, si je me tracassais ainsi, c'est que j'étais obsédé par l'image de la femme de Roger Aitken debout devant son miroir.

La véritable cause de mon insomnie, c'était la vision de ses bras levés soulevant sur ses blanches épaules sa lourde chevelure châtain, le galbe de ses seins sous la chemise mousseuse, sa jeune et fraîche beauté, le fait qu'elle était la femme d'Aitken et le désir brûlant qu'elle m'inspirait. C'était cela qui me donnait la fièvre et m'empêchait de trouver le repos.

Pourquoi Aitken l'avait-il épousée ? Elle était assez jeune pour être sa fille... Et, détail encore plus important, pourquoi l'avait-elle épousé, lui ? Aucune jeune fille au monde ne pouvait tomber amoureuse d'un homme comme R.A. !

Ne croyez pas que je n'essayai pas de chasser ces pensées. Je fis de mon mieux pour ne plus songer à cette magnifique créature. Je me répétais qu'elle était la femme d'Aitken, et, par là même, sacro-sainte. Elle n'était pas pour moi. C'était impossible. C'était de la folie de penser à elle comme je le faisais, mais je n'y pouvais rien. Cette nuit-là, je ne dormis pas beaucoup.

J'arrivai au bureau le lendemain matin, peu après neuf heures ; j'avais pris l'ascenseur en même temps que Pat. Nous nous trouvions tous deux coincés contre la paroi, parmi les autres employés ; je lui

souris, mais sans lui parler, car il y avait trop d'oreilles indiscrètes.

Ce n'est qu'une fois dans mon bureau que je lui annonçai le projet d'agence de New York.

— Oh ! Ches, mais c'est magnifique ! s'écria-t-elle. Je me suis toujours demandé pourquoi il ne s'établissait pas à son compte, à New York. Et dire que c'est vous qui serez le patron !

— Ce n'est pas certain. Je peux fort bien louer la commande ici, et me faire vider !

— Vous ne loupez rien du tout. Vous réussirez très bien. N'allez pas vous mettre en tête que vous pouvez rater quoi que ce soit.

— J'aurai besoin de vous à New York, Pat. Sans vous, je n'y arriverai pas.

Les yeux brillants, elle répondit :

— Mais personne ne pourrait m'empêcher d'y aller ! J'ai toujours rêvé de travailler là-bas.

Sur ces entrefaites, Joe Fellowes fit une apparition dans le bureau pendant que je parcourais le courrier.

— Salut, chef, dit-il en souriant. Comment va le vieux ?

— Comme d'habitude, sauf qu'il est allongé au lieu de marcher de long en large. Ecoute, Joe, j'ai du boulot. J'ai la réunion du conseil dans quelques minutes. Qu'est-ce que tu veux ?

Joe s'assit sur le coin de mon bureau.

— Du calme, mon gars. Cette réunion, je m'en fiche. Tout ce que je voudrais savoir, c'est si le vieux est en train de se tordre de douleur. Ça me botterait rudement de savoir qu'il souffre. Je parie qu'il pousse des hurlements à ameuter tout le quartier.

— Non, pas du tout. C'est le stoïque intégral. Désolé de te faire de la peine, Joe. Et maintenant, si tu voulais bien foutre le camp, je pourrais peut-être voir mon courrier.

Joe ne broncha pas et me regarda d'un air perplexe.

— Tu me parais bien nerveux. Qu'est-ce qui te prend ?

Il y avait deux ans que je travaillais avec Joe et je l'aimais bien. C'était le meilleur dessinateur publicitaire de la profession. Il avait maintes fois répété qu'il aurait préféré m'avoir comme patron, plutôt qu'Aitken et que, si je m'établissais à mon compte, il serait heureux de me suivre. Je le mis donc au courant du projet new-yorkais.

— Mais c'est épatant ! dit-il quand j'eus fini. Pat, toi et moi, on ferait une équipe imbattable. Si tu ne décroches pas ce fromage, Ches, je t'étrangle.

— Si c'est ça, je ferai de mon mieux, répliquai-je avec un sourire.

Joe se remit debout.

— Tu as vu la femme de R.A. pendant que tu étais chez lui ?

Une bouffée de chaleur m'étouffa. J'étais en train de classer des papiers et je n'avais pas à le regarder en face, sinon je me serais trahi. Je répondis, d'une voix que je m'efforçai de rendre indifférente :

— Sa femme ? Non, je ne l'ai pas vue.

— Alors, là, t'as raté quelque chose. Tu parles d'un phénomène ! Je l'ai aperçue une fois et, depuis, j'en rêve la nuit.

J'avais eu le temps de me maîtriser et je levai les yeux vers Joe.

— Qu'est-ce qu'elle a de si extraordinaire ?

— Attends de l'avoir vue, et tu te rendras compte que tu viens de poser la question la plus stupide de l'année. Qu'est-ce qu'elle a de si extraordinaire ? D'abord, rien que dans le petit doigt, elle a plus de sex-appeal qu'aucune autre femme, à ma connaissance, dans toute son anatomie. Elle ne doit pas avoir plus de vingt ans ; et quelle beauté ! Ça me rend malade de penser qu'elle est mariée avec ce vieil emmerdeur racorni qui marine dans le whisky !

— Comment sais-tu si elle n'est pas heureuse avec lui ?

— Si tu étais une fille jeune et belle, tu serais heureuse, toi, avec un mari comme R.A. ? C'est l'éternelle histoire, naturellement. La seule raison qu'elle pouvait avoir de l'épouser, c'est le carnet de chèques. Alors, maintenant, elle vit dans un palais, elle peut se pendre au cou une rivière de diamants et elle peut se fourrer au lit avec R.A. Mais je parierais volontiers qu'elle n'est pas heureuse.

— C'est curieux, mais je n'avais jamais entendu dire qu'il était marié. D'où vient-elle ?

— Sais pas. Du music-hall, je suppose. Elle devait être l'un des plus beaux fleurons d'une troupe de girls endiablées. Il l'a épousée un an avant que tu n'entres ici. Ça devait lui faire dix-sept ans. Tu parles d'un détournement de mineure ! Enfin, ouvre les yeux tout grands. Elle vaut le coup d'œil.

— Et si tu laissais tomber les cancans et que tu files ? Il me reste dix minutes avant la réunion.

Sur l'instant, je n'avais pas le temps de trop réfléchir à ce que Joe venait de m'apprendre, mais plus tard je devais y penser. L'idée qu'elle s'était jetée à la tête de R.A. pour son argent uniquement m'était assez désagréable. J'étais certain que Joe avait raison. Elle ne pouvait l'avoir épousé pour autre chose.

Vers trois heures de l'après-midi, je téléphonai à Aitken. J'avais l'impression d'être passé dans une essoreuse. La réunion du conseil avait été encore plus houleuse que je ne l'aurais cru, car Templeman, en voyant qu'Aitken n'était pas là pour lui tenir tête, avait sorti toute son artillerie lourde. Mais j'avais fini par avoir le dessus et le reste du

conseil m'avait écouté. J'avais réussi à les amener à accepter les points auxquels Aitken tenait particulièrement et, rien que cela, c'était un triomphe.

J'appelai donc R.A. chez lui, avant même d'avoir regagné mon bureau. La sonnerie avait à peine tinté lorsqu'on décrocha et une voix féminine me dit :

— Allô ? Qui est à l'appareil ?

Je savais que c'était elle. J'en eus le souffle coupé rien qu'à l'entendre. Je restai un instant sans voix, immobile, le récepteur collé à l'oreille, à écouter la douce caresse de son haleine.

— Allô ? Qui est là ? répéta-t-elle.

— Chester Scott, réussis-je à articuler. Pourrais-je parler à M. Aitken ?

— Monsieur Scott ? Oui, bien sûr. Ne quittez pas. Il attendait votre coup de fil.

— Comment va-t-il ? dis-je pour entendre encore une fois cette voix si douce, si émouvante.

— Très bien. (Était-ce mon imagination ? Ou manquait-elle réellement d'enthousiasme ?) Le médecin est très content de lui.

Elle abandonna alors l'appareil et, un instant après, Roger Aitken se mit à me parler.

CHAPITRE II

I

J'arrivai aux « Pignons » un peu après huit heures. Tout en roulant vers la villa, je me demandais si j'allais revoir la jeune femme. A cette pensée, ma gorge se desséchait, mon estomac se contractait et mon cœur battait à grands coups irréguliers.

Dès les abords de la maison, je m'aperçus qu'on avait éteint les illuminations du parc et de la piscine, mais la propriété avait toujours l'air aussi majestueuse à la lueur blafarde du clair de lune.

Je laissai ma voiture devant la grande entrée, gravis les marches et sonnai. Après la petite attente habituelle, Watkins ouvrit la porte.

— Bonsoir, monsieur, dit-il. Il fait beau, ce soir.

— Oui, répondis-je en passant devant lui. Comment va M. Aitken ?

— Assez bien, selon moi. Mais monsieur est un peu nerveux, ce soir. Si je puis me permettre, je demanderais à monsieur de ne pas rester trop longtemps auprès de monsieur.

— Je serai aussi bref que possible.

— Monsieur est très aimable.

Il me fit monter dans l'ascenseur. Le vieux larbin respirait bruyamment, et chaque fois qu'il soufflait, son plastron empesé craquait doucement.

Aitken se tenait assis dans son lit, un cigare au bec. Quelques journaux financiers étaient étalés sur ses genoux et, à côté de lui, j'aperçus un bloc et un crayon. Il me parut avoir le visage congestionné ; la lumière de sa lampe de chevet faisait scintiller sur son front des gouttes de sueur. Les coins de sa bouche s'abaissaient amèrement et il avait les yeux battus. Il ne paraissait pas en aussi bonne forme que la veille.

— Entrez, Scott, grommela-t-il, d'un ton qui révélait bien sa mauvaise humeur.

Je m'approchai du lit et m'assis dans le fauteuil.

— Comment va la jambe ? demandai-je sans le regarder, tout en ouvrant ma serviette d'un air appliqué.

— Ça va. (Il balaya les journaux d'un geste.) Hamilton m'a téléphoné. Il m'a dit que vous vous étiez très bien débrouillé à la

réunion du conseil.

— Je suis heureux qu'il le pense. Je n'ai pas été très brillant avec Templeman. Il m'en a fait voir.

Le rictus d'Aitken devint un sourire.

— Vous avez été très bien. Hamilton me l'a dit. Le vieux crétin est parti la queue entre les jambes. Vous avez le procès-verbal de la réunion ?

Je le lui tendis.

— Prenez un verre, pendant que j'y jette un coup d'œil, et donnez-m'en un aussi, dit-il en me désignant toute une collection de bouteilles et de verres sur une table contre le mur. Donnez-moi un whisky et, pour l'amour du Ciel, n'ayez pas peur d'en mettre !

Le ton de sa voix me disait de ne pas discuter et j'allai servir deux verres. Je revins lui donner le sien. Il le contempla et fronça les sourcils. A cet instant, il avait l'air d'un dogue.

— Je vous ai dit de ne pas avoir peur d'en mettre ! Vous ne comprenez pas ?

Je retournai à la table, ajoutai du whisky dans son verre et le lui tendis. Il le regarda et le but d'un trait. Puis il demeura longtemps le verre à la main, les yeux fixés sur moi. Enfin, il me le tendit de nouveau.

— Donnez-m'en un autre et venez vous asseoir.

Je renouvelai la dose, posai le verre sur la table de chevet et m'assis. Nous nous dévisageâmes et soudain il me sourit.

— Ne faites pas attention à moi, Scott, dit-il. Quand on a une jambe cassée, on est impuissant. Il y a un complot dans cette maison pour faire de moi un grand malade. J'ai attendu toute la journée pour que vous veniez me servir à boire.

— J'aurais pensé qu'il n'y avait rien de plus mauvais pour vous.

— Vous croyez ? (Il rit.) C'est moi que ça regarde. (Il saisit le procès-verbal.) Vous pouvez fumer.

J'allumai une cigarette et bus un peu de scotch. Il mit une dizaine de minutes à compulser le procès-verbal, puis il laissa retomber les feuillets sur ses genoux et prit son verre.

— Pas mauvais pour un début, approuva-t-il. Je dirais même mieux : je n'aurais pas manœuvré autrement. Continuez comme ça, et le poste de New York est à vous.

C'était vraiment un compliment.

— Et maintenant, voyons ce que vous avez l'intention de faire de ce que vous avez pu leur arracher. Donnez-moi vos idées.

Je m'étais douté qu'il me poserait cette question et j'en avais

discuté avec les chefs des différents services avant de quitter le bureau ; j'avais donc mes réponses toutes prêtes.

Pendant une demi-heure, je lui exposai mon point de vue. Il ne bougeait pas et m'écoutait en sirotant son whisky et en opinant de temps en temps. J'étais à peu près certain de dire ce qu'il fallait. Lorsque j'eus terminé, il déclara :

— Pas mal du tout. Maintenant, laissez-moi vous donner quelques suggestions pour améliorer tout ça.

Ce fut mon tour de l'écouter et ce fut une leçon intéressante. Il se servait de mes idées, mais en les altérant légèrement et je compris tout de suite quelles avaient été mes erreurs. Ma façon de faire était plus onéreuse. En suivant sa méthode, nous économisions dix pour cent, ce qui prouvait qu'il était meilleur homme d'affaires que moi.

Il était à présent neuf heures passées, et je me souvins de la recommandation du maître d'hôtel. Je commençai à ranger les papiers dans ma serviette.

— Parfait, monsieur. Je vais m'occuper de ça. Et maintenant, si ça ne vous fait rien, je vais prendre congé. J'ai un rendez-vous à dix heures.

Il me sourit.

— Vous êtes un sacré menteur, Scott. Vous avez dû écouter ce vieux radoteur de Watkins. Mais ça ne fait rien. Allez donc. Revenez demain soir à huit heures.

Il acheva son whisky, reposa son verre et demanda :

— Vous avez une petite amie, Scott ?

La question me surprit. Je sursautai et laissai échapper quelques papiers. En me penchant pour les ramasser, je répondis :

— Personne de spécial, si c'est ce que vous voulez dire.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Un homme a besoin d'une femme de temps à autre. Ne vous laissez pas embobiner, mais n'ayez pas peur de vous en servir. Elles sont là pour ça. (Le ton avec lequel il avait prononcé ces paroles m'agaça.) Je ne veux pas vous voir travailler sans arrêt. Il faut vous distraire. Vous devez être assez âgé pour savoir que la femme est un moyen de distraction des plus satisfaisants, à condition de ne pas se laisser mettre le grappin dessus. Si vous les laissez faire, vous êtes fichu.

— Oui, monsieur, murmurai-je en fourrant les dossiers dans la serviette. (J'étais étonné. Je ne m'attendais pas à ce genre de conversation de sa part, et son cynisme m'irritait.) Je serai là demain à huit heures.

Il se carra contre ses oreillers, les yeux fixés sur moi.

— Je vous donne congé pour le week-end. Je ne veux pas vous

voir vendredi soir. Vous me passerez un coup de fil lundi. Quel jour sommes-nous ? Mardi ? Faites des projets pour le week-end, Scott. Je veux que vous vous reposiez. Vous jouez au golf ?

Je lui dis que oui.

— C'est le plus beau jeu du monde si on ne le prend pas trop au sérieux. Le golf, c'est comme les femmes. Si vous les prenez au sérieux, si vous vous laissez embobiner, vous êtes fichu. Quel est votre score habituel ?

Je lui répondis que, dans mes meilleurs jours, je faisais les dix-huit trous en soixante-douze. Il me dévisagea comme s'il me voyait pour la première fois.

— Mais, dites-moi, vous êtes un sacré joueur !

— Rien d'étonnant. Je joue depuis l'âge de cinq ans. Mon père était un mordu du golf. Il avait même réussi à décider ma mère à jouer.

Je me glissai lentement vers la porte.

— Demain donc, à huit heures, dis-je.

— Entendu, Scott, répondit-il sans cesser de me regarder d'un air perplexe. Et arrangez-vous pour faire une partie de golf pendant le week-end. (Sa bouche se tordit en un vilain petit rictus.) Et trouvez-vous une jolie fille pour la nuit. Le golf et la femme sont les deux meilleures distractions du monde.

Je fus heureux de quitter la pièce. Son cynisme m'écœurail. Sur le palier, j'eus une hésitation. Allais-je prendre l'ascenseur ou descendre à pied ? Et puis l'image de la jeune femme debout, devant son miroir, me revint à l'esprit et j'abandonnai l'ascenseur pour l'escalier.

Je m'arrêtai sur la première marche et jetai un coup d'œil sur le palier d'au-dessous. Ma déception fut vive de le voir plongé dans l'obscurité. J'en eus le cœur tout déchiré. Puis je me rendis compte qu'il n'était guère plus de neuf heures. Il était bien tôt pour qu'elle fût déjà dans sa chambre.

Je retournai donc prendre l'ascenseur. Watkins m'attendait dans le hall du rez-de-chaussée.

— Je n'ai pas trouvé bonne mine à M. Aitken, ce soir, lui dis-je en le suivant à la porte.

— Il est un peu fiévreux. Il fallait s'y attendre, sans doute.

— Oui. Je reviendrai demain soir.

— Monsieur sera certainement enchanté d'avoir la visite de monsieur, susurra-t-il en m'ouvrant la grande porte.

Je lui dis bonsoir et sortis dans la nuit baignée de lune. La lourde porte se referma derrière moi.

Je descendis lentement les quelques marches et gagnai l'endroit où

j'avais laissé la Cadillac. Sur la dernière marche, je m'arrêtai et contemplai la maison. A part celles d'Aitken, toutes les fenêtres étaient plongées dans l'obscurité. On eût dit des yeux aveugles qui me dévisageaient. Je me demandai où elle pouvait être. Était-elle sortie, ou bien se trouvait-elle dans une pièce de derrière ?

Toute la journée, j'avais attendu l'occasion de la revoir. Il me fallut faire un effort considérable pour ne pas rester planté là, les yeux levés vers la maison, dans l'espoir qu'une lumière s'allumerait et que je l'apercevrais par une fenêtre.

Mais, qui sait ? Mme Hepple et Watkins pouvaient fort bien être en train de me guetter par l'une de ces fenêtres obscures. Ce n'était pas le moment de rester planté là. Je regagnai la voiture, ouvris la portière, jetai ma serviette sur le siège arrière et me glissai au volant...

Elle était là, à côté de moi, les mains croisées sur les genoux. Bien qu'il fit noir dans la voiture, je pouvais deviner la silhouette de sa tête qu'elle tenait un peu penchée en me regardant. Je savais que c'était elle. Il fallait que ce fût-elle. Si ç'avait été une autre femme, mon cœur n'aurait pas battu de la sorte et je n'aurais pas éprouvé pareille émotion.

Je restai à la contempler bouche bée pendant cinq secondes, à respirer son léger parfum, à écouter le souffle doux et régulier de son haleine... Pendant ce court laps de temps, je perdis totalement la notion des choses.

C'est un instant que je n'oublierai jamais.

II

— Bonsoir, dit-elle. Je vous ai fait peur ? Je ne pensais pas que vous reviendriez si vite.

— Eh bien ! un peu, ma foi, dis-je d'une voix rauque. Je ne m'attendais pas...

Elle rit.

— C'est votre voiture ?

— Oui.

— Elle est magnifique. J'adore les voitures. Quand j'ai vu celle-ci, je n'ai pas pu m'empêcher de monter dedans. Je la préfère à la Bentley de Roger. Je parie qu'elle va vite !

— Oui. Elle est assez rapide.

Elle se carra sur le siège, la nuque rejetée contre le dossier. Le clair de lune illuminait son profil. Elle était belle à vous couper le souffle.

— Roger m'a parlé de vous. Il dit que vous êtes son nouvel associé.

— Ce n'est pas encore tout à fait décidé.

Je me tenais raide, les poings crispés sur les genoux, complètement médusé de l'avoir trouvée là et de l'entendre bavarder avec moi comme si elle me connaissait depuis toujours.

— Il m'a dit que c'était sûr. Ça vous plairait d'habiter New York ?

— Beaucoup.

— J'aimerais bien y aller. (Elle leva les bras et se croisa les doigts sous la nuque. Ses seins se soulevèrent et tendirent la laine fine de son chandail.) Palm City est mortel, vous ne trouvez pas ?

— Pour quelqu'un de votre âge, sans aucun doute.

Elle tourna la tête et me regarda.

— Vous parlez comme si vous étiez vieux, mais vous ne l'êtes pas. Vous ne devez pas avoir encore trente ans, non ?

— Trente et un.

— Vous devez être follement intelligent. Roger dit que vous allez mettre vingt mille dollars dans l'affaire. Comment avez-vous fait pour gagner tant d'argent, si vous n'avez que trente et un ans ?

— Mon père m'en a laissé une bonne part. Le reste, ce sont des économies.

— Et vous allez mettre tout cet argent dans l'affaire de Roger ?

J'étais stupéfait par le calme avec lequel elle me posait ces questions précises.

— Ça a l'air de vous intéresser beaucoup.

— Oui. (Elle me sourit.) Je me suis toujours intéressée à la façon dont les hommes gagnent de l'argent. Pour une femme, le seul moyen de devenir riche, c'est de se marier...

Elle se redressa, avança la main et la posa sur le tableau de bord.

— J'adore cette voiture. Vous voulez m'apprendre à la conduire ?

— Il n'y a rien à apprendre, dis-je d'une voix étranglée. Le changement de vitesses est automatique. On n'a qu'à appuyer sur le démarreur et ça roule tout seul.

Elle se tourna vers moi.

— Croyez-le si vous voulez, mais je n'ai jamais conduit. Roger ne veut pas que je touche aux voitures, et pourtant il en a quatre.

— Mais pourquoi ?

— Il tient terriblement à ses affaires. Si je veux sortir, je vais à bicyclette. C'est inouï, non ? Il prétend que je ne peux pas conduire. Si j'apprenais, il faudrait bien qu'il me prête une voiture. Vous voulez bien m'apprendre ?

Je n'hésitai pas.

— Bien sûr. Si ça peut vous faire plaisir.

Elle croisa ses mains sur ses genoux et les leva jusqu'au menton. Je vis qu'elle portait un pantalon clair.

— C'est ce qui peut me faire le plus de plaisir. Vous voulez qu'on commence maintenant ? Ou bien vous êtes pris ?

— Vous voulez dire tout de suite ?

— Oui, si vous avez le temps.

— Bon. D'accord. Changeons de place.

Je m'apprêtai à descendre de voiture, mais elle me retint par la manche. Le contact de ses doigts m'envoya comme une décharge électrique dans la moelle épinière.

— Pas ici, souffla-t-elle. On nous verrait et on le dirait à Roger. Allons quelque part où personne ne pourra nous voir.

— Pourquoi ? Que voulez-vous dire ?

— Mme Hepple et Watkins. Vous avez vu Mme Hepple ?

— Oui.

— Je ne l'aime pas. Elle est sournoise. Vous ne la trouvez pas sournoise ?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai vue qu'un instant hier soir. Je ne lui ai pas parlé.

— Je lui déplais. Elle aime bien m'attirer des ennuis. Roger a toute confiance en elle.

Je me rendis soudain compte que toute cette aventure risquait de mal tourner pour moi.

— Si M. Aitken ne veut pas que vous appreniez à conduire...

Elle posa sur mon bras une main qui me stoppa net.

— Ne me dites pas que vous êtes encore un de ceux qui ont peur de lui. Si c'est le cas, je trouverai bien un autre professeur.

— Ce n'est pas que j'aie peur de lui, mais il m'est difficile d'aller contre sa volonté.

Elle pencha la tête de côté et me contempla d'un air interrogateur.

— Et ma volonté à moi, elle ne compte donc pas ?

Nous nous regardâmes, puis je mis le contact.

— Si vous tenez à apprendre à conduire, je vais vous apprendre, dis-je, le cœur battant à grands coups.

Je manœuvrai le levier du changement de vitesses, appuyai sur la pédale et la voiture bondit comme un boulet de canon. A la grille, je freinai et quand les pneus mordirent, je donnai un coup de volant pour gagner la grand-route. De nouveau, je donnai tous les gaz.

Je filai rapidement pendant cinq minutes, aux environs de cent quarante, puis je ralentis, virai sur une petite route et stoppai.

— Ou ! s'exclama-t-elle un peu hors d'haleine, vous pouvez dire que vous savez conduire ! Je ne suis jamais allée si vite !

Je descendis et fis le tour de la voiture.

— Poussez-vous, dis-je en ouvrant la portière de son côté. Vous ne pouvez pas conduire là où vous êtes.

Elle se glissa au volant et je pris sa place. Les coussins étaient encore chauds et mon sang se mit à bouillonner dans mes veines.

— Regardez. C'est très simple. Voilà le levier de vitesse. Vous n'avez qu'à le pousser dans cette position, comme ça, puis vous appuyez sur la pédale avec votre pied droit. Quand vous voulez vous arrêter, vous levez ce pied et vous le posez sur la grosse pédale à gauche. C'est le frein. Vous comprenez ?

— Mais c'est facile !

Et d'un geste, elle baissa le levier et appuya de toutes ses forces sur la pédale de l'accélérateur.

Comme prise de folie, la voiture fit un bond en avant. Ma compagne n'avait vraiment jamais tenu le volant. Je suis sûr qu'elle ne regardait même pas où elle allait. Je coupai le contact et stoppai à temps.

— Vous n'avez pas l'air d'avoir très bien compris. Est-ce que M. Aitken ne vous a jamais appris à conduire ?

— Roger ? dit-elle en riant. Oh ! non. Il n'en aurait pas la patience.

— Vous voulez conduire trop vite et vous ne regardez pas la route. On va recommencer en allant beaucoup plus lentement.

Cette fois, elle réussit à rouler sur une centaine de mètres à vingt-cinq à l'heure, bien au milieu de la route.

Elle se tourna vers moi en riant.

— Ce que je m'amuse ! J'adore ça. Je sais que j'apprendrai vite. Vous voudrez bien me prêter votre voiture quelquefois, si Roger ne veut pas me laisser conduire les siennes ?

— Il vous faudra encore quelques leçons avant de vous lancer toute seule.

— Mais quand je pourrai... vous me la prêterez ?

Elle ne s'en doutait guère, mais je lui aurais fait cadeau de la voiture si elle me l'avait demandée : voilà où j'en étais déjà !

— Certainement, fis-je. Seulement j'ai peur que vous emboutissiez quelqu'un ou qu'on vous rentre dedans. Il vous faudra une longue pratique avant de vous lancer seule. Et puis, où voulez-vous aller comme ça ?

— Nulle part. J'ai simplement envie de conduire. J'ai envie de sentir le vent siffler à mes oreilles et de filer comme une flèche. J'en ai

envie depuis longtemps.

— Bon, d'accord. Quand vous saurez bien conduire, je vous la prêterai.

Elle posa la main sur la mienne. Le contact de sa peau fraîche me fit passer des frissons sur tout le corps.

— C'est sérieux ?

— Oui, bien sûr.

— Je pourrai prendre la voiture quand je la voudrai ? Je n'aurais qu'à vous téléphoner pour vous la demander et vous me la laisserez ?

— Exactement.

— Vous me le jurez ?

— Oui... je vous le jure.

Elle me contempla longuement, puis elle me tapota la main avec beaucoup de douceur.

— Vous êtes le plus chic type que j'aie jamais rencontré.

— Il ne faut rien exagérer, dis-je, la gorge serrée. Si vous voulez la voiture, je vous la prête. Maintenant, on va faire encore un essai. Voyons si vous vous en sortez un peu mieux.

— Oui, dit-elle en mettant le contact.

Elle mit en marche et roula tranquillement. Cette fois cela allait réellement mieux. Même lorsque deux voitures rapides nous croisèrent, elle réussit à garder la Cadillac sur le côté de la route.

— J'y suis maintenant, dit-elle. Je la sens.

Et elle accéléra. Je m'approchai un peu d'elle pour pouvoir prendre le volant en cas de besoin. Mon pied se glissa près de la pédale du frein, mais elle filait tout à fait droit et, après un moment, elle se mit à peser sur l'accélérateur. L'aiguille du compteur avançait vers le cent vingt-cinq et se fixa sur le cent trente.

— Ne vous énervez pas, dis-je. Vous allez trop vite.

— C'est merveilleux ! s'exclama-t-elle. J'ai toujours rêvé de conduire ainsi. Quelle voiture ! Quelle merveille !

— Doucement, maintenant ! dis-je sèchement.

Et je mis le pied sur la pédale du frein.

Une autre voiture surgit de la nuit, tous phares allumés, et se rua sur nous. Nous étions au beau milieu de la route. J'appuyai sur le frein.

— A droite !

Elle donna un coup de volant trop sec. Si je n'avais pas freiné, nous aurions filé nous retourner dans le fossé. Je m'emparai du volant et redressai la voiture au moment où l'autre bagnole nous croisait dans un long hurlement de klaxon. J'arrêtai la Cadillac.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? demanda-t-elle en se retournant vers moi. Je me débrouillais très bien.

— Pas de doute, c'était parfait. (Je commençais à en avoir assez. J'avais les nerfs à vif.) Vous n'avez besoin que d'un peu d'entraînement. Mais ça suffit pour ce soir. Je vais reprendre le volant.

— Bon, si vous voulez. (Elle consulta la pendule du tableau de bord.) Ah ! mon Dieu ! Il faut que je rentre ! Il va se demander où je suis passée !

Ces paroles transformaient notre entrevue en petite conspiration. J'en éprouvai une impression bizarre, douce-amère. Pendant que nous changions de place, elle ajouta :

— Vous voulez bien conduire très vite ? Mais vraiment vite ?

J'appuyai sur l'accélérateur. En quelques secondes, la Cadillac brûlait le pavé à cent quarante-cinq à l'heure.

Elle s'étreignit les genoux et se mit à regarder, par le pare-brise, les grandes taches claires de nos phares filer devant nous. J'avais l'impression qu'elle s'abandonnait au vertige de la vitesse et qu'elle adorait ça. Nous atteignîmes la grille des « Pignons » à onze heures moins vingt. Comme je me rangeais, elle poussa un long soupir.

— Vous savez conduire. Vraiment. J'adore ça. J'aurais pu continuer comme ça pendant des heures, à cette vitesse. A quand ma prochaine leçon ?

J'hésitai un instant. Une petite voix, en mon for intérieur, me disait que cette aventure pouvait être dangereuse.

— Ecoutez, dis-je, je ne voudrais pas vous attirer des ennuis. Si réellement votre mari ne veut pas que vous appreniez à conduire...

— Il ne le saura jamais, dit-elle en me posant la main sur le bras. Comment le saurait-il ?

Le contact de sa chair sur la mienne me fit perdre la tête.

— Je dois venir demain à huit heures du soir. J'aurai fini vers neuf heures, sans doute.

— J'attendrai dans la voiture, dit-elle en ouvrant la portière pour descendre. Vous ne pouvez pas savoir ce que ça m'a plu. D'habitude, je m'ennuis tellement ! Je viens de passer la meilleure soirée, la plus exaltante, que j'aie jamais passée. Vraiment, je suis ravie !

La clarté blafarde et impitoyable de la lune me révéla qu'elle était vêtue d'un pantalon citron et d'un chandail vert foncé. Elle avait une telle plastique, sous ce tricot collant, que j'en eus un soubresaut de surprise admirative.

— Je m'appelle Lucille, dit-elle. Vous vous appellerez ?

Je lui dis que je ne l'oublierais pas. Elle m'adressa un sourire complice.

— Alors à demain. Bonsoir !

Elle fit « au revoir ! » de la main et se dirigea vers la maison par la longue allée. Je la suivis des yeux ; mes mains étaient tellement crispées sur le volant que j'en avais les phalanges blanches. Je demeurai là, tout haletant, jusqu'à ce qu'elle eût disparu à mes yeux.

Je l'avais vraiment dans la peau, dans le sang, tout comme le virus d'une maladie infectieuse. Oui, c'était aussi redoutable que ça. Je ne me souviens pas comment je suis rentré chez moi. Je ne me rappelle pas m'être couché. Tout ce que je sais, c'est que je n'ai pas dormi de la nuit.

Comment l'aurais-je pu ? J'avais le cœur littéralement embrasé. Et les heures qui me séparaient de notre prochain rendez-vous me paraissaient devoir durer des siècles.

CHAPITRE III

I

Les trois journées qui suivirent se déroulèrent toutes selon le même emploi du temps. J'arrivais au bureau chaque matin à neuf heures, je le quittais à sept heures, mangeais rapidement quelques sandwiches dans un bistrot italien sur la route des « Pignons », et m'arrêtais devant la grande villa à huit heures. Je passais une heure et demie avec Aitken, à discuter des affaires courantes et à parcourir le courrier dont il s'occupait d'habitude lui-même, puis je regagnais la Cadillac où Lucille m'attendait.

Je ne vivais que pour cet instant-là ! Les autres heures de la journée n'étaient qu'une corvée dont il fallait se débarrasser le plus rapidement possible. Une fois que j'avais dit bonsoir à Watkins et que la porte s'était refermée sur moi, à ce moment-là seulement, je me mettais à vivre.

De neuf heures et demie à onze heures, Lucille et moi parcourions les petites routes. Nous ne parlions pas beaucoup. D'abord, parce qu'il lui fallait concentrer toute son attention sur le volant. Je m'étais aperçu que, si je bavardais, elle devenait distraite et laissait la voiture faire des embardées sur la chaussée. D'autre part, elle adorait visiblement conduire la Cadillac et ne tenait guère à ce qu'on troublât son plaisir. Ce n'est que lorsque nous nous arrêtions devant les grandes grilles des « Pignons », que nous nous permettions cinq ou dix minutes de conversation.

Au cours de ces trois soirées passées avec elle, mon amour atteignit de telles proportions que je dus faire un effort surhumain pour ne pas révéler mes sentiments. De son côté, elle ne faisait rien pour m'encourager. Elle me traitait comme un ami qu'elle aimait bien, et je savais que c'était vrai. Je m'en rendais compte rien qu'à sa façon de me regarder et de me parler, mais ça n'allait pas plus loin.

C'était plutôt ma propre attitude qui m'inquiétait. Je savais que si elle me donnait le moindre signe d'encouragement, je ne pourrais résister à la tentation de lui déclarer mon amour.

Je n'ignorais pas que je jouais avec le feu. Si jamais Aitken apprenait ce qui se passait, il me mettrait certainement à la porte. Elle m'avait dit qu'il tenait beaucoup à ses affaires. Je le connaissais à

présent assez bien pour savoir qu'il ne tolérerait pas une seconde de me voir fréquenter sa femme, si platoniques que fussent les sentiments de Lucille à mon égard.

Le troisième soir, comme nous nous disions bonsoir, je rappelai à Lucille que je ne devais pas venir à la maison le lendemain.

— M. Aitken m'a donné congé pour le week-end, expliquai-je. Je ne monterai donc pas aux « Pignons » demain soir.

— Alors je ne prendrai pas ma leçon ? demanda-t-elle en se tournant sur son siège pour me faire face.

— Pas avant lundi soir.

— Vous allez vous absenter ?

— Non, je ne pars pas.

— Alors, pourquoi ne pouvez-vous venir comme d'habitude ? Vous pouvez me retrouver ici, au lieu de monter là-haut à la maison. Mais vous n'en avez peut-être pas envie ?

— Si, mais je dois vous avouer que ça me préoccupe parfois. Je suis certain que si votre mari était au courant, il serait fou de rage.

Elle se mit à rire. Jamais je n'avais entendu, rire plus contagieux. Elle me saisit le bras à deux mains et me secoua un peu.

— Il en serait malade, mais on s'en fiche, non ? Et puis d'abord, il ne sera jamais au courant.

— Watkins ou Mme Hepple pourraient nous voir...

— Ils ne sortent jamais le soir. Mais je vais vous dire ce que nous allons faire. Je vous retrouverai chez vous. Je viendrai à bicyclette. Je peux ? J'aimerais bien voir votre bungalow.

Mon cœur se mit à battre la chamade.

— Il vaut mieux pas. Non, il ne faut pas que vous veniez chez moi. Si vous voulez vraiment que je vous donne une leçon demain, je viendrai ici à neuf heures, mais uniquement si vous le désirez vraiment.

Elle ouvrit la portière et descendit, puis elle se retourna et me regarda par la vitre baissée.

— Je serai là, dit-elle. Ches, je suis toujours aussi certaine que vous êtes le plus chic type que je connaisse. Je fais des progrès, pas vrai ? Je pourrai bientôt passer mon permis, vous ne croyez pas ?

— Vous êtes formidable, murmurai-je dans un souffle rauque. (J'aurais donné n'importe quoi pour pouvoir la prendre dans mes bras et sentir sous mes lèvres sa bouche consentante.) D'accord. Je viendrai demain.

Une fois rentré dans mon vaste living-room, je m'installai dans un fauteuil, un verre de whisky and soda à la main, et j'essayai de faire le

point.

Je connaissais Lucille depuis cinq jours et je savais que j'étais plus amoureux d'elle que je ne l'avais jamais été. Le comprenait-elle ? Ou bien était-elle assez naïve pour s'imaginer que je m'exposais à me mettre mon patron à dos uniquement pour apprendre à conduire à sa femme ? Il fallait que je tire ça au clair.

J'étais très ennuyé qu'elle m'eût proposé de venir chez moi. Je lui avais dit que mon domestique quittait la maison à sept heures et que je vivais seul. Voulait-elle suggérer, par là, qu'elle était prête à me montrer qu'elle m'aimait aussi ?

Bien à contrecœur, je me dis que c'était peu probable. Elle n'avait rien fait pour me donner à penser que j'étais, pour elle, plus qu'un ami serviable, empressé à lui apprendre à conduire et à lui faire plaisir, sans espoir d'obtenir la moindre faveur en échange.

Je passai une nuit agitée, à ruminer là-dessus. Le lendemain matin, j'arrivai au bureau d'assez mauvaise humeur et je poussai un soupir de soulagement en rangeant mes derniers papiers et en prenant ceux que je voulais étudier pendant le week-end. Pat, qui avait subi sans protester mes sautes d'humeur, m'apporta encore quelques lettres à signer.

— Nom d'une pipe ! grommelai-je, je croyais pourtant avoir tout signé !

— Il n'y en a que six, dit-elle en les posant sur mon bureau.

Je pris mon stylo, gribouillai rapidement ma signature au bas des lettres puis je me levai, rangeai mon stylo et déclarai :

— Je serai là lundi à la première heure. A présent, je m'en vais. Il est plus de six heures, non ?

— Presque la demie. Vous partez, Ches ?

Je lui jetai un regard aigu et peu amène.

— Je ne sais pas. C'est possible. Je vais sans doute jouer au golf.

— J'espère que vous pourrez vous reposer. Vous n'avez pas à vous faire tant de souci, Ches. Vous vous débrouillez admirablement.

En d'autres temps, ces mots m'auraient encouragé, mais dans mon état d'esprit, ils ne firent que m'irriter.

— Je ne me fais pas de souci, dis-je sèchement. A lundi !

Avec un bref signe de tête, je la quittai, la laissant les yeux ronds et l'air peiné. Comme je longeais le couloir, Joe sortit de son bureau.

— Tu me déposes à la gare, Ches ?

— Si tu veux.

Sa compagnie ne me souriait guère, mais je ne pouvais trop refuser car il n'ignorait pas que, pour rentrer chez moi, je devais passer

devant la gare. Ensemble, nous prîmes l'ascenseur. En descendant, Joe me dit :

— Tu vois R.A. ce soir ?

— Non. Il m'a donné congé pour le week-end. Il faut que je jette un coup d'œil sur les scripts Wasserman pour la télé. D'après ce que j'en ai vu, ça ne me paraît pas mauvais.

— Pourquoi ne laisses-tu pas un peu tomber le boulot ? Tu devrais te reposer, me dit Joe en traversant le hall. Tu m'as l'air passablement nerveux. Qu'est-ce que tu as ?

— Je n'ai rien, coupai-je sèchement en jouant des coudes, sur le trottoir plein de promeneurs, pour gagner la Cadillac.

Joe se glissa à côté de moi.

— Depuis deux jours, tu es à cran et tu en veux à la terre entière. Cet après-midi, tu as fait pleurer Paula.

— Paula est une imbécile. Je lui ai demandé trois fois, de m'appeler Wasserman et elle n'a pas été fichue de me l'avoir.

— Il était sorti. Elle ne peut tout de même pas faire des miracles.

Je mis en marche.

— Qu'est-ce qui te prend, Joe ? Depuis quand est-ce que je te demande de me critiquer ?

— Nous y revoilà ! soupira Joe en se laissant tomber sur les coussins de la voiture. Maintenant, c'est mon tour. Bon. Si tu t'imagines que c'est comme ça qu'il faut faire pour jouer au grossium, je ne vais pas t'en empêcher, mais suis mon conseil : tâche de te reposer. Tu te fatigues beaucoup trop.

Je savais bien qu'il avait raison et soudain, j'eus honte de moi-même.

— Oui. Je te demande pardon, Joe. Après le week-end, ça ira mieux.

— J' imagine qu'à ta place, j'en ferais autant, me dit Joe dans un élan de générosité. Tu as un sacré boulot.

Puis il changea de sujet et reprit :

— Ce que je peux t'envier cette bagnole ! Quelle merveille !

— J'avais toujours eu envie d'une Cadillac. Elle m'a coûté pas mal de fric, mais elle vaut son pesant d'or. Ça fait dix-huit mois que je l'ai et je n'en suis pas encore fatigué.

— Je comprends ça. Quand ce boulot de New York sera sur pied, si jamais Aitken consent à m'augmenter, j'ai bien envie de m'en payer une.

— Si ça marche, t'en fais pas, Joe. Je veillerai à ce qu'on t'augmente.

— Comment ça se présente, maintenant, Ches ? Il t'en a reparlé ?

— Nous en parlions hier soir. Je crois que c'est dans la poche. Il m'a demandé quand je pourrais disposer de mon argent en liquide.

— Tu crois que c'est une bonne idée de mettre ton fric dans l'affaire ?

— J'en suis persuadé. Une agence à New York, ça doit marcher. Avec un intérêt dans l'affaire, je toucherai cinq pour cent du revenu brut en plus de mon salaire. Ce serait idiot de ne pas sauter sur l'occasion. Et d'autre part, comme je dirigerai plus ou moins l'affaire moi-même, je pourrai facilement défendre mes intérêts.

— J'aimerais bien avoir de la fortune, soupira Joe. Cinq pour cent du revenu brut ! Tu vas rouler sur l'or, Ches !

Mes mains se crispèrent sur le volant. Je roulerai sur l'or, mais à condition de ne pas être découvert. Je pourrai même être assez riche pour enlever Lucille à Aitken.

— Tu sais, ça dépendra en grande partie de la façon dont nous nous occuperons de l'affaire, mon vieux Joe.

— Quand auras-tu ton argent ?

— J'ai dit à mon agent de change de tout vendre. C'est l'affaire de quelques jours, en principe. La bourse se tient bien, en ce moment. C'est un coup de veine. J'aurais pu vendre à perte.

Je ralentis devant la gare.

— Merci, Ches, dit Joe en descendant de la voiture. Peut-être qu'un de ces jours, je pourrai te racheter ton carrosse. Quand tu seras à New York, tu auras les moyens de te payer une Eldorado. Tu voudras bien me la vendre ? ajouta-t-il en caressant amoureusement l'aile de la Cadillac.

— Attends d'en avoir les moyens, dis-je en souriant. Je ne dis pas non. Au revoir. Bon dimanche !

Et, sur ce, je filai comme une flèche en direction de mon bungalow.

II

A neuf heures une, je me rangeai devant les hautes grilles de fer forgé qui défendaient l'entrée des « Pignons ». Debout dans l'ombre, Lucille m'attendait.

J'ouvris la portière de mon côté en la voyant s'approcher rapidement. Quand elle traversa la zone illuminée par le clair de lune, je m'aperçus qu'elle portait une robe bleu pâle à jupe bouffante. Elle avait les cheveux noués en queue de cheval par un étroit ruban. Elle

était belle à vous couper le souffle. Elle s'installa au volant et je m'assis sur le siège à côté d'elle.

— Bonsoir, dit-elle avec un sourire. Vous êtes merveilleusement exact. Vous aimez ma robe ? Je l'ai mise à votre intention.

— Elle est extraordinaire ; et vous aussi.

Elle eut un petit rire heureux.

— Vous trouvez ? C'est bien vrai ?

— Oui.

Quelque chose dans le son de ma voix la surprit peut-être. Toujours est-il qu'elle se tourna vivement vers moi, mais j'étais à contre-jour et elle ne pouvait guère deviner mon expression.

— Alors ? Où allons-nous ? dit-elle. Si nous descendions voir la mer ?

— D'accord.

Ce soir, elle ne paraissait pas avide de vitesse. Elle roulait à un petit cinquante à l'heure et, à cette allure-là, elle conduisait honorablement.

Elle quitta la grand-route et suivit une petite route secondaire jusqu'à un chemin de terre battue qui menait à la plage.

Elle fredonnait doucement tout en conduisant, les mains bien à l'aise sur le volant, sans s'y cramponner comme elle le faisait au début. Avec un petit serrement de cœur, je me rendis compte qu'elle serait bientôt assez rodée pour passer son permis et que les leçons prendraient fin.

Elle suivit lentement le chemin de terre et, après un virage en épiingle à cheveux, j'aperçus une vaste étendue de sable, avec quelques palmiers, et l'océan qui brillait comme un miroir au clair de lune.

Elle roula encore un peu sur le sable durci, puis elle s'arrêta et coupa le contact.

Je demurai immobile, les mains moites et crispées, le cœur battant, à contempler fixement la plage déserte, la mer et les palmiers. Soudain, elle éteignit les phares.

— Je vais me baigner, déclara-t-elle. Et vous ?

C'était vraiment inattendu. J'en restai sans voix.

— Je suis là pour vous apprendre à conduire, dis-je enfin. Vous n'avez pas beaucoup de temps. Il est dix heures moins vingt.

— J'ai dit à Roger que j'allais au cinéma. Il ne m'attend pas avant minuit. (Elle ouvrit la portière et sauta sur le sable.) Il n'y a personne ici. Pas un chat. La plage est à nous. Si vous ne voulez pas vous baigner, restez dans la voiture et attendez-moi.

Elle se mit à courir sur le sable, vers un petit bouquet de palmiers.

Je restai un long moment dans la voiture à la regarder. De toute évidence, cette nouvelle initiative devait être la réponse à la question que je m'étais posée toute la nuit. Si elle n'avait pas l'intention de me laisser lui faire la cour, elle ne m'aurait certainement pas emmené dans cet endroit désert.

La respiration haletante, le cœur battant, je sortis de la voiture. Je voyais nettement Lucille, près du bouquet de palmiers. Elle s'arrêta pour ôter ses chaussures, puis elle tira sur sa fermeture à glissière et laissa tomber sa robe à ses pieds. Elle portait, au-dessous, un maillot de bain une pièce.

J'allai ouvrir la malle arrière et en tirai deux serviettes de bain et mon short qui y demeuraient en permanence. Je me déshabillai derrière la voiture, abandonnai mes vêtements sur le sable et, ramassant les serviettes, je courus pour rattraper Lucille qui s'avavançait lentement vers la mer.

Quand je la rejoignis, elle se retourna et me sourit.

— Je savais bien que vous viendriez. Je vais vous faire un aveu. J'ai toujours eu envie de me baigner au clair de lune, mais Roger n'a jamais voulu me le permettre. Il prétend que c'est dangereux.

— Il me semble que vous faites tout ce qui vous est défendu... et avec moi, encore ! dis-je en marchant à ses côtés sur le sable encore chaud.

— C'est pour ça que je vous aime bien.

Puis elle se mit à courir le long de la plage et bondit dans les vagues.

C'était peut-être une débutante, au volant, mais on pouvait dire qu'elle savait nager. J'entrai dans l'eau derrière elle, mais je compris vite qu'il était inutile d'essayer de la rattraper. Au bout d'un moment, elle fit demi-tour et revint vers moi, aussi vite qu'elle était partie. Elle se mit alors à nager autour de moi.

— Vous n'êtes pas content ?

— Mais si.

Je fis la planche et me mis à contempler la lune énorme. L'eau était tiède, mais je n'étais pas d'humeur à l'apprécier. J'attendais avec impatience qu'elle eût fini de se baigner et sortît de l'eau. Elle nageait en rond, s'écartait, revenait. Enfin, elle se décida à se laisser flotter près de moi. Nous nous laissâmes bercer ainsi en silence, pendant quelques minutes qui me parurent les plus longues de mon existence. A la fin, je n'y tins plus.

— Nous ferions mieux de rentrer, fis-je.

Je me remis à nager vers la plage et elle me suivit. Une fois sortis de l'eau, nous regagnions l'endroit où elle avait laissé sa robe, sur le

sable, lorsqu'elle me demanda, à brûle-pourpoint :

— Qu'est-ce que vous faites demain, Ches ?

— Je ne sais pas. Rien de spécial. Je jouerai peut-être au golf.

— Je me demandais si nous ne pourrions pas nous voir. J'ai été invitée par une amie. Je peux très bien me décommander et nous irions faire une longue promenade à la campagne, en voiture.

Nous étions maintenant sous les palmiers. Je pris une des serviettes et la lui lançai. Puis, avec l'autre, je me frictionnai les cheveux.

— On risquerait d'être vus, dis-je en m'asseyant dans le sable.

Debout, près de moi, elle se séchait les bras, le dos tourné à la clarté de la lune.

— Nous ferions attention. Je viendrais chez vous à bicyclette, et nous éviterions les grandes routes.

Je me surpris à triturer ma serviette entre mes doigts crispés.

— Je ne crois pas que serait raisonnable de nous voir pendant la journée Lucille. N'importe qui pourrait nous surprendre.

Elle jeta sa serviette et vint s'asseoir à côté de moi. Ses bras enlacèrent ses genoux repliés à hauteur du menton.

— C'est assommant, vous ne trouvez pas ?

— Je suis bien de cet avis.

— Ce serait si amusant de passer toute la journée avec la voiture. Nous aurions pu prendre un pique-nique. Vous ne croyez pas que nous pourrions risquer le coup ?

— Vous y tenez ? dis-je d'une voix brusque et dure.

— Je ne vois pas qui pourrait nous surprendre. Je mettrai un grand chapeau et des lunettes noires. Je relèverai mes cheveux. Je parie que personne ne me reconnaîtrait.

— Si votre mari l'apprenait, Lucille, est-ce que cela vous ennuierait ?

Elle s'appuya le menton sur les genoux.

— Ma foi, oui.

— Que ferait-il, à votre idée ?

— Il serait furieux, bien entendu, mais ne parlons pas de ça. Ecoutez, si je venais chez vous ? Nous passerions la journée ensemble. Votre maison est isolée, je crois. Nous pourrions aller nous baigner et prendre un pique-nique, et personne ne nous verrait.

— Vous ne parlez pas sérieusement ?

Elle réfléchit un bon moment, puis elle se leva brusquement.

— Non. Je ne crois pas. J'ai froid. Je vais me rhabiller.

Elle prit sa robe et ses chaussures et courut à la voiture. J'étais là, pétrifié, les mains toujours crispées sur la serviette. Je restai ainsi une dizaine de minutes et puis je l'entendis qui m'appelait.

— Ches...

Je ne bronchai pas, ne me retournai pas.

— Vous venez, Ches ?

Je ne me retournai toujours pas, puis, je l'entendis courir sur le sable et, un moment plus tard, elle était plantée devant moi.

— Vous ne m'avez pas entendue ? dit-elle, ses longues jambes minces à deux doigts de mon nez.

Je levai les yeux. Elle avait mis sa robe, mais la certitude qu'elle était nue en dessous ne contribuait pas à me calmer.

— Asseyez-vous, dis-je. J'ai à vous parler.

Elle se laissa tomber sur le sable à quelques pas de moi et replia ses jambes sous elle.

— Alors ?

— Est-ce que ça vous ferait vraiment plaisir que nous allions tous les deux faire une balade et un pique-nique demain ?

Le clair de lune l'illuminait en plein. Elle eut l'air étonné.

— Je croyais que vous aviez dit...

— Peu importe ce que j'ai dit. Est-ce que ça vous ferait plaisir ?

— Mais oui. Bien sûr. Naturellement.

— Bon. Dites à votre mari que vous désirez passer la journée avec moi, et s'il y consent, nous irons.

Je la vis se raidir.

— Mais c'est impossible. Vous le savez bien. Il... Il ne sait pas que je vous connais.

— Eh bien ! vous lui direz que vous avez fait ma connaissance.

— Je ne comprends pas. (Elle se pencha en avant pour me dévisager.) Vous avez l'air en colère. Qu'est-ce qu'il y a, Ches ?

— Dites-lui que nous avons fait connaissance, répétais-je sans la regarder.

— Mais je ne peux pas ! Ça ne lui plairait pas du tout.

— Pourquoi ?

— Ches, je ne sais pas ce qui vous prend. Vous savez aussi bien que moi pourquoi il ne serait pas content.

— Je ne le sais pas. Dites-moi pourquoi.

— Il est jaloux et stupide à mon sujet. Il ne comprendrait pas.

— Qu'est-ce qu'il ne comprendrait pas ?

— Ches, vous êtes abominable. Que se passe-t-il ?

— Je vous ai demandé ce qu'il ne comprendrait pas, dis-je en me retournant pour la regarder dans les yeux. Dites-le moi. Qu'est-ce qu'il ne comprendrait pas, au juste ?

— Il n'aime pas me voir sortir avec d'autres hommes.

— Pourquoi ? Il n'a pas confiance en vous ?

Elle se tut, raide et butée, le regard perplexe.

— Il pense peut-être que vous le tromperiez, si vous sortiez avec quelqu'un ? insistai-je.

— Ches, qu'avez-vous ? Pourquoi êtes-vous si fâché ? Pourquoi me parlez-vous sur ce ton ?

— Si vous sortiez avec moi, penserait-il que vous le trompez ?

— Je n'en sais rien. Ches, je vous en supplie, je ne peux pas supporter ça. Si vous continuez, je m'en vais.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas supporter ça ? criai-je, soudain furieux. Vous ne pouvez pas regarder la vérité en face ? Vous êtes mariée, non ? Vous n'êtes pas vierge. Vous devez bien savoir que lorsqu'une femme aussi ravissante que vous entraîne un garçon dans un endroit aussi solitaire que celui-ci, la nuit, il se fait fatalement des idées. Ou seriez-vous trop bête pour y penser ?

Elle eut un mouvement de recul et son expression changea. Elle était furieuse, outrée. Je me penchai pour la regarder.

— Etes-vous amoureuse de moi, Lucille ?

Elle se raidit.

— Amoureuse ? Jamais de la vie. Qu'est-ce que vous racontez, Ches ?

L'amère désillusion me fit voir rouge.

— Alors, pourquoi m'avez-vous amené ici ? Pourquoi m'avez-vous infligé votre présence ? demandai-je en élevant la voix. Pour qui me prenez-vous ? Un eunuque ?

— Je vais...

Elle fit mine de se lever. Je tendis la main, m'emparai de son poignet et l'attirai brutalement à moi. Elle tomba sur mes genoux, le dos arqué, le visage tout près du mien. Je me penchai sur elle.

— Ches ! Lâchez-moi !

— Je ne suis pas de bois, soufflai-je.

Le sang me martelait les tempes. J'essayai de poser ma bouche sur ses lèvres, mais elle se mit à se débattre et je m'aperçus qu'elle était étonnamment forte. Pendant de longs et pénibles instants, je tentai de la prendre de force. Enfin, elle réussit à se libérer une main et me balança une beigne à toute volée.

La gifle me rappela à la raison. Je la lâchai. Elle s'écarta d'un coup

de reins et se leva brusquement. Je restai assis haletant sur le sable brûlant, les yeux fixés sur Lucille.

Elle fit demi-tour et courut vers la voiture. Je restai figé, le regard perdu sur l'océan, et soudain j'entendis ronfler le moteur de la Cadillac.

D'un bond, je me remis debout. La Cadillac se mettait en mouvement.

— Lucille ! Non... Lucille !

Le moteur s'emballa et puis la voiture fit un bond affolé, décrivit un vaste cercle en dérapant et fila.

— Lucille !

Je me mis à courir, puis m'immobilisai.

Je demeurai sur place, en serrant les poings, à écouter le ronflement du moteur qui s'éloignait et se perdait dans la nuit.

CHAPITRE IV

I

Il me fallut quarante bonnes minutes pour regagner à pied mon bungalow. Tout en marchant, je ruminais sur les conséquences de ma bagarre avec Lucille. Il fallait que j'aie vraiment perdu la tête pour avoir agi de cette façon-là ! Ce serait bien fait pour ma pomme si Lucille allait tout droit raconter l'affaire à son mari. C'était sans doute ce qu'elle était en train de faire. J'avais trop honte de moi-même pour m'en soucier. Je ne cessais de revoir son air choqué et stupéfait quand je lui avais demandé si elle m'aimait. J'entendais continuellement sa réponse dont les mots persistaient à me marteler le crâne.

Mon bungalow s'élevait au milieu d'un petit jardin à cinquante mètres de la mer. Le plus proche voisin se trouvait à quatre cents mètres plus loin, sur la route. C'était un riche agent de change, Jack Seaborne, qui ne venait passer dans sa propriété qu'un mois, l'été. En suivant le petit chemin qui montait chez moi de la plage, je vis une voiture arrêtée devant mon portail. Je n'eus que quelques pas à faire pour m'apercevoir que c'était ma Cadillac.

Lucille surgit alors de l'ombre.

— Ches...

Je m'arrêtai net, les yeux ronds.

— Je vous ai ramené la voiture, dit-elle d'une petite voix.

Elle s'était immobilisée aussi, à deux mètres de moi.

— Je suis désolé, Lucille. Vraiment, je vous demande pardon. J'avais perdu la tête...

— Je vous en prie ; vraiment, il n'y a pas de quoi...

— Je vais vous ramener.

— Est-ce que nous ne pourrions pas entrer une minute ? J'ai quelque chose à vous dire.

— Il vaut mieux pas. Venez, je vais vous reconduire. Vous me raconterez ça dans la voiture.

Elle souleva l'épaisse chevelure qui lui retombait sur les épaules, d'un geste singulièrement désespéré.

— Je vous en prie. Entrons un instant chez vous, voulez-vous ?

Elle se tenait, au clair de lune, toute crispée, avec, dans les yeux,

une terreur qui m'effraya.

— Nous parlerons en roulant, fis-je. Il faut que vous retourniez chez vous. Je vais...

Je m'interrompis en la voyant vaciller. Soudain, ses yeux se révoltèrent ; elle ploya les genoux. Je n'eus que le temps de me précipiter pour la rattraper de justesse dans mes bras.

— Lucille ! Mon Dieu, qu'avez-vous ?

Elle s'affaissa le long de moi. Je la fis étendre tout doucement par terre. Agenouillé près d'elle, je lui tenais la tête contre ma poitrine. Au clair de lune, elle me semblait blanche comme une morte. Elle paraissait si malade qu'elle me fit peur.

Enfin, ses paupières battirent et elle ouvrit les yeux, me regarda et tenta de se redresser.

— Doucement. Ne bougez pas...

Elle reposa la tête sur mon épaule et ferma les yeux. Je mis une main sous ses genoux et la soulevai. Elle était plus légère que je ne l'aurais cru. Je n'eus aucun mal à la porter sur le chemin jusqu'au bungalow.

— Ça va aller maintenant, dit-elle. Vous pouvez me poser par terre. Je m'excuse. Ça ne m'était encore jamais arrivé...

Je la reposai et la maintins contre moi tout en cherchant la clé dans ma poche. Je la trouvai, ouvris la porte, puis je repris Lucille dans mes bras et la portai dans le living-room. Je l'étendis sur le divan, près de la fenêtre.

— Ne bougez pas.

Je la laissai alors un instant pour aller refermer la porte d'entrée. Puis je revins et j'allumai. Elle demeurait immobile, les yeux fixés sur le plafond, comme deux trous d'ombre dans un drap blanc.

— Je vais vous donner quelque chose à boire. Je ne saurais jamais m'excuser assez de ma conduite. Un peu d'alcool vous fera du bien.

— Je n'en veux pas ! cria-t-elle en se couvrant la figure de ses mains et en se mettant à pleurer.

J'allai chercher du cognac et un verre à ma cave à liqueurs, en servis un peu et le lui tendis.

— Buvez. Ça va vous remettre.

— Non, je vous en prie. (Elle se détourna.) Ches, je suis désolée, affreusement désolée. J'ai abîmé votre voiture.

— Il n'y a pas de quoi tourner de l'œil ni pleurer, voyons. Vous n'allez pas faire un drame parce que vous avez éraflé ma carrosserie !

Elle se tourna sur le côté et me regarda. Sa pâleur me surprit. Sa figure avait l'apparence de l'ivoire poli, ce qui faisait d'autant plus

ressortir ses yeux immenses. Elle se mit à parler si vite que j'eus du mal à la suivre.

— Je ne l'ai pas fait exprès. Il est venu à côté de moi et il a crié. Je ne savais pas qu'il était derrière. Je n'ai pas été maîtresse de la direction. J'ai entendu un vacarme affreux. Il y a une grande éraflure sur tout le côté et l'aile est emboutie.

Un frisson glacé me parcourut brusquement l'échine.

— Que voulez-vous dire ? Vous avez renversé quelqu'un ?

Elle se détourna de nouveau et se mit à contempler le plafond en crispant les poings.

— Ce n'était pas ma faute. Je vous le jure. Il est venu par derrière et il s'est mis à crier. Je ne savais même pas qu'il était là avant qu'il se mette à hurler.

— Qui ? Qui est-ce qui a crié après vous ?

— L'agent. Il était sur une moto. Il est venu à ma hauteur et il a crié...

Je posai le verre de cognac et allai m'asseoir à côté d'elle sur le divan.

— Il n'y a pas de quoi se mettre dans cet état. Racontez-moi simplement ce qui s'est passé.

Elle serra les poings et les frappa l'un contre l'autre.

— Il a viré et il a crié. Le côté de la voiture l'a heurté...

Elle s'interrompit et se remit à pleurer. Les mains posées sur les genoux, je me mis à les étreindre à m'en faire blanchir les jointures.

— Ça ne sert à rien de pleurer, dis-je sèchement. Qu'est-ce qui s'est passé quand vous l'avez heurté ?

Elle poussa un long soupir et frissonna.

— Je ne sais pas. J'ai continué. Je ne suis pas allée voir.

Je restai un moment immobile, à écouter mon cœur battre à grands coups sourds. Puis je lui dis :

— Vous voulez dire que vous ne vous êtes pas arrêtée ?

— Non. J'ai eu peur. Je suis venue ici directement.

— Il était blessé ?

— Je ne sais pas.

— Où cela s'est-il passé ?

— Sur la petite route de la plage.

— Vous ne l'avez pas entendu crier ensuite ?

— Non. Il y a eu cet affreux choc contre la voiture et c'est tout. Je suis venue ici tout droit. Ça fait plus d'une demi-heure que je vous attends.

— Vous alliez vite ?

— Oui.

Je la contemplai un bon moment et me levai enfin.

— Je reviens. Je vais jeter un coup d'œil à la voiture.

J'allai prendre une torche électrique dans un tiroir de mon bureau. En quittant la pièce, je l'entendis gémir légèrement et ce bruit me glaça le sang. Je me dirigeai alors vers la voiture. Au clair de lune, je pouvais déjà voir que l'aile gauche était emboutie. Ma lampe de poche me révéla toute l'étendue des dégâts.

Le phare gauche était cassé et l'aile tordue. Il y avait une éraflure profonde et irrégulière tout le long de la portière gauche.

Je vis ces détails en un clin d'œil. Puis je fis le tour de la voiture. A la lueur de ma torche, une grande tache rouge vif luisait sur la roue arrière. Le flanc blanc du pneu était lui aussi souillé et gluant. En une seconde, je compris que c'était du sang. Je regardai fixement la tache. J'étais glacé d'effroi et j'avais envie de vomir.

Elle avait, semblait-il, heurté le motard de côté et l'avait renversé ; puis elle lui avait passé dessus avec sa roue arrière. Et elle ne s'était pas arrêtée !

J'éteignis ma torche et reculai d'un pas. La sueur qui me ruisselait sur le visage paraissait glaciale dans la nuit torride. En ce moment même, il devait être en train de perdre son sang sur la route et d'agoniser.

Je me hâtai de rentrer dans le living-room.

Elle était toujours étendue sur le dos, les yeux au plafond, les poings crispés et respirait à petits coups rapides et inégaux. Elle avait l'air assez mal en point.

Je saisis le verre de cognac et m'approchai d'elle.

— Tenez. Buvez ça. Allons. Inutile de pleurer.

Je lui pris la tête et la fis boire. Puis elle repoussa le verre avec un haut-le-corps.

— Je vais voir ce qui s'est passé. Attendez-moi ici. Je vais tâcher de faire vite.

Elle inclina la tête sans me regarder.

Je jetai un coup d'œil à la pendule. Il était onze heures moins vingt.

— Attendez-moi là. Ce ne sera pas long.

De nouveau, elle inclina la tête.

Je la laissai et retournai à la Cadillac. Je m'attardai à examiner le phare brisé et l'aile emboutie. Je me rendis compte que ce serait de la folie de conduire cette voiture sur la route dans un tel état. Si

quelqu'un remarquait les dégâts, il ne manquerait pas d'en tirer des déductions quand l'affaire éclaterait le lendemain dans les journaux, comme cela ne pourrait manquer.

Et cependant il me fallait une voiture, et vite. Je me souvins alors de Seaborne, le propriétaire de la maison la plus proche. Il gardait une voiture au garage, pour ses vacances. J'étais allé chez lui de temps en temps et je savais qu'il cachait la clé de son garage dans une encoignure au-dessus de la porte. Je résolus de prendre sa voiture.

Je me mis au volant de la Cadillac et filai chez mon voisin. Là, je laissai ma voiture dehors, trouvai la clé du garage et ouvris les doubles portes.

La voiture de Seaborne était une vieille Pontiac 1950 qui lui servait à trimbaler ses six enfants pendant les vacances. Je sortis la Pontiac, laissai tourner le moteur, rangeai la Cadillac à sa place et refermai les portes à clé. Je glissai la clé dans ma poche. Après quoi, je grimpai dans la Pontiac et filai sur la route à toute allure. Je mis dix minutes à atteindre le chemin de la plage.

Je ralentis en arrivant au croisement. Il y avait six ou sept voitures arrêtées sur le bas-côté. Leurs phares en code formaient des flaques de lumière sur la route. Un groupe d'hommes et de femmes debout se tournaient vers le chemin de la plage. Deux motards de la police routière barraient l'accès, debout à côté de leurs motos.

Le cœur battant à tout rompre, je me rangeai derrière la dernière des voitures et mis pied à terre.

Un peu à l'écart, près de sa voiture, un gros homme, le chapeau de paille rejeté sur la nuque, les mains dans les poches, observait les agents. Je m'approchai de lui.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je en essayant de parler d'un ton indifférent. Un accident ?

Il se retourna vers moi. Il faisait noir et les phares des voitures étaient dirigés vers le sol. Il pouvait voir mes pieds et mes jambes, mais il n'aurait guère été en mesure de me reconnaître plus tard.

— Oui. Un flic qui s'est fait bousiller. Moi, je dis toujours qu'avec leur façon de se mettre devant vous, ces motards ne cherchent qu'à se faire tuer. Celui-là a joué une fois de trop à son petit jeu.

Une sueur glacée m'inonda le visage.

— Il est mort ?

— Je pense bien ! Et le type s'est barré. Délit de fuite ! C'est d'ailleurs pas moi qui lui jeterai la pierre. Moi, je dis toujours que les flics d'ici ne valent pas plus cher que les nazis !

Là-dessus, il retourna à sa voiture et moi à la Pontiac. Je mis en marche, fis demi-tour et regagnai à tombeau ouvert mon bungalow.

En entrant dans le living-room, je trouvai Lucille pelotonnée dans un grand fauteuil. Elle paraissait toute petite, peureuse et sans défense. Son visage avait la couleur d'un vieux parchemin. En me voyant, elle se raidit et me regarda fixement.

— Alors, ça va, n'est-ce pas, Ches ?

J'allai me verser un double whisky avec très peu d'eau et l'avalai goulûment.

— Non, je n'irai pas jusqu'à dire que ça va, fis-je. Je pris une chaise et m'assis à côté d'elle, sans la regarder.

— Ah !...

Il y eut un long silence, puis elle reprit :

— Avez-vous pu... vous avez vu ?

— La police était là. (Je ne parvenais pas à lui apprendre qu'elle l'avait tué. Impossible de m'y résoudre.) Je ne l'ai pas vu.

Au bout d'un nouveau silence, elle demanda :

— Qu'est-ce qu'il faut faire, à votre idée, Ches ? Je regardai l'heure à la pendule. Il était maintenant onze heures vingt.

— Je ne crois pas que nous puissions faire grand-chose.

Je la vis se raidir.

— Vous voulez dire que nous n'allons rien faire du tout ?

— C'est ça. Il se fait tard. Je vais vous reconduire. Elle se pencha en avant, les mains sur les genoux, et m'examina.

— Mais, voyons, Ches, il faut sûrement faire quelque chose ! J'aurais dû m'arrêter. C'est un accident, bien sûr, mais j'aurais dû m'arrêter. (Elle se frappa les genoux à coups de poing.) Il pourrait me reconnaître s'il me voyait. Il a peut-être pris le numéro de la voiture. Il faut certainement faire quelque chose.

J'achevai mon whisky et posai mon verre, puis je me levai.

— Venez. Je vous reconduis.

Elle ne broncha pas, les yeux grands ouverts, le regard fixe.

— Vous me cachez quelque chose, non ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ça va mal. Lucille. Aussi mal que possible, mais vous n'avez pas besoin d'avoir peur.

— Que voulez-vous dire ? cria-t-elle, la voix soudain aiguë.

— Vous l'avez écrasé.

Elle serra les poings.

— Oh non ! Il est grièvement blessé ?

— Oui.

— Ramenez-moi, Ches. Il faut que je le dise à Roger.

— Vous ne pouvez pas. Il n'y peut rien.

— Oh ! mais si. C'est un ami du chef de la police. Il pourra lui expliquer.

— Lui expliquer quoi ?

— Que je viens à peine d'apprendre à conduire, voyons ! C'était un accident.

— Je crains que cela ne serve à rien.

Elle se redressa, rigide, les yeux agrandis par la terreur.

— Il est si grièvement blessé ? Vous ne voulez pas dire... il n'est pas mort ?

— Si. Il faut bien que vous le sachiez. Oui, il est mort.

Elle ferma les yeux et croisa les mains sur sa poitrine.

— Oh ! Ches...

— Allons, pas d'affolement, dis-je en essayant de maîtriser ma voix. Nous ne pouvons absolument rien faire ; enfin, pas pour le moment. Nous sommes dans un sale pétrin, mais si nous ne perdons pas la tête...

Elle me regardait, la lèvre tremblante.

— Mais vous n'étiez pas dans la voiture, vous ! Cette affaire ne vous regarde pas. C'est entièrement ma faute.

— Nous sommes tous les deux dans le bain, Lucille. Si je ne m'étais pas conduit comme je l'ai fait, vous ne seriez pas partie comme ça. Je suis tout aussi responsable que vous...

— Oh ! Ches...

Elle s'enfouit la figure dans les coussins et se mit à sangloter. Je la regardai un moment, puis je me levai, la pris dans mes bras et la serrai contre moi. Ses mains se crispèrent, et elle me retint en haletant :

— Qu'est-ce qu'ils vont nous faire ?

— Ne vous inquiétez pas de ça. Nous ne pouvons rien faire avant d'avoir vu les journaux demain. Ensuite, nous pourrons prendre une décision.

— Et si quelqu'un m'a vue causer l'accident ?

— Personne ne vous a vue. Il n'y avait personne sur la plage, dis-je en la serrant contre moi. Après l'accident, avez-vous croisé d'autres voitures ?

Elle me repoussa, se leva en vacillant et s'approcha de la fenêtre d'un pas hésitant.

— Je ne crois pas. Je ne me rappelle pas.

— C'est important, Lucille. Tâchez de vous souvenir. Elle revint s'asseoir sur le divan.

— Je ne crois pas.

— Bon. Maintenant, écoutez. Nous parlerons de tout ça demain,

après avoir vu les journaux. Voulez-vous venir ici ? Je ne vois pas où nous pourrions nous retrouver pour discuter. Vous pouvez être ici vers dix heures ?

Elle me regardait fixement, le visage creusé par les deux grands vides de ses yeux.

— Ils me mettront en prison ?

Ces mots me firent bondir. Je me rendis compte que, si elle était prise, elle irait en prison. On ne peut pas tuer un flic et s'en sortir. Avec un avocat de premier ordre, on peut encore se tirer d'un accident mortel, mais jamais si on tue un agent.

Elle se prit la tête à deux mains.

— Vous ne croyez pas qu'il faut que je prévienne Roger ? Il pourra peut-être faire quelque chose.

Si j'avais pensé qu'Aitken puisse faire quoi que ce soit, je n'aurais pas hésité à aller avec Lucille lui raconter toute la triste histoire. Mais j'étais persuadé qu'il ne pouvait rien pour elle. Si j'allais le voir, il saurait que Lucille et moi étions allés ensemble sur la plage. Il voudrait savoir pourquoi elle s'était enfuie comme ça. Connaissant Aitken comme je le connaissais, j'étais certain qu'il parviendrait à soutirer la vérité à sa femme et que je serais fichu. Je poussai un long soupir.

— Vous ne pouvez pas lui dire, Lucille. Si vous lui racontez l'histoire, comment expliquerez-vous votre présence dans ma voiture ? Comment expliquerez-vous ce que vous faisiez sur le chemin de la plage ? Et comment lui direz-vous que nous étions ensemble sur la plage, que nous nous sommes déshabillés et que nous nous sommes baignés ensemble ? Si je pensais que votre mari puisse arranger les choses, je vous accompagnerais pour lui raconter, mais il ne peut rien. Si vous perdez la tête et que vous lui racontez tout, vous lui donnerez une bonne raison de divorcer et vous me ferez perdre ma situation.

Elle me regarda fixement, puis elle déclara d'une voix altérée par la terreur :

— J'aime mieux divorcer que d'aller en prison. Roger ne me laisserait pas aller en prison. Il a beaucoup d'influence. Je suis sûre qu'il ne me laisserait pas aller en prison.

Je lui pris le bras et la secouai doucement.

— Vous n'avez toujours pas l'air de vous rendre compte de la gravité de la situation, dis-je en essayant de parler avec calme et tranquillité. Vous avez tué un agent de police. C'est un accident, je veux bien, mais vous y avez ajouté le délit de fuite. Sans compter que vous conduisiez sans permis. Si vous aviez tué un passant quelconque, votre mari aurait peut-être pu arranger les choses, mais même s'il

avait plus d'influence qu'Eisenhower – et ce n'est pas le cas – il ne peut absolument plus rien pour vous.

— Alors, vous voulez dire que j'irai en prison ?

Son visage parut se ratatiner tandis que ses yeux s'arrondissaient et s'agrandissaient encore. La terreur lui avait ôté toute sa jeunesse et altérerait la fraîcheur de sa beauté.

— Non. Ils ne savent pas que c'est vous et je ne crois pas qu'ils le sauront jamais. Nous serions stupides d'aller nous dénoncer avant de savoir ce qui s'est passé exactement. Quand nous le saurons, nous pourrons alors prendre une décision.

Elle m'examina en se mordillant la lèvre.

— Vous voulez dire qu'il ne faut rien faire du tout ?

— Nous ne faisons rien ce soir. Est-ce bien entendu pour demain ? Pouvez-vous venir à dix heures ? Nous déciderons à ce moment-là. (Elle fit signe que oui.) Bon. Alors, venez. Je vais vous raccompagner.

Elle se leva et me précéda dans le hall jusqu'à la porte d'entrée, où elle s'arrêta brusquement.

— Nous n'allons pas prendre la voiture, Ches ? Je ne crois pas que j'aurai le courage de remonter dedans.

— J'ai une autre voiture. Je l'ai empruntée à un ami qui habite tout près. Nous ne retournerons pas dans la Cadillac.

Je lui pris le bras et la fis passer sous la véranda. Puis j'éteignis dans l'entrée et fermai la porte pendant qu'elle m'attendait sur la première marche du perron. Comme je tournais la clé dans la serrure, une voix masculine me cria :

— Hé ! Dites donc, c'est *votre voiture* ?

Je fis un bond comme si j'avais avancé la main dans le noir et frôlé un fil électrique dénudé. Je ne crois pas avoir sursauté aussi fort que je me l'imaginais, mais, en tout cas, j'eus certainement une réaction assez vive. J'entendis Lucille pousser un hoquet de surprise ; mais elle eut aussitôt la présence d'esprit de se blottir dans l'ombre de la véranda pour ne pas être vue.

Je jetai un coup d'œil dans l'allée et aperçus un homme près de la grille. Il faisait trop noir pour le reconnaître. Je voyais simplement qu'il était grand et massif. Derrière la Pontiac de Seaborne, une Buick décapotable était rangée, le capot illuminé par les feux arrière de la Pontiac. Je chuchotai à Lucille :

— Ne bougez pas.

Puis je descendis les marches et me dirigeai sur l'homme. En m'approchant, je constatai qu'il devait avoir quarante-cinq ans. Une épaisse moustache barrait son visage jovial enluminé par le whisky.

— Désolé de vous surprendre ainsi, dit-il. Je croyais que vous

m'aviez vu. Ce n'est pas la voiture de Jack Seaborne, là ?

— Si, répondis-je d'une voix mal assurée. Je l'ai empruntée pendant que la mienne est en réparation.

— Vous êtes Chester Scott ?

— Oui.

— Enchanté de faire votre connaissance, dit-il en me tendant la main. Je suis Tom Hackett. Je ne sais pas si Jack vous a parlé de moi. En tout cas, il m'a assez souvent parlé de vous. Je passais, et j'ai voulu voir si ce vieux sacripant ne serait pas là par hasard.

Je me demandai s'il avait aperçu Lucille. Nous étions sortis sur le seuil tout éclairé. Tout dépendait depuis combien de temps il était là. Je lui serrai la main. La mienne, je le sentis, paraissait toute glacée dans la sienne.

— Non, Jack ne viendra pas avant le mois d'août. Il ne descend jamais avant.

— J'ai risqué le coup. J'étais en route pour Palm Bay où je dois passer une quinzaine au Paradiso. Ma femme me rejoint demain par le train. Elle ne peut pas faire de longs voyages en voiture, ça lui fait mal au cœur, dit-il en riant, très à l'aise. Mais je ne m'en plains pas. Ça me donne un peu de liberté. J'avais pensé que si Jack était là, nous aurions pu boire un pot et discuter le coup cinq minutes.

— Il ne sera pas là avant le mois d'août.

— Ouais, vous l'avez dit. (Il m'examina.) Si vous n'avez rien de mieux à faire, venez donc prendre un verre quelque part. Il est encore tôt.

— Je ne demanderais pas mieux, mais on m'attend.

Son regard fouilla les ténèbres derrière moi et il sourit.

— Dans ce cas... Je m'étais dit qu'on aurait pu rigoler un peu. Mais « quand on est deux, chantonna-t-il, ce n'est pas la même chose... », hein ? (Il s'approcha de la Pontiac.) Bonne vieille bagnole, pas vrai ? Elle marche bien ?

— Très bien.

— Quand vous n'aurez rien à faire, venez donc nous voir. Au Paradiso Hôtel. Pas mal, comme boîte. On s'y amuse bien. Amenez votre petite amie si elle n'est pas trop timide. Enfin, je ne vous retiens pas. A bientôt !

Il fit un signe de la main et se glissa au volant de la Buick, emballa son moteur et démarra.

Je restai figé, les mains crispées sur les barreaux de la grille, le cœur tambourinant à grands coups, à regarder s'estomper et disparaître sur la route son feu arrière.

— Il m'a vue, souffla Lucille d'une voix tremblante.

Elle descendit me rejoindre près du portail. Je répliquai aussi calmement que je le pus :

— Il a vu que j'étais avec une femme, mais il n'a pas pu vous voir suffisamment pour vous reconnaître à l'occasion. Il n'y a pas à s'inquiéter.

Je lui pris le bras et la fis monter dans la Pontiac.

— Vous êtes sûr qu'il ne faut pas que je le dise à Roger ? demanda-t-elle, la gorge serrée.

C'était plus que mes nerfs à vif ne pouvaient supporter. Je me tournai brusquement, la saisis aux épaules et la secouai durement.

— Une fois pour toute, mettez-vous bien dans la tête que j'ai dit non, et que non, c'est non ! Il ne peut rien pour vous ! (A présent, je criais.) Si vous le lui dites, vous en faites un complice ! Vous ne le comprenez donc pas ? S'il ne vous dénonce pas immédiatement à la police, il risque une condamnation. Laissez-moi faire. Je vous dirai demain ce qu'il en est.

Elle se pelotonna dans le coin, prit son mouchoir et se mit à pleurer. J'appuyai sur l'accélérateur et filai vers Palm Boulevard.

II

Sur la route, je me trouvai soudain bloqué par une longue file de voitures se dirigeant toutes au pas vers la ville. Je n'avais jamais vu un embouteillage pareil et je compris tout de suite que c'était sans aucun doute dû à la mort du motard.

J'eus beaucoup de mal à me faufiler dans le flot des voitures en quittant la petite route de mon bungalow. Enfin, quelqu'un ralentit pour me laisser le passage et je pris la suite du cortège, à une allure d'escargot. Lucille cessa de pleurer en s'apercevant de ce qui se passait.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. Pas de quoi s'inquiéter, grognai-je, sans pouvoir croire, hélas, à ce que je disais.

La voiture continua d'avancer au ralenti. De temps en temps, je consultais la pendule du tableau de bord. Il était minuit moins dix, et nous avions encore près de quatre kilomètres avant d'arriver chez elle.

Soudain, les voitures devant moi s'arrêtèrent. Je restai là, les mains crispées au volant, à essayer de percer l'obscurité et ne voyant que les feux rouges d'une centaine de voitures qui s'éтираient en une interminable file immobile.

Et puis j'aperçus les agents. Il y en avait bien une douzaine. Ils

passaient le long des voitures, munis de puissantes torches électriques, et inspectaient l'intérieur de chacune d'elles au passage. Une sueur froide me coula dans le dos.

— Ils me recherchent, murmura Lucille d'une voix brisée par la peur, tout en essayant d'ouvrir la portière.

Je lui pris le bras.

— Ne bougez pas ! (Mon cœur battait à tout rompre et je me félicitais d'avoir pris la voiture de Seaborne.) Ils ne vous recherchent pas. Ils cherchent la voiture. Ne bougez pas et restez tranquille !

Je la sentais trembler contre moi, mais elle eut la présence d'esprit de ne pas bouger quand l'un des agents se présenta.

Un grand gaillard taillé en armoire à glace sortit de la voiture qui me précédait. Comme les agents s'approchaient de lui, il s'écria, furieux :

— Qu'est-ce qui se passe donc, bon sang ? J'essaie d'aller à Palm Bay. Vous n'êtes donc pas foutus de faire circuler ?

Le flic braqua sa torche sur lui.

— Si ça ne vous plaît pas, vous pouvez venir faire une réclamation au poste, grinça-t-il d'une voix à décaper les tôles d'un navire. Vous partirez quand nous vous laisserons filer, pas avant.

Le malabar parut soudain diminuer nettement de format et demanda d'un ton beaucoup plus courtois :

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur l'agent ? Vous pensez que ça va durer encore longtemps ?

— C'est un délit de fuite. Nous vérifions toutes les voitures qui quittent la ville. Ce ne sera pas long.

Le flic examina la voiture du malabar et vint vers nous. J'avais mal aux mains à force de me crisper sur le volant, quand il fit passer le rayon de sa lampe sur les ailes et sur les pare-chocs. C'était un bonhomme trapu dont le visage paraissait taillé dans la pierre. Il braqua d'abord sa lampe sur moi, pour me dévisager, puis sur Lucille qui se pelotonnait dans son coin en essayant de retenir sa respiration. Il ne parut rien remarquer d'anormal, car il nous quitta pour la voiture suivante. Je posai la main sur le bras de Lucille.

— Calmez-vous. Il n'y a pas de quoi avoir peur.

J'avais dit : « peur », mais moi, je baignais dans une sueur glacée ! Elle ne me répondit pas et resta sans bouger, les mains serrées entre les genoux, à souffler comme une petite vieille de soixante-dix ans qui vient de monter deux étages.

Devant moi, la voiture démarra et je la suivis. Nous nous traînâmes en silence pendant quatre ou cinq cents mètres, puis l'allure devint plus rapide.

— Ils me cherchaient, n'est-ce pas, Ches ? murmura-t-elle en tremblant.

— Ils cherchaient la voiture, mais ils ne l'ont pas trouvée.

— Où est-elle ?

— Dans un coin où ils ne pourront pas la dénicher. Maintenant, écoutez, ne vous mettez pas dans tous vos états. Restez tranquille et calmez-vous.

Nous arrivions au croisement de Palm Boulevard. Je sortis de la file de voitures et accélérâi. Je stoppai enfin devant l'entrée des « Pignons » à minuit dix très exactement. Je sortis et allai lui ouvrir la portière.

— Je vous verrai chez moi demain matin à dix heures, dis-je.

Elle descendit lentement, comme si ses jambes avaient été de plomb.

— Ches ! J'ai peur ! Ils me recherchaient !

— Je vous répète qu'ils cherchaient la voiture. Je vous en prie, allez vous coucher et n'y pensez plus. Nous ne pouvons rien faire, ni l'un ni l'autre, avant demain.

— Mais ils vérifiaient toutes les voitures ! L'agent l'a dit. (Elle restait figée, les yeux agrandis par la terreur.) Ches, c'est grave. Vraiment ! Vous ne croyez pas que je ferais mieux de prévenir Roger ? Ces histoires-là, ça le connaît, lui.

Je respirai profondément.

— Non, répliquai-je en m'efforçant de ne pas hausser le ton. Il ne peut vous être d'aucun secours. Je suis le seul à pouvoir m'occuper de ça. Il faut que vous me fassiez confiance.

— Mais je ne pourrais pas supporter d'aller en prison !

— Vous n'irez pas. Il faut vous remettre et cesser de vous affoler. Nous en parlerons demain.

Elle parut faire un effort pour se ressaisir.

— Bon, d'accord. J'attendrai jusqu'à demain, si vous voulez. Mais si vous ne pensez pas pouvoir vous en sortir, Ches, il faudra que j'en parle à Roger.

— Je m'en sortirai. Allez vous coucher et laissez-moi faire.

Elle m'examina longuement puis elle se retourna et se dirigea vers la maison d'un pas incertain.

Je la suivis des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu, puis je montai dans la Pontiac et rentrai chez moi.

Et pendant que je conduisais, la Peur, telle un petit gnome contrefait, ne quittait pas mon épaule.

CHAPITRE V

I

Le lendemain matin, quand arriva dix heures moins dix, j'étais dans un tel état de nerfs, que je fis ce que je n'avais encore jamais fait. Je bus deux doubles whiskys, l'un derrière l'autre, pour tâcher de me calmer et dissiper l'appréhension atroce qui m'avait rongé toute la nuit.

Je n'avais guère dormi et, à sept heures, j'avais commencé d'arpenter le bungalow en attendant le porteur de journaux. Pour je ne sais quelle raison, il n'arriva pas avant huit heures et demie. Juste au moment où j'allais chercher les journaux, qu'il avait jetés sur le perron, Toti, mon boy philippin, fit son apparition.

Je ne tenais pas à prendre connaissance des journaux devant lui et je lui intimai l'ordre de faire la vaisselle du petit déjeuner et de s'en aller.

— Je ne vais pas au bureau, ce matin, Toti.

Il me dévisagea avec inquiétude.

— Vous êtes souffrant, monsieur ?

— Non. J'ai simplement congé pour le week-end, dis-je en me dirigeant vers la terrasse.

Les journaux me brûlaient les mains.

— Vous avez l'air malade, déclara-t-il sans me quitter des yeux.

— Ne vous occupez pas de mon air, grognai-je. Débarrassez-vous de la vaisselle et filez.

J'étais pris d'un désir maladif de regarder les journaux, mais je parvins néanmoins à me maîtriser. Toti ne manquait pas d'astuce. Je ne tenais pas à lui laisser soupçonner que quelque chose n'allait pas.

— J'avais l'intention de faire la cuisine à fond ce matin, dit-il. Elle en a besoin. Je ne vous dérangerai pas.

Lentement, en faisant un effort pour parler calmement, j'insistai.

— Ça peut bien attendre à lundi. Ce n'est pas souvent que je peux disposer de mon week-end ; je veux pouvoir traîner dans la maison à ma guise.

Il haussa les épaules.

— Très bien, monsieur. Comme vous voudrez.

Je gagnai de nouveau la terrasse.

— Ah ! monsieur...

— Eh bien ? Qu'y a-t-il ?

— Puis-je avoir la clé du garage ?

Mon cœur fit un bond. Il voudrait naturellement savoir ce que la Pontiac faisait là et où était la Cadillac. Cette voiture était une de ses grandes joies. Il la lavait, la dorlotait, et c'était à sa constante sollicitude qu'elle devait de paraître encore neuve après dix-huit mois de service intense.

— Pourquoi voulez-vous cette clé ?

— Il y a des chiffons à poussière que j'aimerais emporter, monsieur. Ma sœur a promis de me les laver.

— Pour l'amour du Ciel, fichez-moi la paix avec ça ! Ce sera pour une autre fois. Je veux lire les journaux.

J'allais m'asseoir sur la terrasse et ne bougeai pas avant de l'avoir entendu pénétrer dans la cuisine. Puis je dépliai les journaux d'une main tremblante.

Les gros titres s'étaient en caractères gras sur toute la largeur de la première page. Les journaux affirmaient que c'était le comble des crimes de chauffard. Jamais personne n'avait été écrasé par une auto dans des conditions aussi barbares, aussi inhumaines. La victime, d'après les journaux, était un agent motocycliste nommé O'Brien. De l'avis de tous, il était fort apprécié de ses chefs et devait épouser prochainement une chanteuse de cabaret, Miss Dolorès Lane.

Mais ce n'étaient pas les coups de gueule hystériques de la presse qui m'inquiétaient. L'attitude de la police était mille fois plus menaçante.

Le capitaine John Sullivan, au cours d'une interview donnée tard dans la nuit, avait déclaré qu'aucun de ses hommes ne connaîtrait de repos avant d'avoir mis la main sur le chauffard responsable de la mort de leur camarade. Et Sullivan avait conclu, après avoir passé dix minutes à exalter les qualités professionnelles de la victime :

— *Ne vous y trompez pas. Il ne s'agit pas d'un banal accident, nous réussirons à dénicher le criminel. Il est déjà arrivé que des agents aient la malchance de trouver la mort dans des accidents de voiture, mais, chaque fois, les chauffeurs avaient pris leurs responsabilités. Ils ne s'étaient pas enfuis. En prenant la fuite, cet homme s'est classé parmi les assassins, et c'est une race que nous ne tolérons pas ici. Je le découvrirai ! Nous savons que sa voiture est sérieusement endommagée. Toutes les voitures de la ville vont être examinées. Et ce n'est pas un vain mot. Chaque propriétaire de voiture recevra un certificat, un laissez-passer. Tous les conducteurs qui*

vont emboutir leur voiture, après cet accident, devront le signaler à la police, sous peine de gros ennuis. Et il leur faudra expliquer en détail à mes hommes dans quelles circonstances ils ont endommagé leur voiture. Si certains ne peuvent répondre, je les interrogerai moi-même ; et s'ils ne peuvent me donner d'explication, je les plains. Toutes les routes sont barrées. Aucune voiture ne peut quitter la ville sans avoir été examinée. Je suis persuadé que l'assassin est pris au piège. Sa voiture est dissimulée quelque part. Il ne nous reste plus qu'à la trouver. Et quand nous aurons mis la main dessus, j'apprendrai à son propriétaire à quel point il est malsain de tuer un de mes hommes et de prendre la fuite.

Aussi, à dix heures dix, lorsque j'eus réussi à me débarrasser de Toti et que j'eus réfléchi encore à ce que je venais de lire, éprouvai-je le besoin d'avaloir deux doubles whiskys.

Il me paraissait inconcevable que la police puisse examiner toutes les voitures de la ville. Ce serait une tâche gigantesque. Je n'y croyais guère, jusqu'au moment où il me revint à l'esprit que la police, pour récupérer l'arme d'un crime, avait fouillé une fois toutes les poubelles sans exception. Elle l'avait finalement trouvée, après quatre jours de patientes recherches et d'invraisemblables travaux d'Hercule. Je me dis qu'il serait dangereux de sous-estimer Sullivan. S'il pensait vraiment ce qu'il disait, et si ce n'était pas, de sa part, simple vantardise à l'intention de la presse il serait sans doute possible d'inspecter toutes les voitures, même si cela devait prendre des semaines.

A dix heures, j'allai me planter près du portail pour guetter l'arrivée de Lucille.

Je n'avais pas eu le temps de prévoir exactement ce que j'allais faire dans l'avenir immédiat, mais j'avais pris deux décisions importantes. D'abord, il n'était pas question d'aller raconter la vérité à la police. Ensuite, si jamais on découvrait la Cadillac, il me faudrait endosser personnellement la responsabilité de l'accident.

Cette dernière résolution ne m'avait pas été dictée uniquement par mes sentiments pour Lucille. Il était évident que je n'avais pas le choix. Il n'y avait pas de raison pour que nous soyons tous les deux dans le pétrin ; d'autre part, je me sentais directement responsable. Si je n'avais pas perdu la tête et si je ne m'étais pas conduit comme je l'avais fait, elle ne se serait pas enfuie, seule au volant.

Si je la laissais inculper seule, on découvrirait la vérité et non seulement je perdrais ma situation, mais je serais condamné comme complice. Si je parvenais à empêcher Lucille d'être impliquée dans l'affaire, et si j'avais la chance de m'en tirer avec une condamnation légère, Aitken me reprendrait peut-être à ma sortie de prison.

J'étais encore en train de ruminer toutes ces pensées, quand Lucille

arriva. Je rangeai sa bicyclette au garage et la conduisis dans le living-room.

— Vous avez lu les journaux ? demandai-je en refermant la porte.

— Oui, et on en parlait à la radio ce matin. Vous avez entendu ?

— La radio ? non, je n'y ai pas pensé. Qu'est-ce qu'ils disaient ?

— Ils demandaient des renseignements. (Elle parlait d'une voix hésitante.) Ils veulent que tous ceux qui auraient aperçu une voiture accidentée hier soir viennent se présenter. Ils demandent à tous les garagistes de signaler immédiatement les automobilistes qui leur amèneront une voiture accidentée à réparer. (Elle restait debout, les yeux fixés sur moi, le visage pâle et tiré.) Oh ! Ches...

Brusquement, elle fut dans mes bras, la tête enfouie contre mon épaule.

— J'ai peur, souffla-t-elle. Je suis sûre qu'ils me trouveront. Qu'est-ce que je vais faire ?

Je la serrai contre moi.

— Tout ira bien. J'ai réfléchi. Vous n'avez pas à vous affoler. Laissez-moi faire. Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter.

Elle s'écarta et me regarda, le sourcil froncé.

— Comment pouvez-vous dire ça ? Que voulez-vous dire ?

Elle portait un chemisier jaune à col ouvert et un pantalon collant vert pâle. Même pendant ces pénibles instants, je ne pouvais m'empêcher de trouver qu'elle était une bien ravissante petite créature.

— Asseyez-vous, lui dis-je en la menant jusqu'au divan.

Elle obéit et je m'installai dans un fauteuil en face d'elle.

— Il est inutile de nous fourrer tous les deux dans de sales draps. Si on trouve la voiture, je prendrai toute la responsabilité.

Elle se raidit et crispa les poings en me regardant d'un œil morne.

— Mais c'est impossible ! C'était ma faute...

— C'est un accident. Si vous vous étiez arrêtée et que vous soyez allée chercher du secours, vous vous en seriez certainement tirée. Mais pour cela, il aurait fallu dire la vérité au tribunal. Il aurait fallu que vous expliquiez pourquoi vous vous étiez enfuie en voiture. Cela vous aurait épargné la prison, mais vous n'auriez pas échappé au scandale. Je vous laisse à penser comment la presse nous aurait traités. Votre mari aurait divorcé, sans aucun doute, et j'aurais perdu ma situation. Donc, même si vous alliez vous dénoncer maintenant, nous serions tous deux dans un fichu pétrin. Vous le comprenez, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça. Je poursuivis :

— Je n'ai pas l'intention de raconter ce qui s'est passé à la police.

Il y a peut-être une chance pour qu'ils ne découvrent pas la Cadillac. Je vais miser là-dessus. Mais s'ils trouvent la voiture, je leur dirai que c'est moi qui ai renversé le motard. Il est indispensable, pour l'un comme pour l'autre, que vous ne soyez pas mêlée à cette affaire. J'aurai peut-être la veine de ne pas être condamné trop durement. Votre mari m'apprécie beaucoup et il me reprendra peut-être à ma sortie de prison. Mais si jamais vous êtes compromise, il me mettra sur la liste noire, et je ne trouverai plus jamais de travail dans la publicité. Alors, vous voyez que je pense autant à moi qu'à vous, quand je vous dis que je tiens à prendre toute la responsabilité.

Elle demeura un long moment immobile, puis ses mains se détendirent.

— C'est vrai, Ches ? Vraiment, vous leur direz que c'est vous ?

— Oui, vraiment.

Elle poussa un profond soupir.

— Enfin... Si vous pensez...

— Je le pense. Indiscutablement.

Elle écarta ses cheveux de ses épaules, le visage soucieux. Elle ne paraissait pas aussi soulagée que je l'aurais cru.

— Vous ne respirez pas un peu mieux, Lucille ?

— Oh ! si, bien sûr. (Elle contempla ses mains, puis elle leva la tête.) Mais il y a autre chose, Ches. J'ai laissé mon maillot de bain dans votre voiture !

J'en fus quelque peu ulcéré. Je pensais qu'elle m'aurait au moins remercié de l'avoir tirée de ce mauvais pas.

— Ça ne fait rien. Je vais voir la voiture quand vous serez partie. Je récupérerai le maillot et, la prochaine fois que j'irai voir votre mari, je vous l'apporterai.

Elle se passa la langue sur les lèvres.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas aller le chercher tout de suite ?

— J'irai en allant examiner la voiture.

— J'aimerais l'avoir maintenant.

Brusquement, je compris la raison de son insistance : si jamais la police découvrait la voiture, et le maillot, on pourrait savoir qu'il lui appartenait.

— Bon. Attendez-moi là. Je vais le chercher.

— Je voudrais vous accompagner.

— Ce n'est pas prudent. Il ne faut pas que nous nous montrions ensemble.

— Je préfère aller avec vous.

Je la regardai attentivement.

— Mais qu'avez-vous, Lucille ? Vous n'avez pas confiance en moi ? Vous pensez que je ne vous le rendrai pas ?

— C'est très important pour moi, murmura-t-elle en se détournant.

— Naturellement, mais il est tout aussi important de ne pas être vus ensemble. Je vais vous le chercher.

Elle se leva.

— J'aime mieux venir avec vous, Ches.

J'eus de la peine à contenir ma colère et sortis dans le hall. Elle me suivit.

— Attendez-moi ici. Je vais chercher la voiture.

Je la laissai sur la plus haute marche du perron et allai sortir la Pontiac du garage. Je la rangeai sur la route, regardai à droite et à gauche, mais il n'y avait personne aux alentours. Je fis signe à Lucille.

— Venez.

Elle dévala les marches et l'allée en courant et bondit dans la voiture. Je me glissai au volant et couvris rapidement les quinze cents mètres qui me séparaient de la maison de Seaborne. Là, nous descendîmes tous deux.

Je précédai Lucille dans l'allée du garage et soudain, je m'arrêtai net. Elle en fit autant.

La porte du garage était entrouverte.

La veille au soir, après avoir rangé la Cadillac, j'avais fermé la porte à clé. Il n'y avait pas le moindre doute. Non seulement je l'avais fermée, mais je m'étais assuré qu'elle tenait bien. Lucille demanda d'un ton sec :

— Qu'est-ce que c'est, Ches ?

— Attendez.

Je me mis à courir au garage, poussai la double porte et regardait à l'intérieur.

La Cadillac était toujours là. Le soleil éclatant qui se reflétait sur l'aile et le pare-chocs emboutis les faisait paraître encore plus sinistres que la nuit précédente, à la lueur de ma torche électrique.

J'examinai la serrure de la double porte. Un frisson me parcourut l'échine quand je vis qu'elle avait été forcée et que les marques d'un ciseau à froid se distinguaient nettement. Lucille s'approcha.

— Qu'y a-t-il ?

— Quelqu'un est venu.

Elle poussa un petit cri.

— Qui ça ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Vous croyez que c'est la police ? souffla-t-elle en me serrant le

bras.

— Non. Si c'étaient les flics, ils seraient venus me chercher en vitesse. Il y a mon nom sur la plaque.

— Le maillot, Ches !

— Où l'avez-vous laissé ?

— Par terre, devant le siège arrière.

J'entrai dans le garage, ouvris la portière arrière et regardai à l'intérieur.

Elle avait peut-être laissé son maillot dans la voiture, mais maintenant il n'y était plus.

II

Un avion vrombissait dans le ciel. Pas d'autre bruit. Le silence me parut interminable. Debout près de la voiture, je scrutais l'arrière absolument vide et je sentais battre mon cœur à grands coups. Enfin, Lucille demanda, d'une toute petite voix :

— Que se passe-t-il ?

Je me retournai pour lui jeter à la figure :

— Il n'est pas là.

Elle ouvrit des yeux immenses.

— Il doit pourtant y être ! Laissez-moi regarder !

Je m'écartai pour la laisser voir.

— Il faut qu'il y soit, murmura-t-elle en montant dans la voiture pour fouiller sous le siège.

— Vous êtes sûre de ne pas l'avoir laissé sur la plage ?

— Bien entendu, j'en suis sûre ! cria-t-elle d'une voix stridente. Je l'ai mis là par terre !

Elle sortit de la voiture, les yeux agrandis de terreur panique.

— Vous l'avez peut-être rangé dans la malle arrière.

Je fis le tour de la voiture, ouvris le coffre et regardai.

Il n'y avait pas de maillot de bain. Je refermai la malle et revins vers Lucille.

— Qu'est-ce que vous en avez fait ? demanda-t-elle.

J'ouvris des yeux ronds.

— Que voulez-vous dire ? Je n'en ai rien fait. Je ne savais même pas que vous l'aviez laissé dans la voiture.

Elle recula d'un pas.

— Vous mentez ! Vous l'avez pris et vous l'avez caché !

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ! Je vous répète que j'ignorais qu'il était dans la voiture.

Elle offrait maintenant un visage crispé, aux yeux étincelants. Elle ne me paraissait plus ni jeune ni belle. Je la reconnus à peine. Furieuse, elle cria :

— Ne mentez pas ! Vous l'avez pris ! Où est-il ?

— Vous êtes folle ! Quelqu'un est venu ! Vous l'avez bien vu ! Regardez la porte. Celui qui l'a forcée a trouvé le maillot et l'a pris.

— Oh non ! Personne n'est venu. C'est vous qui avez forcé la serrure ! C'est donc pour ça que vous étiez si disposé à endosser la responsabilité ! fit-elle à mi-voix, d'un ton furieux. Vous vous figuriez que je serais tellement reconnaissante que je tomberais à vos pieds, hein ? Vous vous imaginiez que vous pourriez me séduire comme ça ! Je vous permettrais tout, par reconnaissance ! C'était ça, votre idée, n'est-ce pas ? Et pendant ce temps-là, vous projetiez de me dénoncer ! Vous aviez l'intention de remettre le maillot dans la voiture pour que la police sache que j'étais avec vous !

Je faillis bien la gifler, mais je me maîtrisai à temps.

— Très bien, Lucille. Si vous y tenez, croyez-le. Mais moi, je sais que je n'ai pas pris votre maillot, espèce de petite trouillarde imbécile ! Quelqu'un est venu et l'a emporté, mais ce n'est pas moi.

Elle ne bougeait pas, les yeux fixés sur moi. Enfin, elle s'enfouit le visage dans les mains.

— Oui, dit-elle, bien sûr.

Elle parlait si bas que je l'entendis à peine.

— Que voulez-vous dire ? murmurai-je sans la quitter des yeux.

Elle s'étreignit les tempes et, soudain, m'adressa une ombre de sourire.

— Je suis désolée, Ches. Vraiment, je m'excuse. Je ne voulais pas vous parler sur ce ton. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'ai les nerfs à vif. Je vous en prie, excusez-moi.

— Il n'y a vraiment pas de quoi.

— Qui peut l'avoir pris, Ches ? Ce ne serait pas la police, n'est-ce pas ?

— Non. Ce n'est pas la police.

Elle se détourna. J'eus brusquement l'impression que je n'existais plus pour elle, que ses pensées l'avaient entraînée bien loin de moi.

— Ça ne sert à rien de rester ici, Lucille. Ce n'est pas prudent.

Elle sursauta légèrement, me regarda un moment, les yeux un peu vagues, puis son expression s'anima, comme si elle me voyait de nouveau nettement.

— Oui. Puis-je avoir une cigarette, s'il vous plaît ?

Surpris, je pris mon paquet de Camel et lui en offris une. Elle mit la cigarette entre ses lèvres et l'alluma à la flamme de mon briquet. Après avoir aspiré goulûment la fumée, elle la laissa filtrer lentement, les yeux fixés sur le ciment du garage.

— J'ai l'impression que nous sommes dans le bain tous les deux, Ches, n'est-ce pas ? fit-elle au bout d'un moment.

— Pas forcément. C'est peut-être un roulottier.

— Vous croyez ? Moi, je crois plutôt que c'est un maître chanteur. J'ouvris des yeux ronds.

— Pourquoi, grands dieux ?

— Je sens ça, dit-elle après un instant d'hésitation. Nous sommes une proie idéale pour un maître chanteur, vous ne trouvez pas ? Moi pour avoir tué ce motard, et vous pour m'avoir fait la cour.

Je restai sans mot dire pendant quelques minutes. Cette éventualité ne m'était pas venue à l'esprit, mais maintenant qu'elle en parlait, je comprenais qu'elle pouvait avoir raison.

— Ce n'est pas forcé.

— Non. Il faut attendre pour voir ce qui arrivera. (Elle se dirigea vers la porte.) J'imagine que nous ferions bien de rentrer.

— Oui.

Elle attendit sous le soleil brûlant que je referme les portes du garage.

— Il faudra que je revienne réparer cette serrure, dis-je après avoir tenté sans succès de coincer la porte avec une cale.

— Oui.

Elle descendit l'allée ; ses cheveux scintillaient au soleil. Vue de dos, avec son pantalon et sa chemise de garçon, elle avait une petite silhouette pimpante, bien féminine.

Elle s'installa dans la Pontiac, toute droite sur son siège, les deux mains sur les genoux.

Je montai à côté d'elle, mis en marche, fis demi-tour et revins à toute allure vers le bungalow. Pendant le court trajet, ni l'un ni l'autre, nous n'ouvrîmes la bouche. Je stoppai devant mon portail.

— Je vais vous chercher votre bicyclette.

— Je vais entrer un moment, Ches. J'ai à vous parler.

— Si vous voulez.

Je la suivis dans le bungalow. Elle me précéda dans le living-room pendant que je refermais la porte de l'entrée. Quand je pénétrai dans la pièce à mon tour, elle s'assit dans un fauteuil et regarda fixement la plage et la mer par la grande baie.

Je consultai la pendule de la cheminée. Il était onze heures moins le quart. Il me semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis qu'elle avait surgi de l'ombre, la veille au soir, pour s'évanouir dans mes bras. Je pris un fauteuil et m'assis. Je l'examinai. Ce n'était plus la ravissante fille qui m'avait tant plu quand je l'avais aperçue pour la première fois devant son miroir. Depuis, elle s'était couverte d'un masque, d'une sorte de carapace de dureté. Elle était toujours belle, toujours attirante, mais il lui manquait la jeunesse et l'innocence.

Elle tourna lentement la tête et me jeta un coup d'œil. Nos regards se croisèrent.

— Il me semble que j'ai tout gâché à plaisir, dit-elle. Grâce à vous, j'aurais pu m'en tirer, mais en oubliant ce maillot de bain dans la voiture, je me suis fichue de nouveau sur la sellette, vous ne trouvez pas ?

— Mais non, répondis-je en pesant mes mots. Tout dépend du voleur. Un cambrioleur peut avoir forcé la porte dans l'espoir de tomber sur des objets de valeur. Il y avait uniquement ce maillot dans la voiture. Il peut l'avoir emporté dans l'espoir d'en tirer quelques cents.

Elle fit un geste de dénégation.

— Je ne le crois pas. Et puis, vous comprenez, il y a mon nom sur le maillot.

Je la dévisageai. De nouveau, mon cœur se mit à battre follement.

— Ici, presque tout le monde sait que Roger est très riche, poursuivit-elle.

J'avais les mains moites. J'avais vraiment cru qu'un cambrioleur avait pénétré dans le garage, mais ces paroles, prononcées avec une froide assurance, m'alertèrent soudain. Elle continua, sans me regarder, d'une voix paisible :

— Après tout, pourquoi un cambrioleur irait-il s'embarrasser d'un maillot de bain ? Je crois qu'on va nous faire chanter, Ches.

— Vous tirez des conclusions bien hâtives...

Elle eut un petit geste d'impatience.

— C'est à voir. (Elle tourna alors légèrement la tête pour me regarder dans les yeux.) Est-ce que vous seriez prêt à céder au chantage, vous, Ches ?

— Ce serait de la folie, dis-je en cherchant à imiter son ton détaché, mais sans y réussir. Une fois qu'on commence à payer, il n'y a plus de raison pour que ça s'arrête.

— Je voulais simplement le savoir. (Elle s'examina les mains et les retourna pour admirer ses ongles écarlates.) Je crois qu'il faut que je prévienne Roger.

— Il ne peut rien faire, coupai-je sèchement.

Elle se remit à se regarder les mains.

— Vous ne le connaissez pas aussi bien que moi. Sa situation lui tient à cœur et il tient à sa réputation. Si je lui racontais les choses comme elles se sont passées, et si vous consentiez à en prendre toute la responsabilité, je crois qu'il consentirait à céder au chantage.

Dans un silence glacial, je gardai les yeux fixés sur Lucille.

— Il a énormément d'argent, reprit-elle après une interminable pause. Il sait très bien marchander. Je ne crois pas que cela lui reviendrait trop cher. Je crois bien qu'il payerait.

— Mais il divorcerait.

— J'aime mieux divorcer que d'aller en prison.

J'allumai une Camel d'une main plus ferme que je ne l'aurais cru.

— Mais vous n'êtes pas encore certaine que nous allons être victimes d'un chantage.

Elle souleva la chevelure qui lui tombait sur les épaules, en un tic nerveux que je commençais à connaître et déclara, avec une politesse exagérée :

— Vous pensez peut-être que cet individu a emporté mon maillot comme souvenir ?

— C'est inutile de faire de l'esprit. J'essaie de vous aider.

— Vous pourriez au moins vous montrer réaliste.

— Pour le moment, il n'est pas question d'un chantage, m'écriai-je plus fort que je ne l'aurais voulu. J'ai dit que je vous tirerais d'affaire, et je tiendrai ma promesse.

Elle m'observa d'un air pensif.

— Cela veut dire que vous donnerez de l'argent à cet individu pour qu'il se taise ?

— Quel individu ?

— Celui qui a pris mon maillot.

— Mais ce n'est qu'un effet de votre imagination ! Nous ne savons même pas s'il existe vraiment !

— Vous pensez que mon maillot a disparu tout seul ?

— Je pense qu'il est possible que vous l'ayez oublié sur la plage.

— Non ! s'écria-t-elle. (Ses yeux furibonds lançaient des éclairs.) Je l'ai laissé dans la voiture, et quelqu'un l'a pris.

— Bon, bon, inutile de monter sur vos grands chevaux. C'est peut-être un cambrioleur.

Elle me regarda fixement.

— Ches, vous êtes certain que ce n'est pas vous ?

— Ah ! pour l'amour de Dieu, ne recommencez pas !

— Vous jureriez que vous ne l'avez pas pris ?

— Mais voyons, bien sûr que je ne l'ai pas pris !

Furieux, je la regardai droit dans les yeux. Elle laissa retomber sa main derrière le dossier de son fauteuil et baissa les paupières.

— Je croyais que c'était vous qui m'aviez téléphoné ce matin, murmura-t-elle. Je m'imaginai que vous vouliez me faire peur. J'ai cru reconnaître votre voix.

Je sursautai.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? On vous a téléphoné ?

— Oui, ce matin, vers neuf heures, le téléphone a sonné et j'ai décroché. Un homme a demandé si Mme Lucille Aitken était à l'appareil. Je pensais que c'était vous, j'ai dit oui. Alors, il a dit : « J'espère que vous avez trouvé l'eau bonne, sur la plage, hier soir. » Et puis il a raccroché.

J'écrasai ma cigarette dans le cendrier et frissonnai brusquement.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit ça plus tôt ?

— Je croyais que c'était vous. C'est pour ça que je tenais tant à récupérer mon maillot avec vous.

— Ce n'était pas moi.

Les yeux écarquillés, elle se mit à contempler le plafond.

— C'est pourquoi je prétends qu'on va essayer de nous faire chanter.

— Mais il n'y avait personne sur la plage. On ne peut pas nous avoir vus.

— En tout cas l'individu qui m'a téléphoné savait que je m'étais baignée.

— Et vous pensez que c'est lui qui a pris le maillot ?

— Oui.

Je me levai lentement et me dirigeai vers la cave à liqueurs.

— Vous voulez boire quelque chose ?

— Si vous voulez.

— Whisky ou gin ?

— Oh ! du whisky.

Je versai deux bonnes rasades que j'agrémentai de quelques cubes de glace. Je venais de saisir les verres pour les porter à l'autre bout de la pièce quand le téléphone sonna. Je sentis mes muscles se crispier. Je reposai lentement les verres. Lucille se tenait toute droite, les mains sur les genoux, les doigts serrés, les phalanges toutes blanches. On échangea, Lucille et moi, un long regard, tandis que la sonnerie déclenchait, dans le silence de la pièce, un vacarme à vous déchirer les

oreilles.

— Vous n'allez pas répondre ? murmura-t-elle d'une voix rauque.

Lentement, j'allai décrocher.

— Allô ! fis-je d'une voix qui ne me parut point ressembler à la mienne.

— M. Chester Scott ?

C'était une voix d'homme légèrement goguenarde.

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Vous auriez dû la séduire, monsieur Scott. Vous n'auriez jamais dû la laisser filer. Après tout, les femmes sont faites pour ça.

Il avait articulé ces mots lentement, d'une voix très nette. Pas moyen de se tromper. Le visage couvert d'une sueur glacée, je demandai :

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Qui est à l'appareil ?

Pour toute réponse, je n'eus que le bourdonnement de tonalité. Mon mystérieux interlocuteur avait déjà raccroché.

CHAPITRE VI

I

Le bruit que fit le récepteur en retombant sur son support lorsque je raccrochai prit, dans le silence angoissé de la pièce, les proportions d'une petite explosion.

Je me retournai lentement et regardai Lucille. Elle se tenait toute droite, morte de peur, les mains crispées sur les genoux.

— Qui était-ce ? demanda-t-elle, haletante.

— Je ne sais pas, répondis-je en me rasseyant. Mais je peux deviner. Je suppose que c'est l'individu qui vous a téléphoné ce matin.

Je lui répétais mot pour mot ce que l'homme m'avait dit. Elle se cacha la tête dans les mains.

Moi-même, je ne me sentais pas brillant. Le coup avait été rude, et je laissai mon regard errer par la fenêtre en essayant d'empêcher mes mains de trembler.

— Oh ! Ches, gémit-elle, qu'allons-nous faire ?

— Je n'en sais rien. Voilà qui complique tout.

— Vous voyez bien, j'avais raison. Il va nous faire chanter.

— Il n'a pas parlé de chantage. Tant qu'il n'aura pas dévoilé ses batteries, ça ne sert à rien de supposer qu'il va essayer de nous faire cracher au bassin.

— Mais si, c'est évident qu'il va nous faire chanter, voyons ! Il a mon maillot, il sait que nous étions sur la plage ensemble, il sait que c'est moi qui ai tué le motard ! Il va certainement nous faire chanter !

— Hé ! là, attendez un instant. Nous ignorons s'il a le maillot et s'il sait que vous avez écrasé l'agent O'Brien. Tout ce que nous savons, c'est qu'il nous a vus sur la plage.

— Mais c'est évident qu'il a le maillot et qu'il a vu la voiture abîmée.

— Nous ne pouvons en être certains, Lucille, répliquai-je sèchement. Si vraiment ces deux coups de téléphone sont le prélude à un chantage, nous allons peut-être apprendre qu'il va nous menacer de révéler à votre mari qu'il nous a vus sur la plage ensemble. Mais il est fort possible qu'il ignore tout de l'accident !

Elle eut un mouvement d'impatience.

— Qu'est-ce que ça fait ? Même s'il ignore tout de l'accident, il faudra quand même le payer si vous ne voulez pas perdre votre place et si je ne veux pas perdre Roger.

— Ne soyez pas aussi catégorique ! Nous pourrions nous adresser à la police. Ils savent comment parler aux maîtres chanteurs, et ils ne nous dénonceraient pas.

— Comment pouvez-vous parler ainsi ! s'écria-t-elle avec colère. Il a vu la voiture !

— Nous n'en sommes pas sûrs. Il peut fort bien ne pas l'avoir remarquée dans l'obscurité. Il peut avoir fouillé l'intérieur et avoir trouvé votre maillot sans remarquer les dégâts.

— Vous parlez sans réfléchir. Je suis certaine qu'il est au courant de l'accident.

— Alors, pourquoi n'en a-t-il pas parlé ? Ce serait un moyen de chantage bougrement plus efficace !

Elle se laissa aller en arrière comme si elle était soudain épuisée, les mains inertes sur les genoux.

— Comme vous voudrez. Je sais que vous vous trompez, mais pensez ce que vous voudrez. Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Pour l'instant, rien du tout. J'avoue qu'il représente une complication, mais ce n'est pas lui le vrai danger. C'est la police. Même si ce type sait la vérité à propos de l'accident, et s'il nous fait chanter, nous serons sans doute capables d'acheter son silence, mais nous ne pourrions acheter celui de la police. Le vrai danger est là.

— Vous m'aviez annoncé que vous diriez que c'était votre faute, fit-elle, boudeuse. Pour moi personnellement, le vrai danger, c'est cet individu, et pas la police.

— J'ai promis de tout faire pour que vous ne soyez pas inquiétée ; mais je ne peux pas garantir que j'y arriverai, observai-je sans élever la voix. Vous avez eu l'étourderie d'oublier votre maillot dans la voiture ; si quelqu'un le porte à la police, alors je ne pourrai pas nier votre présence. Le mieux que je puisse faire, c'est d'affirmer que je conduisais, mais vous seriez quand même complice d'un meurtre.

Elle me jeta un regard furieux.

— Je suis certaine qu'il a mon maillot. J'en suis sûre ! Comme je suis sûre qu'il va nous faire chanter. Ce que je veux savoir, c'est si vous êtes prêt à payer, ou si je dois aller trouver Roger.

— Alors, maintenant, vous me menacez, Lucille ? demandai-je sans me départir de mon calme. Si je ne m'abuse, c'est aussi du chantage, ça !

Elle se carra dans son fauteuil, les yeux étincelants.

— J'estime que vous essayez de vous dérober à votre promesse.

Vous commencez à le regretter. Eh bien ! vous n'allez pas vous en tirer comme ça !

— Est-ce qu'il vous arrive parfois de penser aux autres ? Depuis le début de cette malheureuse affaire, vous n'avez pensé qu'à votre petite personne, dis-je sans chercher à dissimuler mon écœurement. Vous n'avez pensé qu'à une chose : à vous défiler.

Ses traits se durcirent et elle me regarda fixement :

— Si vous n'aviez pas tenté de me violer, je ne serais pas dans ce pétrin, déclara-t-elle d'un ton froid, monocorde. Pourquoi voudriez-vous que je vous ménage ? C'est votre faute. Tout est de votre faute, ajouta-t-elle en se détournant.

Je parvins à me contenir.

— Vous en êtes, certaine, Lucille ? Vous êtes persuadée de votre parfaite innocence ? Vous saviez très bien que vous commettiez une faute en me demandant de vous apprendre à conduire. Vous m'avez mené par le bout du nez. C'est vous qui avez proposé cette promenade sur cette plage solitaire. A voir la façon dont vous vous conduisiez, n'importe qui aurait pensé que vous étiez prête à marcher. C'est ce que je me suis imaginé.

Ses joues s'empourprèrent.

— Vous osez me parler sur ce ton ! s'indigna-t-elle.

— Oh ! je vous en prie ! Ça ne sert à rien de nous disputer. J'ai promis de vous tirer de là et je ferai tout mon possible pour tenir ma promesse.

Elle avança la tête, blême et crispée.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire ! Je n'ai pas l'intention de perdre Roger, ni d'aller en prison, uniquement parce que vous vous êtes conduit comme un sauvage !

Je me levai et m'approchai de la fenêtre. Je lui tournai le dos, trop furieux pour répondre. Elle poursuivit, au bout d'un moment :

— Je m'en vais, maintenant, et ne veux plus penser à tout ça. Je vous laisse faire. J'ai votre promesse et j'espère que vous la tiendrez.

Je me retournai.

— Dans ce cas, vous feriez bien d'abandonner vos illusions. Je commence à en avoir assez de vos manigances. Vous n'êtes qu'une petite garce égoïste, gâtée et cupide. Vous êtes dans le bain avec moi ; plus tôt vous vous en rendrez compte, et moins vous tomberez des nues si la vérité éclate.

D'un bond, elle se remit debout.

— J'aurais dû prévenir Roger hier soir. Je vais le prévenir tout de suite !

Maintenant, je me fichais de tout. Je lui souris.

— Qu'est-ce que vous espérez ? Que je vais tomber à genoux et vous supplier ? Très bien. Si vous tenez à ce que votre fameux Roger, votre Roger si influent, soit au courant, alors nous irons tous les deux ; et moi, je lui raconterai les faits tels qu'ils se sont passés. Je lui dirai que vous m'avez imposé votre présence, que vous m'avez demandé de vous apprendre à conduire, que vous m'avez proposé un bain de minuit, que vous avez cherché à vous faire inviter chez moi affublée d'un grand chapeau et de lunettes noires, parce que vous ne teniez pas à ce qu'il sache que vous sortiez avec moi. Quand je vous ai dit d'aller lui demander la permission, vous m'avez répondu qu'il était d'une jalousie stupide. Ce sont vos propres paroles, n'est-ce pas ? Allons, venez. Allons tout lui raconter et nous verrons si ça lui plaît.

Elle se préparait à riposter, mais elle se retint brusquement. Immobile, elle me contemplait, les yeux brillants, les poings crispés.

— Si vous ne voulez pas venir avec moi, restez ici, repris-je. Moi, j'y vais. J'en ai assez. Je suis bien certain d'une chose. C'est que je n'accepterai pas votre chantage. Si vous voulez bluffer, moi, je vais le dégonfler, votre bluff !

Je traversai le living-room, la laissai bouche bée derrière moi, gagnai le hall et ouvris la porte d'entrée.

— Ches !... Je vous en prie...

Elle accourut et m'attrapa par le bras.

— Non... Je vous en supplie...

Je la toisai.

— Quel idiot j'ai été ! dis-je placidement. Quel imbécile d'être tombé amoureux de vous ! Lâchez-moi ! Si vous voulez la guerre, eh bien ! soit, vous l'aurez.

— Ce n'était pas ce que je voulais dire, Ches, pleurnicha-t-elle. Je suis désolée ; mais vous ne vous rendez pas compte à quel point j'ai peur ! Je ne dirai rien à Roger. Je vous laisse faire. J'ai confiance en vous. Mais je ne sais plus ce que je dis ni ce que je fais.

— Vous parlez beaucoup, répliquai-je, et vous ne faites rien. Revenez dans le living-room. Il est grand temps que nous prenions une décision.

Elle fit demi-tour et retourna s'asseoir dans le salon, les coudes sur les genoux et le menton dans les mains. Très émouvante, la pose, mais les poses théâtrales ne m'impressionnaient plus. Je m'assis et allumai une cigarette. Je lui demandai à brûle-pourpoint :

— Avez-vous réfléchi à cette affaire, Lucille ? N'avez-vous pas remarqué un ou deux détails curieux ?

Elle sursauta et leva vers moi des yeux interrogateurs.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— D'abord, je n'arrive pas à comprendre ce que faisait ce motard sur la petite route. Ce n'est qu'une voie secondaire ; il n'y passe pour ainsi dire jamais personne. Pourquoi s'est-il trouvé là ?

— Je ne sais pas.

— Il devait avoir une raison. Je ne peux l'imaginer en train de traquer des automobilistes trop pressés dans ce coin-là. Vous n'avez aucune idée de ce qui peut l'avoir amené là ?

— Non. Je ne vois pas quelle importance ça peut avoir.

— Non ? Moi si. Enfin, passons. Je verrai ça plus tard. Tâchons de bien nous rappeler le détail des faits. Après notre bain, vous êtes retournée à la voiture, vous vous êtes changée et vous avez laissé votre maillot dans la voiture. C'est bien ça ?

— Oui.

— Vous n'avez vu personne pendant ce temps-là ?

— Mais non, voyons. Il n'y avait personne.

— Pourtant, il a dû s'y trouver quelqu'un. Le type qui a téléphoné à l'instant devait nous guetter. Comment aurait-il su que nous nous étions baignés ensemble ? Autant que je me souviene, il n'y avait absolument pas la moindre cachette, à part le bouquet de palmiers près duquel nous nous sommes assis ; et cependant, il devait être là !

— Je n'ai vu personne.

— Il devait s'y trouver. Je crois que je vais descendre jeter un coup d'œil sur le décor, au grand jour. Il a dû se dissimuler dans un coin quelconque. Pourtant, je ne vois pas où. Autant que je me souviene, il n'y a pas de recoins. (Je restai silencieux un moment.) Il ne vous est pas venu à l'esprit que cet homme pouvait vous avoir vue vous rhabiller et être venu ensuite à la voiture prendre le maillot ?

Elle ouvrit des yeux ronds.

— Non.

— S'il l'a pris pendant que nous nous disputions, cela implique, bien entendu, qu'il ignore les dégâts causés à la voiture.

— Mais la porte du garage a été forcée... C'est là qu'il l'a pris.

— Oui, c'est vrai, j'oubliais. Bon, poursuivons. Que s'est-il passé, une fois que vous avez filé avec la voiture ?

— J'étais toute retournée. J'ai roulé sur la route. Au bout d'un kilomètre ou deux, j'ai entendu l'agent crier.

— Pas si vite, Lucille. A quelle allure rouliez-vous ?

— Vite. Je ne sais pas à combien.

— Cent dix ? Cent trente ? C'est important.

— Cent dix, peut-être. Je ne sais pas.

— Vous n'avez pas vu O'Brien ? Vous ne vous êtes pas du tout

rendu compte que vous l'aviez doublé ?

— Non.

— Vous avez roulé un kilomètre ou deux, et puis vous l'avez entendu crier ?

— Oui.

— Alors, vous avez dû le doubler. Il devait attendre, tous phares éteints et, quand vous êtes passée, il vous a prise en chasse.

— Sans doute.

— C'est bien ce qui s'est passé ?

Elle s'agita nerveusement.

— Je vous l'ai dit. Je l'ai entendu crier et j'ai donné un coup de volant. Et puis j'ai entendu un coup sourd contre la carrosserie.

— Vous n'avez pas entendu le bruit de la moto ?

— Je crois que si.

— Vous avez ralenti ?

— Je n'étais plus maîtresse de la voiture. J'étais hébétée. Je crois plutôt que j'ai accéléré.

— Il est parvenu à votre hauteur. Est-ce qu'il est arrivé à votre droite ou à votre gauche ?

Elle hésita, le sourcil froncé.

— Je ne me souviens pas.

— L'avez-vous vu venir sur le côté de la voiture ?

— J'ai aperçu la lueur de son phare. Ça m'a fait sursauter et donner un coup de volant.

— Réfléchissez, maintenant. La lumière est apparue à votre droite ou à votre gauche ?

Elle hésita encore et finit par répondre :

— A droite. Il est venu à ma hauteur et il a crié par la portière. Oui, c'est ça. Je me souviens.

Je la regardai, perplexe. Elle était penchée en avant, le regard dans le vague, les mains serrées entre les genoux.

— Vous en êtes sûre ?

— Mais oui, naturellement.

— Mais il y a un instant, vous ne saviez pas.

— Maintenant, je suis sûre. Il est venu à droite. J'en suis certaine.

Mentait-elle délibérément, ou se trompait-elle de bonne foi ? La voiture était endommagée sur la gauche. O'Brien ne pouvait être venu la doubler sur la droite.

— Ce n'est pas possible, Lucille. Le phare gauche est brisé. Il a dû venir sur votre gauche et de toute façon, il ne serait certainement pas

venu vous doubler à droite. De sa part, ç'aurait été aller au-devant d'un accident.

Le sang afflua soudain à son visage et disparut aussi vite, la laissant blême et crispée.

— Alors pourquoi me l'avez-vous demandé, si vous le saviez si bien ? s'écria-t-elle rageusement. Je ne me souviens pas de quel côté il est venu.

Je l'examinai un moment, et haussai les épaules.

— Bon, passons. De toute façon, vous l'avez heurté. Que s'est-il passé quand vous avez entendu le fracas du métal ?

Elle se détourna d'un air boudeur.

— J'ai continué.

— Le choc a été assez violent ?

— Oui.

— Vous ne doutiez pas une seconde de l'avoir renversé ?

— Mais naturellement, je savais bien que je l'avais touché.

— Vous avez perdu la tête, accéléré et continué sans vous arrêter pour voir s'il était blessé ?

Elle souleva sa chevelure au-dessus de ses épaules dans un geste exaspéré.

— A quoi ça rime, tout ça ? Je vous ai raconté ce qui s'est passé.

— Il faut que je comprenne bien, Lucille. Vous avez poursuivi votre chemin jusqu'à la grand-route. Et ensuite ?

— Je me suis rendu compte que j'avais sans doute endommagé la moto et aussi votre voiture. J'ai eu peur. J'ai pensé qu'il valait mieux que je vous le dise. Je ne voulais pas revenir sur mes pas, de peur de rencontrer le motard ; alors j'ai résolu d'aller chez vous et de vous attendre.

J'allumai une autre cigarette, tout en l'examinant attentivement. Elle baissait les yeux et je voyais qu'elle était sur des charbons ardents.

— Comment avez-vous su mon adresse ?

Son visage se crispa légèrement.

— Je... Je l'avais cherchée dans l'annuaire du téléphone, dit-elle en parlant très lentement et en détachant les mots, comme pour se donner le temps de réfléchir. Je... J'étais passée une fois devant chez vous à bicyclette. Je savais où vous habitez.

J'avais l'impression désagréable qu'elle ne me disait pas la vérité.

— Vous avez dû rouler pendant plus de deux kilomètres et demi avant d'arriver à la petite route qui mène ici. Avez-vous croisé d'autres voitures en chemin ?

— Je ne crois pas.

— Vous en êtes bien certaine ?

— Je ne me rappelle pas en avoir croisé.

— Pourtant, j'ai l'impression que vous avez dû en rencontrer, Lucille. Après tout, c'est une route nationale. Il pouvait être vers les dix heures et demie. Il devait y avoir des voitures sur la route.

— Je n'en ai pas remarqué.

— Vous avez dû croiser au moins une voiture, Lucille.

— Et après ? cria-t-elle violemment. Je vous ai dit que je n'en avais pas remarqué, mais s'il y en avait eu, qu'est-ce que ça peut faire ?

— Vous conduisiez avec un seul phare. L'autre était brisé. Un automobiliste venant à votre rencontre vous aurait pris pour une moto, avant de se rapprocher assez pour voir qu'il s'agissait d'une voiture. Il s'en souviendrait.

Elle eut un mouvement d'impatience.

— Mais qu'est-ce que ça fait ?

— C'est important. Si la voiture a été vue, et qu'on s'en souviennne, la police saura quelle direction vous avez prise. Elle en déduira que vous n'avez pas quitté la ville. C'est la seule chose que les enquêteurs ignorent encore : si la voiture qui a écrasé O'Brien n'a pas quitté la ville avant l'établissement des barrages. Si on vous a vue, la police saura dans quel coin il faut chercher la voiture. Au lieu de fouiller la ville entière, ils limiteront leurs recherches aux routes du bord de mer. C'est-à-dire, ici.

Elle me parut blêmir encore davantage.

— Ah ! Je n'y avais pas pensé !

— C'est la principale raison de toutes ces questions. Voulez-vous tâcher de faire un effort ? C'est essentiel. Ne pouvez-vous savoir si vous avez croisé d'autres voitures ?

Elle secoua la tête d'un air navré.

— Je ne me souviens pas. Je ne pensais qu'à arriver chez vous le plus vite possible.

— Vous pouvez au moins vous rappeler si vous avez rencontré des voitures sur cette route-ci ?

— Je suis certaine que non.

En y réfléchissant, la situation ne me paraissait guère brillante. Elle avait certainement croisé bon nombre de voitures sur la nationale. Quelqu'un avait dû remarquer son phare unique. Tôt ou tard, ce quelqu'un s'en souviendrait et irait le rapporter à la police. Les recherches se concentreraient désormais sur le quartier où j'habitais.

— Bon, eh bien ! je crois que c'est tout. Vous feriez bien de rentrer chez vous. Il n'y a rien que vous puissiez faire maintenant. Il faut que vous me laissiez carte blanche.

Elle se leva d'un mouvement hésitant.

— Mais qu'allez-vous faire, Ches ?

— Sincèrement, je n'en sais rien encore. Il faut que je réfléchisse. Je vous donne ma parole que je ferai tout mon possible pour vous éviter d'être mêlée à cette affaire. Si les choses me paraissent prendre mauvaise tournure, je vous le ferai savoir. Je ne peux rien vous dire de plus pour l'instant.

Elle m'examina, les traits crispés.

— Qu'est-ce que vous allez faire de la voiture ?

— C'est encore une chose à laquelle il me faut penser. Je ne sais pas.

— Et le type qui a téléphoné ?

— J'attendrai qu'il entre en contact de nouveau avec moi. Si vous avez de ses nouvelles, prévenez-moi.

— Mais s'il me demande de l'argent ? Je suis sûre que c'est son intention.

— Attendez qu'il l'ait fait, dis-je non sans quelque irritation. S'il veut vraiment de l'argent, dites-lui que vous devez m'en parler d'abord.

— Est-ce que je peux lui en promettre ? demanda-t-elle.

Je croisai son regard et elle se détourna.

— Non, vous ne pouvez rien lui promettre. S'il réclame de l'argent, dites-lui de se mettre en relations avec moi. Je m'en occuperai. Vous savez, Lucille, vous avez l'air de souhaiter que cet homme essaie de nous soutirer de l'argent, à vous ou à moi !

— Jamais de la vie ! Mais je veux simplement savoir où j'en suis. (Sa voix se fit plus aiguë.) Je sais qu'il va me faire chanter ! Je n'ai pas d'argent ! Que feriez-vous à ma place ? Est-ce que ça vous plairait de savoir qu'on va vous faire chanter, que vous ne pouvez pas payer et que tout ce qui vous tient à cœur va vous être ôté ? Ça vous *plairait* ?

— Mais bon sang de bonsoir ! m'écriai-je avec impatience, *il* ne vous a même rien demandé encore. Cessez donc de vous faire des idées. S'il réclame de l'argent, prévenez-moi. Je m'occuperai de lui. Maintenant, rentrez chez vous. J'ai beaucoup à réfléchir. Je ne peux pas m'y mettre tant que vous êtes là.

Elle se leva. Elle me parut soudain à la fois jeune, très malheureuse et très désirable.

— Alors je n'ai qu'à attendre, Ches ?

— Téléphonez-moi ce soir vers dix heures. J'aurai peut-être du nouveau.

Brusquement, elle se retrouva dans mes bras, sa bouche tremblante et chaude sous la mienne, ses bras serrés autour de mon cou, son corps collé au mien.

— Oh ! Ches ! souffla-t-elle en me caressant la nuque. J'ai si peur ! Vous vous occuperez de moi ? Vous arrangerez tout ?

Je fis un effort et la repoussai, puis je me retournai et m'approchai de la fenêtre pour me ressaisir. Le contact de ses lèvres m'avait vraiment fait un effet extraordinaire.

— Je compte sur vous, Ches. Je vous téléphone ce soir.

— C'est ça, dis-je sans me retourner.

Je l'entendis traverser la pièce et je dus faire un effort méritoire pour ne pas la retenir.

Je restai planté là, devant la fenêtre, longtemps après avoir entendu se refermer la porte d'entrée sur elle.

II

Il était maintenant onze heures moins vingt. Assis dans un grand fauteuil, j'étais plongé dans un abîme de réflexions.

Soudain, je me rappelai les taches de sang sur la roue de la Cadillac. Cette pensée m'inonda d'une sueur brûlante. Si la police découvrait ces taches de sang, je serais réellement cuit.

Je fermai le bungalow à clé et pris dans le garage un seau et une éponge. Parmi les vieilleries que je gardais dans ma boîte à outils, je trouvai un gros cadenas et un loquet. Puis je montai dans la Pontiac et me dirigeai rapidement vers la maison de Seaborne.

Sous la lumière crue du soleil, j'examinai les dégâts occasionnés à la Cadillac. Le phare gauche était complètement enfoncé et la calandre repliée au point qu'un amateur n'aurait pu tenter de la redresser. Les deux longues éraflures sur le côté de la carrosserie ne pourraient être réparées que par un spécialiste. Il n'y avait rien que je puisse arranger.

Je fis le tour de la voiture pour examiner les taches de sang et là, je reçus un choc. Il n'y avait aucune trace sanglante. Je restai longtemps pétrifié, n'en croyant pas mes yeux. Je m'accroupis contre la roue et la regardai de près, mais il n'y avait rien. Je me redressai et, les jambes raides, allai de l'autre côté jeter un coup d'œil à la roue droite. Là, je trouvai les taches de sang.

Je restai agenouillé dix bonnes secondes à contempler la bouillie rouge et poisseuse sur le flanc blanc du pneu. A cette vue, des

souçons m'assaillirent.

Je me relevai et retournai examiner le phare. Je remarquai alors autre chose. D'après Lucille, l'agent l'avait doublée et elle l'avait renversé d'un coup de volant maladroit, mais c'était impossible. Je fus même étonné de ne pas m'en être aperçu plus tôt. Pour que le phare soit enfoncé de cette manière, elle avait dû heurter l'agent de front et cela signifiait qu'il n'était pas en train de la doubler au moment de l'accident. Il avait dû descendre la route à sa rencontre. Bref, je la surprénais, une fois de plus, en flagrant délit de mensonge, un mensonge grave. Elle disait qu'elle n'avait pas vu le motard. Elle l'avait seulement entendu crier et elle avait été tellement surprise qu'elle avait donné un coup de volant. Selon elle, c'était ainsi qu'avait eu lieu l'accident. Mais maintenant, il me paraissait évident que les choses ne s'étaient pas du tout passées de cette façon. Elle avait fatalement vu le faisceau du phare qui s'avavançait vers elle. Elle avouait qu'elle allait vite. La route était étroite. Elle avait perdu la direction et, avant qu'il puisse s'écarter, elle l'avait renversé, de plein fouet. Quant à prétendre que le flic la doublait et que son arrivée l'avait fait sursauter, ce n'était qu'une salade destinée à dégager sa responsabilité.

Est-ce qu'elle se figurait qu'un jury ajouterait foi à cette histoire après un examen de la voiture ? Puis je me rappelai ma promesse d'endosser toute la responsabilité. Si j'avouais que je conduisais au moment de l'accident, le jury n'aurait qu'une idée, c'est que je devais être complètement ivre. La route était droite. Je pouvais voir le phare de la moto qui s'avavançait. J'aurais eu largement le temps de ralentir. Ma gorge se dessécha quand je me rendis compte de ce que j'avais accepté et de ce que m'attendait.

A toutes ces complications, s'ajoutait l'énigme des traces de sang sur la roue droite arrière. Comment avaient-elles pu s'y trouver ? Elle avait heurté le motard par la gauche. Il était impossible qu'elle l'écrase avec sa roue arrière droite !

Je retournai à l'arrière examiner les traces poisseuses sur le pneu. C'était certainement du sang. Ce ne pouvait être autre chose. Mais alors, quel mystère ! Obéissant à une impulsion soudaine, je décidai de ne pas essuyer le sang. Ces traces représentaient un indice qui, dans les mains d'un avocat habile, pourrait troubler un jury. Je sentais confusément que ce serait une erreur de détruire cette preuve.

Je me tournai alors vers les portes du garage. A l'aide des outils que j'avais apportés, je redressai la serrure et parvins à faire fermer la porte convenablement. Puis je vissai le loquet et fixai le cadenas. J'étais assez certain que la police ne forcerait pas les portes de ce garage. Elle essaierait plutôt de joindre Seaborne pour se procurer la

clé. Au moins, je gagnerai du temps.

Je résolus ensuite de me rendre à la plage où nous nous étions baignés avec Lucille et d'examiner le terrain au grand jour. Je repris la Pontiac.

Il était maintenant un peu plus de midi et je trouvai la route encombrée d'automobilistes du samedi. Il me fallut rouler à une allure modérée et je mis vingt minutes pour atteindre le petit chemin de terre qui descendait sur la plage.

Tout en suivant la route étroite, entre les dunes, j'observais soigneusement les alentours.

Je trouvai de nouveau bizarre que O'Brien se soit posté sur cette route. Il n'y avait aucun taillis à proximité, pas d'arbres ni de buissons derrière lesquels il aurait pu se cacher. Toujours à faible allure, j'arrivai à un endroit, à droite, où le sable des dunes se trouvait quelque peu dérangé. Un assez vaste espace avait été piétiné. Je compris que c'était là le lieu de l'accident. Je stoppai et descendis de voiture.

De là, je pouvais apercevoir la mer et la plage trois kilomètres plus loin. Le terrain était plat, avec de légers monticules de sable. Il n'y avait aucune végétation, à part le lointain bouquet de palmiers où nous étions allés avec Lucille.

Je restai encore un moment à chercher des indices mais je ne trouvai rien de plus que ce que j'avais vu au premier coup d'œil et je remontai dans la Pontiac. Je descendis de l'endroit où nous nous étions arrêtés la veille.

La première chose que je remarquai, ce fut la trace des pneus de la Cadillac sur le sable. Cela me donna un coup au cœur. Je vis aussi les pas de Lucille et les miens, qui se dirigeaient vers les palmiers. Je m'y attendais un peu, mais je me demandais si la police était déjà venue et si elle avait repéré les traces.

Si le sable de la plage avait gardé nos empreintes, l'individu qui nous avait téléphoné, s'il avait été sur la plage, aurait dû y laisser aussi les siennes.

Je me mis à les chercher. J'eus beau fouiller tout le terrain dans un rayon de trois cents mètres, je ne trouvai, en fait de pas, que ceux de Lucille et les miens.

Cette petite enquête m'avait déjà appris deux choses : premièrement, la police n'était pas venue, donc elle ne pouvait avoir relevé les traces de la Cadillac ; deuxièmement, l'homme du téléphone n'avait pas été là non plus. Cette constatation posait une nouvelle énigme pour moi. S'il n'avait pas été là, comment savait-il que nous nous étions baignés et qu'ensuite nous nous étions disputés ? Au bout de quelques instants de réflexion, je me dis que la seule façon, pour

lui, d'être au courant, aurait été de s'être posté assez loin, muni de puissantes jumelles spécialement conçues pour la nuit. Cela expliquerait pourquoi Lucille ne l'avait pas vu.

Je passai quelques minutes à effacer les marques des pneus sur le sable. Puis je me dirigeai vers les palmiers en prenant soin de marcher sur les traces que nous avions laissées la nuit précédente et, à reculons, je revins vers la route en effaçant chaque empreinte au passage.

Quand j'eus terminé cette tâche, je transpirais abondamment, mais j'éprouvais un certain sentiment de sécurité en voyant qu'il n'y avait plus d'empreintes à découvrir si la police se décidait à pousser ses recherches de ce côté-là.

Persuadé que j'avais pris toutes les précautions possibles pour éviter d'être repéré, je retournai à la Pontiac. En ouvrant la portière, j'entendis une voiture qui approchait. Je tournai alors la tête et aperçus une Oldsmobile jaune et rouge qui prenait le virage et descendait lentement de mon côté.

Mon cœur fit une petite cabriole dans ma poitrine. J'attendis, en regardant la voiture s'approcher et en me disant que si elle était arrivée trois minutes plus tôt, le conducteur m'aurait surpris en train d'effacer les traces de pas sur le sable.

Quand la voiture fut à une centaine de mètres, je vis qu'une femme était au volant. Elle s'arrêta à dix mètres de moi et me regarda par la vitre ouverte. Puis elle descendit de voiture.

Elle portait une robe rouge vif, un petit chapeau blanc et des gants de tricot blanc. Elle était un peu plus grande que la moyenne, brune, avec cette beauté standard des Sud-Américaines que l'on rencontre communément sur les plages de Floride, en train de faire admirer leur plastique soit pour le plaisir, soit à des fins purement lucratives, selon la personnalité de celui qui les contemple.

Elle sortit de la voiture en exhibant de longues jambes effilées, gainées de nylon, lissa sa robe sur ses hanches rebondies et me dévisagea de ses yeux noirs, au regard attentif et plein de curiosité.

— C'est ici que l'agent a été tué ? demanda-t-elle en s'avancant lentement vers moi.

— Je crois que c'est arrivé plus haut sur la route, dis-je en me demandant qui c'était et ce qu'elle venait faire là. Vous avez dû dépasser l'endroit où ça s'est passé.

— Ah ? (Elle s'arrêta tout près de moi.) Vous croyez que c'était plus haut ?

— Les journaux disent qu'il a été tué sur la route.

Elle ouvrit son sac, en tira un paquet de Lucky un peu chiffonné,

planta une cigarette entre ses lèvres rouges et charnues, et me regarda.

Je pris mon briquet et m'avançai. Comme elle se penchait pour plonger le bout de sa cigarette au milieu de la flamme que j'abritais de ma main, je pus sentir le parfum qui imprégnait ses cheveux.

— Merci.

Elle leva la tête et me regarda en face. De près, je pouvais voir son épais maquillage soigneusement étalé et une ombre de moustache qui lui donnait ce petit côté sensuel commun aux Sud-Américaines.

— Vous êtes journaliste ? demanda-t-elle.

— Journaliste ? Ma foi non. Je suis simplement venu me baigner.

Elle tourna la tête et contempla l'étendue sablonneuse, s'attardant aux traces brouillées que j'avais laissées en essayant les marques de nos pas.

— C'est vous qui avait fait ces marques ?

— Vous voulez dire ces traces sur le sable ? dis-je d'une voix faussement détachée. Elles étaient là quand je suis arrivé.

— On dirait que quelqu'un a cherché à effacer des empreintes.

Je me retournai pour regarder par terre.

— Vous croyez ? C'est peut-être le vent. Le vent fait de curieux dessins sur le sable, parfois.

— Vraiment ? (De nouveau, je sentis sur moi le feu de ses yeux noirs.) J'ai passé un coin qui m'a paru tout piétiné, à trois kilomètres d'ici. Vous croyez que c'est là-haut que l'agent a été tué ?

— C'est probable. Mais je n'en sais rien.

— Ce n'est pas par simple curiosité. Je devais me marier avec lui.

Je la regardai plus attentivement et me rappelai qu'un journal avait annoncé qu'O'Brien devait épouser une chanteuse de boîte de nuit.

— Ah ! oui, effectivement. J'ai lu ça dans les journaux.

— Vraiment ? dit-elle en souriant. (C'était un petit sourire glacé et amer.) J'imagine que vous n'aviez jamais entendu parler de moi avant de lire ce journal. Ça fait pourtant dix ans que je chante. Ce n'est pas très encourageant de voir que la première véritable publicité dont je profite me vient d'un homme que je devais épouser et qui s'est fait tuer parce qu'il était trop bête pour faire attention !

Elle me tourna brusquement le dos et regagna son Oldsmobile, en me laissant bouche bée, les yeux écarquillés.

Elle se glissa au volant et fit demi-tour. Puis, après un dernier coup d'œil dans ma direction, elle fila dans un nuage de poussière et de sable.

CHAPITRE VII

I

Je déjeunai d'un sandwich et retournai au bungalow. Pendant le repas, puis sur la route du retour, je ne cessai de me torturer les méninges, sans rien trouver de satisfaisant. Il y avait certainement – j'en étais plus convaincu que jamais – quelque chose de très louche dans cet accident. J'étais certain que Lucille m'avait menti en me racontant son histoire. Maintenant que j'avais examiné le terrain, l'affaire me paraissait encore plus mystérieuse. Il était tout à fait certain qu'elle avait dû voir venir O'Brien. Elle n'avait pas pu ralentir, et elle s'était dirigée droit sur lui. C'était si évident qu'elle ne pouvait espérer aucune indulgence d'un jury. Je comprenais de mieux en mieux pourquoi elle tenait tant à ce que je prenne toute la responsabilité.

Mais pour l'instant, le problème le plus important pour moi était de m'occuper de la Cadillac. Tôt ou tard, si la police se livrait à des recherches aussi approfondies qu'elle semblait en avoir l'intention, on la découvrirait dans le garage de Seaborne.

Le chef de la police avait déclaré que quiconque détériorerait sa voiture postérieurement à cet accident devrait immédiatement signaler les dégâts, et expliquer dans quelles conditions ils avaient été causés.

Je me demandai si cette décision ne pouvait pas me fournir une échappatoire. Si je lançais la Cadillac contre la porte de mon garage et qu'ensuite je prévienne la police, accepterait-elle mes explications concernant les dégâts ? Si l'avant seul avait été endommagé, je pensais que j'aurais pu m'en tirer, mais les deux longues éraflures, sur le côté de la carrosserie, ne cadreraient pas avec ma version de l'accident et pourraient facilement éveiller des soupçons.

Mais enfin, c'était une idée et je décidai de l'approfondir. J'y pensais encore en ouvrant ma porte, mais la sonnerie du téléphone me fit perdre le fil de mes idées. J'allai décrocher dans le living-room.

— Monsieur Scott ?

Je reconnus la voix de Watkins et sursautai ; je me demandai pourquoi il m'appelait.

— Lui-même.

— M. Aitken m'a dit de vous téléphoner, monsieur. Monsieur pensait que monsieur ne serait peut-être pas encore sorti. Si monsieur n'était pas trop occupé, monsieur serait heureux de le voir.

— Mais je suis censé prendre un peu d'exercice sur un parcours de golf. Vous ne pouvez pas lui dire que vous n'avez pas réussi à me joindre ?

Watkins toussota.

— Sans doute, monsieur, mais monsieur m'a laissé entendre qu'il s'agissait d'une affaire urgente. Cependant, si monsieur pense...

— Non, ça ne fait rien. Je vais venir. Il veut que je vienne tout de suite, naturellement ?

— J'ai cru comprendre que monsieur attendait monsieur.

— Bon, j'arrive.

Je raccrochai et restai un moment en contemplation devant l'image que me renvoyait la glace au-dessus de la cheminée. J'étais un peu pâle et mes yeux avaient l'air inquiet.

Est-ce que Lucille avait perdu la tête et lui avait tout raconté à sa façon ? Aitken m'avait donné congé en m'ordonnant de me distraire. Pourquoi cet appel pressant, sinon à l'occasion d'un ennui ?

Je quittai le bungalow, pris la Pontiac et me rendis chez Aitken. Tout le long du trajet, j'étais aussi affolé qu'une vieille fille qui entend du bruit sous son lit.

Je rangeai la Pontiac à côté d'une Buick décapotable grise, sur le terre-plein, devant les marches de marbres accédant à la terrasse particulière d'Aitken. Je descendis de voiture et gravis le perron.

En arrivant en haut des marches, j'aperçus, au bout de la longue terrasse, Aitken en pyjama et robe de chambre, allongé sur une chaise longue, une couverture sur les genoux. A côté de lui, sur une chaise de jardin, et me tournant le dos, se tenait un homme trapu et large d'épaules.

Je m'arrêtai net. Mon cœur battait et j'avais les nerfs à vif. Aitken tourna la tête, m'aperçut et me fit signe. Sa figure burinée et rubiconde s'adoucit légèrement pour un sourire d'accueil. J'en éprouvai une petite nausée. Le soulagement que m'apportait ce sourire grotesque me fit l'effet d'une gifle. S'il m'en voulait à mort, me dis-je, il ne sourirait pas ainsi.

— Vous voilà, Scott, s'écria-t-il. Vous vous apprêtiez à jouer au golf ?

Le compagnon d'Aitken se retourna. Rien qu'à le voir, j'en eus des tiraillements d'estomac, car je l'avais reconnu immédiatement. C'était Tom Hackett : celui qui nous avait vus quitter le bungalow avec Lucille, le soir de l'accident, Tom Hackett, le copain de Seaborne. Il

me regarda et se leva lentement ; un large sourire illuminait sa bonne figure réjouie, et il me tendit la main.

— Salut ! Comme on se retrouve ! R.A. me dit que vous allez prendre la direction de sa succursale de New York...

Je pris la main tendue et sentis, encore une fois, que la mienne était glacée sous l'étreinte chaude et énergique de Hackett.

— Asseyez-vous, asseyez-vous, intervint Aitken d'un ton irrité. Vous alliez jouer au golf ?

— J'allais me changer quand Watkins a téléphoné, dis-je en allant m'asseoir sur une chaise à côté de Hackett.

— Désolé, reprit Aitken en se passant la main sur ses cheveux clairsemés. Je vous avais dit de faire une partie et j'y tenais, mais quand Hackett est arrivé, j'ai pensé qu'il vous fallait absolument faire sa connaissance.

Je jetai à Hackett un regard poli, puis fixai de nouveau les yeux sur Aitken. Je ne savais absolument pas de quoi il s'agissait ; en tout cas, je ne voyais pas de nouveaux ennuis en perspective. Aitken regarda Hackett, puis ébaucha son petit sourire déplaisant.

— Ce jeune homme travaille trop, dit-il. Je lui ai donné campo pour le week-end en lui ordonnant de jouer au golf et de se dégoter une jolie fille. Votre arrivée à tout gâché.

Hackett se mit à rire.

— Ne le plaignez pas. Il a peut-être raté sa partie de golf, mais pour ce qui est de l'autre chose, il n'est pas en retard. (Il se tourna vers moi avec un large sourire.) C'est pas vrai, petit ?

J'exhibai mes dents, dans un sourire forcé et je réussis à faire illusion, mais je ne répondis pas. Aitken me jeta un coup d'œil aigu, puis il dévisagea Hackett.

— Ah ! Et comment savez-vous ce qu'il a fabriqué ?

Je m'aperçus que je serrais les poings ; je les fourrai aussitôt dans les poches de mon pantalon.

— Peu importe. Ce garçon a bien le droit de vivre sa vie, non ? dit Hackett en me clignant de l'œil. Pour tout vous dire, Scott, je suis aussi dans le coup, pour cette succursale de New York. Je vais y placer une partie de ma fortune. Quand R.A. m'a dit que c'était vous qui vous occuperiez du bureau, j'ai eu envie de vous voir et de vous parler. C'est à peu près ça, n'est-ce pas, R.A. ?

Aitken fronçait les sourcils. Il détestait voir un tiers mener la conversation, comme il détestait être doublé, mais il répliqua d'un ton assez amène :

— Oui, c'est ça. Eh bien ! le voilà, parlez-lui donc. (Puis, il se tourna vers moi.) Hackett met cent mille dollars dans l'affaire et il est

tout naturel qu'il veuille s'assurer que vous êtes bien capable de faire fructifier son argent.

— D'après ce que me dit R.A., vous devez être tout à fait bien, remarqua Hackett en se carrant sur son siège, mais il y a un ou deux points que je voudrais examiner avec vous. Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je pose quelques questions, hein ?

— Mais pas du tout, dis-je en reprenant un peu d'assurance. J'en serai ravi.

— Elles n'ont rien à voir avec votre vie privée, dit-il en souriant. La vie d'un homme, en dehors du bureau, ne me regarde en rien, à moins, bien entendu, qu'il ne soit mêlé à un scandale quelconque. (La figure réjouie était toujours joviale, mais le regard avait quelque chose d'un peu trop soutenu et pénétrant pour moi. Je pris une cigarette et me donnai une contenance en l'allumant.) Je ne pense pas que vous teniez à être mêlé à quelque scandale, j'espère ? poursuivit-il.

Aitken s'agita impatiemment.

— Scott n'est pas un garçon de ce genre, grommela-t-il. Vous ne vous figurez tout de même pas que je vais prendre à mon service des gens susceptibles d'être impliqués dans des scandales ?

— Certainement pas, s'exclama Hackett en se penchant en avant pour me tapoter le genou. Je suis un féroce mauvais plaisant. Ne faites pas attention à ce que je dis. Et maintenant, si vous me parliez un peu de vos références ?

C'était peut-être un féroce mauvais plaisant. En tout cas il ne me faisait pas rire du tout. Il savait ou soupçonnait quelque chose, j'en étais sûr. Avait-il deviné que la femme qui m'accompagnait était Lucille ?

Je lui donnai mon *curriculum vitæ* et répondis à une série de questions indiscretes ayant trait à ma carrière. Il me demanda aussi quels étaient mes projets pour le bureau de New York, le nombre d'employés dont je pourrais avoir besoin, où seraient situés les bureaux et ainsi de suite. Enfin, il parut satisfait et s'adossa à sa chaise en opinant du bonnet.

— Ça ira. Vous êtes vraiment l'homme qu'Aitken a choisi et c'est une référence. (Il ajouta, avec un coup d'œil à Aitken.) Et il met vingt mille dollars dans l'affaire ?

Aitken acquiesça.

— Et il touchera cinq pour cent net en plus de son salaire ?

— Oui.

Hackett réfléchit un moment ; je m'attendais à le voir renâcler devant mon pourcentage, mais il ne dit rien.

— Bon. Ce sont des conditions tout à fait raisonnables, Scott ;

j'espère bien que vous les méritez. Quand apportez-vous l'argent ?

— Mardi prochain.

— Parfait. Vous aurez mon chèque en même temps, R.A. Ça va ?

— A merveille. Je vais faire préparer les papiers par Webster. Vous le connaissez, n'est-ce pas ?

— Ouais. Un gars bien. (Hackett se leva.) Eh bien ! nous ne devons pas priver Scott de son golf, dit-il en me tendant la main. Je suis persuadé que vous ferez de l'excellent travail pour nous. Je vous souhaite bonne chance.

— Merci. (Je lui serrai la main, et me tournai vers Aitken.) S'il n'y a rien d'autre...

Je m'interrompis en voyant le regard d'Aitken s'égarer vers l'allée sinieuse.

— Bon Dieu ! Mais qu'est-ce qui s'amène là ? grogna-t-il.

Je suivis son regard. Une voiture bleu marine, au toit surmonté d'un phare clignotant rouge et d'une sirène, s'engageait dans l'allée.

Il y avait quatre hommes dans la voiture... Rien que des flics.

II

Un grand gaillard, vêtu d'un costume gris fripé et d'un chapeau d'été repoussé sur la nuque, descendit de la voiture de police. Son visage hâlé, couvert de taches de rousseur, au gros nez écrasé, avait une expression dure. Il avait tout du flic cynique, méchant et soupçonneux.

Il leva les yeux vers Hackett et moi, qui nous penchions par-dessus la balustrade, puis il gravit les marches d'un pas lent, comme s'il avait tout le temps de venir nous trouver.

La voiture avait également déposé deux agents en uniforme qui déambulaient sans but, comme font tous les flics. Le conducteur demeura au volant.

Le poulet finit par atteindre la dernière marche et vint de notre côté d'un pas à la fois lent et décidé.

Je le regardais avancer, le cœur battant, la gorge sèche. Comme probablement tous les coupables, à la vue d'un agent, je me demandai immédiatement s'il venait pour m'arrêter.

Il traversa la terrasse. Ses grosses semelles faisaient flic-flac sur les pavés brûlants. Il s'approcha de nous et vint se planter devant Aitken.

— Lieutenant West, de la police municipale, dit-il. Le capitaine me charge de vous présenter ses respects et de vous demander votre

concours.

Aitken leva vers lui un regard étonné.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que le capitaine veut que je fasse ?

— C'est au sujet de l'accident mortel avec délit de fuite. Vous avez peut-être lu ça dans les journaux du matin... (West parlait avec une lenteur voulue.) Le capitaine a l'intention de vérifier toutes les voitures de la ville, et si ça ne vous fait rien, monsieur, nous aimerions voir les vôtres.

Aitken rougit brusquement.

— Voir mes voitures ? Pourquoi ? Vous ne vous figurez tout de même pas que j'ai quelque chose à voir là-dedans, hein ?

Je jetai un coup d'œil rapide à Hackett. Il s'appuyait contre la balustrade et son visage taillé à coups de serpe manifestait un vif intérêt. West repoussa son chapeau encore plus en arrière. Son front luisait de sueur.

— Non, monsieur. Nous ne le pensons pas. Mais nous vérifions toutes les voitures sans exception. Vous avez un chauffeur. Il s'est peut-être servi d'une de vos automobiles hier soir. Je ne dis pas qu'il l'a fait, mais une vérification le mettrait hors de cause. Le capitaine a dit que si vous refusiez, je ne devais pas insister.

Le visage d'Aitken s'assombrit.

— Mon chauffeur ne s'est servi d'aucune de mes voitures, hier soir, grinça-t-il.

West demeura impassible.

— Très bien, monsieur. Le capitaine nous a dit de ne pas insister, mais à défaut de votre chauffeur une autre personne a pu se servir de vos voitures.

— Aucune de mes voitures n'est sortie depuis que je me suis cassé la jambe, rétorqua Aitken d'un ton rageur. Vous perdez votre temps.

West haussa ses épaules massives.

— Je suis payé pour ça. Si vous vous opposez à ce que j'examine vos voitures, ça ne fait rien. Je laisserai tomber et j'en rendrai compte au capitaine.

— Bon Dieu ! s'écria Aitken en se tournant vers Hackett. Regardez-moi comment tous ces gars-là font valser l'argent des contribuables ! Quatre hommes pour venir examiner quatre voitures ! Je vais écrire à Sullivan ! Et tout ce remue-ménage parce qu'un imbécile a jugé bon de se faire tuer par un chauffard !

— Le conducteur ne s'est pas arrêté, observa Hackett avec douceur. Vous ne pouvez pas en vouloir à cet inspecteur, Roger. Il ne fait que son devoir.

Aitken poussa un long soupir.

— Bon, ça va. Allez regarder mes baignoies. Je m'en fiche. Allez-y. Gaspillez l'argent des contribuables. Allez, mais dégagez ma terrasse !

— Merci, dit West, toujours impassible. Pourriez-vous m'indiquer où se trouve votre garage ?

Aitken se tourna vers moi.

— Vous savez où est le garage ?

— Oui.

— Alors allez le montrer à ce monsieur, s'il vous plaît. Et ne le lâchez pas d'une semelle. Veillez à ce qu'aucun de ces hommes ne fasse de dégâts. Surveillez-les. Qu'ils n'aillent pas m'y coller des pièces à conviction à la gomme pour incriminer mon chauffeur.

Suivi de West, je me rendis sur le perron, et descendis les marches au bas desquelles les agents en uniforme nous attendaient. West leur fit signe que non en passant et nous les laissâmes plantés en plein soleil. Quand il ne fut plus possible de nous voir de la terrasse, West me dit à mi-voix :

— Vous travaillez pour ce type-là ?

— Oui.

— J'aime mieux pour vous que pour moi ! (Il ôta son chapeau et s'essuya le front avec sa manche.) Je trouvais que mon chef était le dernier des salauds, mais à côté de ce sacré Aitken, c'est un petit saint !

Je ne répondis pas. En passant près de la Pontiac et de la Buick, West s'arrêta pour regarder les deux voitures.

— Vous savez à qui elles appartiennent ?

J'avais pris la précaution de remplacer la plaque de propriétaire de Seaborne par la mienne, mais je savais que si l'inspecteur le désirait, il pourrait comparer le numéro minéralogique de l'auto avec celui de la plaque. Dans ce cas-là, je serais fichu. Pourtant, je n'osai pas lui dire que j'avais emprunté la voiture. Je n'hésitai qu'une seconde.

— La Pontiac est à moi et la Buick appartient à M. Hackett, ce monsieur qui est sur la terrasse.

D'un pas lent et résolu, West fit le tour des véhicules. Il les contempla un moment, puis il revint vers moi qui étais resté immobile, les nerfs tendus, les mains crispées derrière le dos. Sur le ton de la conversation, il remarqua :

— Eh bien ! elles me semblent toutes deux en bon état, pas vrai ? Vous dites que la vôtre, c'est la Pontiac ?

— C'est ça.

— Je peux aussi bien vous donner un certificat tout de suite.

Comme ça, mes hommes n'auront pas besoin d'aller chez vous. Comment vous appelez-vous ?

Je lui donnai mon nom. Il prit dans sa poche un carnet de formules imprimées et se mit à en remplir une.

— Adresse ?

Il la nota, examina la voiture, écrivit encore quelques mots et arracha le papier du carnet.

— C'est une idée du capitaine, dit-il. Elle n'est peut-être pas si mauvaise que ça. A dater d'aujourd'hui, ce certificat vous met hors de cause. Si vous avez un accident ou un accrochage quelconque, vous n'aurez pas besoin de venir nous le signaler. Si on vous arrête, vous n'aurez qu'à montrer ce papier. Mais c'est un sacré boulot de vérifier toutes les voitures de la ville ! (Il me tendit le papier.) Ne le perdez pas. Ça peut vous tirer d'un mauvais pas.

— Je m'en garderai bien, dis-je en le rangeant dans mon portefeuille comme si c'était un billet d'un million de dollars.

— Le capitaine a des idées de génie à revendre, poursuivit West. C'est pour ça qu'il est capitaine, mais d'autre part, ce n'est pas lui qui fait le boulot. Il pose son gros derrière dans un fauteuil et il y reste collé. Notez que je le comprends. Je dois dire que si j'étais capitaine, j'en ferais autant. Pour l'instant, il a lancé tous ses hommes sans exception à la chasse au chauffard. Vous vous rendez compte ? Toute la police qui sonne aux portes, qui fouille les garages, qui forme des barrages et qui tourne en rond le cul par-dessus la tête, sauf votre respect. (Il me regardait fixement sans me voir, perdu dans son monologue.) Vous savez ce que c'est, notre capitaine ? Un flic à manchettes. A manchettes de canard, évidemment. Il adore voir son nom dans les journaux. C'est sa vie. Vous avez lu les salades qu'il a débitées aux journalistes ce matin, sur O'Brien ? (Ses yeux s'animèrent et se plantèrent dans les miens.) Entre nous, O'Brien était un des plus beaux salauds de la police, et croyez-moi, nous avons pourtant quelques jolis spécimens. C'était un flemmard, un bon à rien qui passait son temps à essayer de tirer au flanc. Il touchait des backchiches et toutes les fois qu'il pensait pouvoir s'en tirer, un peu de chantage ne lui faisait pas peur. Une ordure diplômée. Le capitaine le savait bien. Pas plus tard que la semaine dernière, il me disait encore qu'il cherchait à s'en débarrasser. Et voilà que ce fumier va se faire écraser et que nous devons faire des heures supplémentaires pour courir après l'assassin ! Vous savez combien de temps j'ai dormi, depuis qu'il s'est fait écrabouiller ? Une heure dix minutes exactement, et encore parce que j'ai piqué un roupillon dans la bagnole, et si je peux fermer l'œil cinq minutes cette nuit, j'aurai de la veine !

Debout sous le soleil brûlant, je l'écoutais. Je n'avais jamais

entendu un policier s'exprimer de la sorte et j'en étais quelque peu abasourdi. Soudain, West sourit et m'exhiba une rangée de grandes dents blanches.

— Il ne faut pas trop me prendre au sérieux, monsieur Scott. De temps en temps, je lâche la vapeur. Ça soulage. J'ai beau savoir qu'O'Brien était un vaurien, et que sa mort est un bon débarras, j'ai quand même l'intention de découvrir celui qui l'a tué. Quand l'un des nôtres se fait tuer, c'est mauvais pour toute la police. Il faut faire un effort. C'est ce que nous faisons. Ça prendra du temps et ce ne sera pas facile, mais nous le trouverons. Et alors, nous pourrons respirer à l'aise. (Il laissa tomber sa cigarette et l'écrasa.) Maintenant, allons voir les bagnoles de votre patron. Elles n'ont rien à voir là-dedans, mais je dois délivrer un certificat. Où sont-elles au juste ?

— Par ici, du côté de la piscine.

— Une piscine, hein ? C'est beau, la fortune ! (West hocha la tête et me précéda dans l'allée.) Ça vous plaît de travailler pour un homme riche, monsieur Scott ?

— Oh ! moi, ça m'est bien égal.

— Ouais. C'est le plus sage. Il pourrait être franchement mauvais. Il a le même regard que le chef de la police. L'argent donne aux gens un sentiment de puissance. Je n'aime pas les types trop puissants, ni les gars qui ont trop de fric. Tôt ou tard, ils oublient qu'ils sont fabriqués comme tout le monde, et ils se montent le coup. A ce moment-là, ils éprouvent le besoin d'écraser les gens. Je parierais que, de temps en temps, M. Aitken doit être vachement difficile à supporter.

Je n'eus pas besoin de chercher une réplique adéquate car nous arrivions près des garages et de la piscine.

Lucille se tenait au sommet du plongoir. Comme nous nous trouvions un peu de côté, elle ne nous vit pas. Elle portait un bikini blanc qui ne couvrait que l'indispensable. Le reste de son corps était d'un brun doré uniforme et son épaisse chevelure châtain lui descendait jusqu'à la taille. Elle valait tellement le coup d'œil que West et moi nous en restions cloués sur place, comme si nous nous étions heurtés à un mur de briques.

Elle se dressa sur la pointe des pieds et écarta les bras, faisant pointer ses jeunes seins rebondis sous le léger tissu de son soutien-gorge, et plongeant.

Elle décrivit une courbe gracieuse d'un style parfait, fendit l'eau presque sans éclaboussure et réapparut à la surface en secouant la tête pour chasser les mèches qui lui tombaient dans les yeux. Elle se mit alors à faire la planche, les cheveux étalés autour d'elle à la surface de l'eau, puis nous la vîmes regagner lentement l'escalier de la piscine.

— Mazette ! souffla West dans un profond soupir.

Il ôta son chapeau, en épongeant le cuir avec son mouchoir et suivit des yeux Lucille qui sortait de l'eau et faisait le tour du bassin, toute ruisselante, le bikini collé sur elle comme une seconde peau. Figés comme des statues de pierre, nous la regardâmes s'engouffrer dans l'une des cabines.

Enfin, West tourna vers moi ses yeux gris endormis ; ses lèvres minces se pincèrent en un petit rictus d'incrédulité.

— C'est sa fille ?

— Non. C'est Mme Aitken.

— Mme Aitken ?

— Oui.

— Vous voulez dire que c'est la *femme* de ce vieux cochon ?

— Puisque je vous dis que c'est Mme Aitken !

Il fit entendre un long sifflement assourdi.

— Elle n'a pas l'air d'avoir plus de vingt ans.

Ces remarques me portaient sur les nerfs et je perdis patience.

— Ce n'est tout de même pas de ma faute !

Il me regarda, l'air un peu surpris, puis acquiesça.

— C'est juste, vous n'y êtes pour rien. Ma foi, ce type-là sait se servir de son fric, pas vrai ?

Il me quitta pour se diriger vers le garage. Après avoir ouvert les portes, il y pénétra pour aller examiner les voitures. Je l'attendis en plein soleil.

Lucille sortit de la cabine, vêtue d'un bain de soleil écarlate et d'un short blanc, les pieds chaussés de sandales. Elle tenait à la main les deux petits bouts de chiffon mouillé qui représentaient son maillot de bain et vint rapidement vers moi.

Je compris l'effet que lui ferait West si elle lui tombait dessus inopinément. J'allai donc à sa rencontre. Elle leva la tête et m'aperçut.

Du coin de l'œil, je vis alors West qui sortait du garage. Je hâtai le pas et rejoignis Lucille au moment où West refermait les portes. Je lui déclarai précipitamment :

— C'est un policier. Il n'est pas à votre recherche ; il vient simplement examiner les voitures. Il n'y a pas d'inquiétude à avoir.

Je n'aurais peut-être pas dû lui parler aussi brusquement, mais je n'avais guère de temps. Toujours est-il qu'elle devint blanche comme un linge. Je crus bien qu'elle allait s'évanouir.

Ses yeux s'arrondirent et s'assombrirent et, sous son hâle, sa peau prit un curieux aspect marbré. Puis j'entendis le flic-flac des chaussures de West qui s'approchait de nous. Il ne paraissait pas

pressé, mais il nous rejoignit plus rapidement que je ne l'aurais cru.

Il vint se planter à côté de moi, en soufflant comme un phoque. Je compris qu'il dévisageait Lucille. Je me retournai et vis que je ne m'étais pas trompé.

Elle le regardait, comme un lapin fasciné par un serpent. D'une voix un peu rauque, j'articulai :

— Permettez-moi de vous présenter le lieutenant West... Mme Aitken, lieutenant.

Avec son accent traînant, West se mit à dire :

— Bonjour, madame. Je viens d'examiner les voitures. Je pense que vous avez dû lire...

Mais il n'alla pas plus loin.

Lucille s'était brusquement retournée et s'éloignait. Elle ne courait pas, à proprement parler, mais ses longues jambes fines l'emmenaient à une allure record. West la suivit des yeux. Personne ne souffla mot tant qu'elle n'eut pas disparu après avoir gravi le perron en courant.

— Plutôt snob, hein ? dit West en penchant la tête de côté. Une vraie bêcheuse. Vous ne trouvez pas ?

— Qu'est-ce que vous voulez qu'elle ait à foutre d'un policier ? dis-je en essayant de paraître indifférent. Après tout, c'est la femme d'un nabab.

— Exact. (Il ôta son chapeau et en essuya la coiffe avec son mouchoir. Décidément, c'était une manie chez lui !) Mais je me demande ce qu'elle avait. Vous ne l'avez pas vu changer de couleur ?

— Ma foi non.

Je me mis à me diriger vers la terrasse, le cœur battant à grands coups. West me suivit.

— Ouais. Elle a changé de visage. Qu'est-ce qui la tarabuste ? C'est une sacré belle fille. Avec un châssis pareil, c'est bien dommage de la voir mariée avec ce vieux Aitken.

Il alla retrouver Aitken et lui remit quatre certificats qui attestaient de l'excellent état des voitures. Aitken les prit et les jeta négligemment sur la table de jardin. West donna aussi un certificat à Hackett.

— Je crois que c'est tout, dit-il en nous regardant à tour de rôle ; je vous remercie de votre complaisance, monsieur. (Il s'était d'abord adressé à Aitken. Il se tourna ensuite vers moi.) Et je vous remercie de la vôtre également, ajouta-t-il.

Puis, dans un silence épais, à couper au couteau, il traversa la terrasse de son pas pesant et descendit les marches, pour regagner la voiture de police qui l'attendait.

— Eh bien ! comme façon de gaspiller l'argent des contribuables, je dois dire que ça se pose un peu là ! grommela Aitken. Je n'ai jamais

rien vu de plus ridicule et de...

— Vous trouvez ? demanda Hackett en levant ses sourcils broussailleux. Ils cherchent un individu qui a tué un agent de police. Pour eux, c'est une chose importante. Ils savent que la voiture de cet individu est accidentée. Voici le plus sûr moyen de la repérer. (Il brandit son certificat.) Tôt ou tard, ils tomberont sur une voiture endommagée qui n'aura pas de certificat, et ils sauront qu'ils ont trouvé leur homme. Moi, j'estime que c'est une très bonne idée.) Il se tourna vers moi et s'étira.) Mais nous vous privons de votre golf. Et moi, je dois me retirer aussi. Ma femme va se demander où je suis passé. Allons. Au revoir, Aitken. Notre petite affaire va être très amusante.

Il serra la main d'Aitken en se levant.

— Je l'espère, dit Aitken. Mais ça dépendra pour beaucoup de Scott.

Hackett me donna une claque sur l'épaule.

— Il s'en tirera. Je me sauve, Soignez cette jambe, R.A. Plus tôt vous serez sur pied, mieux ça vaudra.

Ils échangèrent encore quelques mots, puis Hackett et moi regagnâmes ensemble nos voitures.

— N'oubliez pas de passer nous voir à notre hôtel, me dit-il. J'aimerais vous présenter à ma femme.

— C'est très aimable à vous. L'ennui, c'est que R.A. a besoin de moi ici tous les soirs, et je n'ai pas beaucoup de liberté.

— Je comprends. Mais nous arrangerons cela. (Il s'arrêta un instant pour regarder la Pontiac avant de monter dans sa Buick.) Je vois que vous vous servez encore de la voiture de Jack.

Je fis un effort pour demeurer impassible.

— Oui, mais pas pour longtemps. Je vais bientôt récupérer la mienne.

Son regard pénétrant m'examina.

— Qu'est-ce qu'elle avait, déjà ?

— Une fuite au carter.

Il opina.

— Les voitures sont empoisonnantes. En venant, j'ai pété un joint de culasse. Vous pouvez payer n'importe quel prix pour une bagnole, il y a toujours quelque chose qui ne va pas, un jour ou l'autre.

Je ne me faisais pas d'illusions. Il ne me tenait pas la jambe pour le plaisir d'entendre le son de sa voix. J'étais persuadé qu'une flèche allait venir, et je me tenais sur mes gardes, tendu et crispé. Brusquement, il posa sur moi des yeux perçants et me regarda :

— Vous connaissez la femme de Roger ?

Je ne m'attendais pas à une attaque aussi directe ni aussi dure. Je marquai le coup. Mais il n'y avait rien à faire. J'avais déjà eu du mal à me maîtriser jusque-là.

— Je... je l'ai vue.

Il acquiesça.

— Moi aussi. (Il se détourna pour ouvrir sa portière.) Une fille formidable. Je me suis longtemps demandé pourquoi Aitken l'avait épousée. C'est une femme pour un homme jeune. Il est beaucoup trop vieux pour elle. Quand une fille de cet âge-là se marie avec un homme de quarante ans son aîné, c'est un danger mortel pour le premier jeunot qui traîne dans les parages. (Il m'adressa un sourire jovial.) Mais je me demande bien pourquoi je vous raconte tout ça. Un garçon intelligent comme vous n'irait pas se précipiter comme un fou sur un poison violent, n'est-ce pas ?

Il me tapota le bras et monta en voiture. Puis il reprit en passant la tête par la portière :

— Ne manquez pas de venir nous dire bonjour quand vous aurez le temps. A bientôt, j'espère.

Je restai pétrifié comme un mannequin de vitrine, pendant que la voiture s'éloignait.

Je savais qu'il avait reconnu Lucille quand elle était sortie de mon bungalow la nuit précédente ; à sa façon à la fois bizarre et affectueuse, il m'avait agité sous le nez le signal *danger*.

Je m'aperçus que j'avais peine à respirer quand je me glissai au volant de la Pontiac. Je restai quelques secondes, les yeux perdus dans le vide, puis j'appuyai sur le démarreur et partis en trombe dans l'allée, pour regagner mon bungalow.

CHAPITRE VIII

I

Je passai un après-midi solitaire, à conférer avec moi-même. L'allusion de Hackett m'agaçait, mais comme il ne paraissait pas chercher à me causer des ennuis, je me dis qu'il fallait oublier l'incident et porter toute mon attention sur la question essentielle, c'est-à-dire la Cadillac. J'étais certain que si je pouvais trouver un moyen de faire réparer la voiture, je parviendrais à me tirer d'affaire.

Ce ne fut que plus tard dans la soirée que je vis soudain comment je pourrais y arriver sans trop de danger. J'avais pris dans mon portefeuille le certificat délivré par West et, en l'examinant, je m'aperçus que, sans le vouloir, il m'avait apporté la solution.

En remplissant la formule, il n'avait noté que le numéro de la voiture, sans spécifier la marque. Je me dis alors que si je mettais les plaques de la Pontiac sur la Cadillac, le certificat me couvrirait au cas où je serais arrêté en conduisant la Cadillac au garage pour la faire réparer.

Je contemplai le certificat pendant quelques secondes sans oser croire que ce serait si simple. Evidemment, l'agent qui m'arrêterait éventuellement voudrait peut-être comparer le numéro du certificat à celui de la carte grise, mais c'était un risque à courir.

Je me dis qu'il serait trop dangereux d'aller changer les plaques avant la nuit tombée. Il me restait une heure ou deux avant le coucher du soleil, et tout en attendant, j'eus envie de téléphoner à Lucille pour lui dire que j'avais peut-être trouvé une solution. Je savais que la brusque apparition de West avait dû la secouer rudement, et je ne tenais pas à la voir perdre contenance au dernier moment, quand je pensais avoir réussi à tout arranger.

Je pris le téléphone et formai le numéro d'Aitken. Ce fut Lucille elle-même qui décrocha.

— Ches à l'appareil, dis-je. Pouvez-vous me parler ?

Je l'entendis pousser un léger cri.

— Oui. Qu'y a-t-il ?

— Je tenais à vous dire que je pensais avoir trouvé un moyen de nous en sortir. Je crois que tout va s'arranger. Je pense vraiment tenir

le bon bout.

Il y eut un silence. Je pouvais percevoir sa respiration haletante.

— Vous en êtes sûr ? demanda-t-elle enfin.

— Oui. Tout va s'arranger. Nous allons nous en tirer tous les deux.

— Mais comment ça ?

— Je ne peux rien dire au téléphone. Mais je tenais à ce que vous le sachiez tout de suite. Vous n'avez plus à vous inquiéter.

— Je vois, dit-elle d'une voix qui me parut étrangement morne. Bon. Très bien.

— Vous n'avez plus à vous faire de soucis. Tranquillisez-vous.

— Bon, dit-elle.

Et elle raccrocha.

En reposant le récepteur, j'étais soucieux. La réaction de Lucille m'étonnait. Je m'étais attendu à la voir satisfaite et soulagée. On aurait presque dit qu'elle était déçue que j'eusse trouvé une solution !

Comme il faisait encore trop clair pour aller chez Seaborne, j'allai m'asseoir sur la terrasse pour ruminer en attendant impatiemment le coucher du soleil. L'obscurité ne se fit qu'à huit heures et demie.

Je quittai le bungalow et pris la Pontiac, et je roulai vers la maison de Seaborne.

J'eus assez vite fait d'ôter les plaques de la Pontiac. J'étais obligé de travailler à la lueur de ma lampe de poche et les vis étaient rouillées, mais j'y arrivai. Puis j'allai ouvrir les portes du garage et m'y enfermai avant de donner de la lumière.

Les plaques arrière de la Cadillac s'enlevèrent aisément et je les remplaçai par celles de la Pontiac. Je m'attaquai alors à l'avant de la voiture. Là, je découvris que les vis étaient fortement rouillées et j'eus du mal à les dévisser.

Je m'étais allongé sur le dos, à demi couché sous le châssis, et je me battais avec les boulons quand j'entendis un faible bruit au-dehors.

Je restai pétrifié, la main crispée sur la clé anglaise, le regard fixé sur les entrailles sombres du moteur. Je ne percevais plus rien que le léger bruissement de la marée montante et le souffle du vent dans les palmiers. Je ne bougeai pas, l'oreille tendue, le cœur battant, certain d'avoir entendu du bruit à l'extérieur, mais j'essayai pourtant de me persuader que mon imagination m'avait joué des tours.

Comme je n'entendais plus rien, je finis par me dire que j'avais rêvé et je me remis au travail sur les boulons obstinés.

Je venais de dégager la dernière vis, quand j'entendis grincer la porte du garage.

Mon cœur fit un saut périlleux. De là où j'étais je pouvais voir une

des portes : elle s'ouvrait lentement. Je savais que ce ne pouvait être le vent. J'avais bien refermé les portes. Il ne pouvait s'agir que d'une personne qui poussait le battant.

Je me mis à sortir en rampant de sous la voiture. Avant d'avoir pu me glisser sous le pare-chocs avant, la lumière s'éteignit. Puis j'entendis les portes s'ouvrir toutes grandes.

La lune n'était pas encore levée. Par les portes ouvertes je ne voyais qu'un ciel noir et quelques étoiles. Pris de panique, je continuai à ramper pour me dégager.

Soudain, au moment précis où j'allais me relever, la plaque de la Pontiac à la main, une lueur m'aveugla un bref instant. Puis je me trouvai replongé dans une totale obscurité.

Pendant quelques secondes, je restai là, à croupetons, sans oser bouger, la tête vide, puis j'entendis quelqu'un s'enfuir en courant. Reprenant enfin mes esprits, je compris ce qui s'était passé.

Un type, muni d'un flash, m'avait surpris devant la Cadillac endommagée et m'avait photographié, la plaque minéralogique à la main.

La rage et la peur me firent bondir. Lâchant la plaque, je sortis du garage en courant.

Mon photographe filait à présent sur la route. J'entendais distinctement le bruit de ses pas. A l'oreille, je devinais que ce devait être un homme. Aucune femme ne pourrait courir aussi vite et aussi régulièrement.

Je me précipitai sur ses talons. La fureur me donnait des ailes, mais l'obscurité de la nuit sans lune me gênait.

Au moins, j'avais de la chance de bien connaître la route. Je savais qu'à cent ou deux cents mètres de mon bungalow, il y avait un gros bosquet de palmiers et de buissons fleuris. Plus loin, c'était la route qui dévalait à découvert jusqu'à la nationale. De chaque côté du chemin, il n'y avait que des dunes de sable. Si cet homme dépassait le bosquet, je ne manquerais pas de le rattraper, à moins qu'il ne fût beaucoup plus rapide que moi, ce dont je doutais.

Je bondis sur la route à une vitesse que je n'avais jamais atteinte ; quand j'approchai du bosquet de palmiers et des broussailles, je stoppai, haletant, pour écouter. Je n'entendis rien. L'homme avait dû quitter la route pour se réfugier dans les buissons.

J'étais absolument certain que mon photographe n'était autre que l'homme qui nous avait téléphoné dans la matinée, à Lucille et à moi. Il était résolu à nous faire chanter. Il avait pris de moi un cliché qui pouvait me valoir dix ans de prison. J'étais tout aussi décidé à ne pas le laisser échapper. Je tenais à lui régler son compte à tout prix.

Je regrettai à présent de ne pas avoir emporté ma lampe de poche. L'ombre m'enveloppait et je ne pouvais distinguer que la vague silhouette des palmiers se détachant sur le ciel noir. L'homme se cachait tout près. J'avancai d'un pas, attentif à ne pas faire le moindre bruit en arrivant sous les arbres. C'est alors que je me rendis compte de la difficulté de ma tâche. Les buissons formaient une masse compacte et sombre. J'étais sûr que mon homme se trouvait là-dedans, mais, sans lumière, ce serait dur de le débusquer.

Les branches froissées l'avertirent sans doute que j'étais à sa recherche. Je parvins au milieu du taillis et m'arrêtai pour tendre l'oreille. Pas un bruit. J'étais certain qu'il était là, tout près, à portée de la main, accroupi dans le noir et probablement aussi terrifié que moi, espérant que je passerai sans le voir.

Sans lumière, je n'avais qu'une chance de le trouver. C'était de lui marcher droit dessus. Les feuilles mortes me fouettaient le visage. Je tendais les mains devant moi comme un aveugle, sans cesser de prêter l'oreille, dans l'espoir de l'entendre quitter sa retraite.

Et puis, soudain, mon pied heurta quelque chose de mou. Je perçus un léger souffle qui ne pouvait provenir que d'un homme saisi à l'improviste. J'avancai une main dans l'ombre et mes doigts rencontrèrent un visage. J'aperçus alors vaguement une silhouette sombre qui se dressait dans les buissons. Je retirai mon bras et serrai le poing, mais j'avais une seconde de retard.

J'entendis le sifflement d'une matraque qui s'abattait sur moi. Je me jetai de côté, les bras levés pour me protéger la tête. Quelque chose de dur s'abattit sur mon épaule. Je tombai à genoux. Avant que j'eusse repris mes esprits, il y eut un autre sifflement et je reçus un coup violent sur le sommet du crâne.

Je me sentis dégringoler dans un grand vide noir.

II

Dans le lointain, une pendule sonna neuf coups. Le mélodieux carillon me paraissait venir de fort loin, mais c'était un son familier. Je fus vaguement surpris de penser que j'entendais sans doute tinter ma propre pendule, sur la cheminée de mon living-room.

J'ouvris les yeux. Le plafond blanc illuminé se précipita sur moi puis s'éloigna brusquement. J'avais l'impression qu'on me cognait dans le crâne avec un marteau.

Je me hâtai de refermer les yeux et restai ainsi jusqu'à ce que le carillon se tût ; puis je les rouvris avec précaution.

J'étais allongé sur mon divan. Je mis une main à ma nuque et

sentis une grosse bosse couverte de sang coagulé. Je me redressai lentement et me surpris à gémir. De nouveau, je dus refermer les yeux. Ma tête se calma et, au bout de quelques minutes, je pus enfin m'asseoir et regarder autour de moi.

Tout était allumé. Près de moi sur un guéridon, je vis une bouteille de mon meilleur whisky et un seau de glace. C'était une bouteille que je gardais pour les grandes occasions et je remarquai distraitemment qu'il en manquait un bon quart.

Je me tournai vers la gauche et ne fus pas le moins du monde surpris de voir un individu installé dans un de mes grands fauteuils. Il était dans l'ombre. Mes yeux n'étaient pas encore bien ouverts et pour moi, ce n'était qu'une vague silhouette, mais je compris tout de suite que c'était lui qui nous avait téléphoné, qui avait pris ma photo pendant que je changeais les plaques des voitures et qui m'avait assommé quand j'avais trébuché sur lui dans l'ombre du taillis.

Je me tins la tête à deux mains et refermai les yeux derechef. Au bout d'un moment, je fis un effort pour me ressaisir, relevai la tête et contemplai l'homme assis en face de moi.

Ses traits se précisèrent lentement.

C'était un costaud, blond et bronzé, dans les vingt-trois ou vingt-quatre ans. Il avait un nez grec, des yeux verts et une moustache filiforme. Son visage aux traits réguliers était surmonté d'une chevelure soigneusement coiffée. A mon avis, il aurait bien eu besoin de passer chez le coiffeur, mais une femme l'aurait trouvé sans doute très mignon tel qu'il était.

Il portait un vêtement de sport vert bouteille, des chaussures de daim fauve et, au poignet, une montre bracelet d'or massif. Sa main droite serrait un verre plein de whisky dans lequel tintait la glace. Il me contemplait avec un petit sourire condescendant qui me donnait envie de bondir et de lui flanquer mon poing dans le nez.

— Salut, papa, dit-il gaiement. Je commençais à me demander si je n'y étais pas allé un peu trop fort.

Mes doigts palpèrent doucement ma bosse. Je fis la grimace car les marteaux se remirent à me cogner le crâne. Le sourire de mon vis-à-vis s'épanouit et il reprit :

— Ça doit faire mal. Vous voulez boire quelque chose ?

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous fichez ici ? grommelai-je.

— J'ai pensé qu'il valait mieux vous ramener chez vous, dit-il en étirant ses longues jambes. Il est temps que nous bavardions un peu. Nous allons pouvoir nouer une très belle amitié. Je m'appelle Ross, Oscar pour les copains. Vous vous sentez assez bien pour avoir avec moi une gentille petite conversation amicale ?

— Je me sens assez bien pour vous faire avaler votre joli dentier ! dis-je en me redressant lentement.

Il se mit à rire, sincèrement amusé.

— Je vous comprends, mais à votre place, je n'essayerais pas. Il y en a de plus costauds que vous qui ont cru qu'ils pouvaient m'avoir, mais ils ont vite compris. Ne nous disputons pas. Il s'agit simplement d'une affaire que nous pourrions faire ensemble. J'ai à vendre un truc que vous allez avoir envie d'acheter. Pas plus compliqué que ça !

Ainsi, Lucille avait raison. C'était un chantage. J'examinai l'homme qui prétendait se nommer Ross, et me demandai à quel point il pourrait être dangereux. Mon premier mouvement fut de chercher à savoir ce qu'il savait et combien il demandait pour se taire. Ensuite, nous pourrions décider de la conduite à tenir à son égard.

— Et qu'est-ce que vous croyez posséder d'intéressant ?

— Il y a une bien jolie petite plage, tout près d'ici, dit-il, où les garçons et les filles aiment bien s'amuser. Je me suis aménagé une petite cachette et, quand le besoin d'argent se fait sentir, je vais y faire un petit tour. Je n'ai pas toujours de la chance, mais l'autre nuit j'étais en veine. J'ai vu la femme d'un célèbre magnat de la publicité qui folichonnait sur le sable avec un employé de son mari. J'ai eu l'impression que ce type-là ne demanderait pas mieux que de lâcher quelques menus dollars plutôt que de me voir raconter l'histoire au mari. Le nombre des poires que je cueille de la sorte dans le courant de l'année vous surprendrait. C'est d'un excellent rapport.

Je pris une cigarette et l'allumai.

— Ce n'est pas bien intéressant comme affaire, fis-je. Il n'y a pas de raison pour qu'on vous croie plutôt que moi.

Il approuva.

— Juste. En général, mes clients vont jusqu'à cinquante dollars pour étouffer les choses, mais cette fois-ci, il y a eu l'accident. La femme de ce célèbre publicitaire n'a pas goûté vos assiduités et s'est enfuie. Elle a pris la voiture et tué un flic. Vous avez dû lire ça dans les journaux. Je suis arrivé sur les lieux moins de deux minutes après qu'elle l'eut renversé. Elle ne s'est pas arrêtée et elle a bousillé votre voiture. Votre idée de changer de plaques était astucieuse, mais ça fait des heures que je campe devant chez vous avec un appareil et un flash. J'ai maintenant un très joli cliché de vous, dans mon appareil, qui peut vous mettre à l'ombre pour dix ans, vous et votre petite amie. Et si vous manquez de pot et que vous tombiez sur un juge duraille, vous en aurez pour quinze ans. Il me semble que vous pourriez me rapporter gros, si vous voulez éviter le placard et l'épargner à la petite.

Je ne bronchai pas, les yeux fixes, en me disant que cette fois,

j'étais vraiment dans un sale pétrin.

— Ne prenez pas cet air triste, papa, dit-il en souriant. Après tout, l'argent, qu'est-ce que c'est ? Il y a des choses plus importantes que les dollars, dans la vie. Même si vous aviez un million, vous ne pourriez guère en profiter en prison. Parlons sérieusement. J'ai besoin de fric. Il faut que je quitte le pays. Nous allons régler cette affaire comptant, en une seule fois. Allongez les billets, et je ne raconte pas à votre patron que vous fricotez avec sa femme, et je n'envoie pas votre photo aux flics. Ça vous va ?

— Oui, mais ensuite, vous remettrez ça !

Il sirota un peu de whisky et son sourire s'élargit :

— Naturellement, c'est un risque à courir, mais pour une somme rondelette, je peux promettre de vous oublier.

Je pris mon élan et demandai :

— Combien ?

— A vous deux, répondit-il en se carrant dans son fauteuil, je pense que vous pourriez dégouter trente mille dollars. Elle doit avoir quelques diamants à mettre au clou, et je parie que vous avez un joli petit magot de côté. Oui. Mettons trente mille. Et c'est pas cher.

Un frisson glacé me parcourut l'échine.

— Vous êtes malade. Je n'ai pas une somme pareille ! Je veux bien payer cinq mille dollars pour la photo, pas un sou de plus !

Il acheva son whisky et reposa le verre.

— Excellent scotch. Je vous donne jusqu'à la fin de la semaine pour vous procurer le fric. Je vous téléphonerai pour vous dire comment me le faire parvenir. Trente mille en espèces.

— Mais je vous répète que je ne les ai pas ! Cinq mille, c'est mon maximum.

Il se pencha en avant, prit une cigarette sur le guéridon et l'alluma.

— Ne faites pas l'enfant, papa. Vous pouvez vendre ce bungalow. Vous en tirerez bien quinze mille dollars. Elle aussi, elle peut trouver de l'argent. Il faut vous organiser. C'est une affaire à régler d'une fois. Je ne reviendrai pas à la charge. (Il se mit à rire brusquement.) Je ne reviendrai pas, parce que je serai sûr qu'il n'y aura plus rien à tirer de vous. Ecoutez ça, papa. Quand je mets le grappin sur une poire, je m'arrange pour bien l'accrocher. De deux choses l'une : ou vous écopez de quinze ans de taule et la gosse aussi, ou bien vous vous débrouillez pour dénicher trente mille dollars. Je vous donne six jours. Réfléchissez. Je vous rappelle jeudi pour voir comment ça va. Vous n'avez qu'à choisir : crachez au bassinet ou passez quinze ans à l'ombre. C'est tout simple. (Il se leva.) A votre place, je n'hésiterais pas, mais nous n'avons peut-être pas la même façon de voir les choses.

Ne vous laissez pas abattre, mon petit père. Après tout, l'argent, qu'est-ce que c'est ? (Il traversa la pièce, en roulant un peu des épaules.) Désolé d'avoir dû vous taper dessus, mais vous l'avez cherché. Nous nous reverrons, soyez tranquille. Alors à bientôt, et merci pour cet excellent whisky !

Je le suivis des yeux. Sur le seuil de la pièce, il s'immobilisa et nos regards se croisèrent. J'avais de nouveau mal à la tête, et je ne me sentais pas trop bien.

— Et pas de blagues, hein ? Vous pouvez rouscailler, c'est bien normal ; ça ne fait de mal à personne, mais fourrez-vous bien dans la tête que vous êtes coincé. Vous allez vite vous rendre compte que le grappin tient bon.

Il sortit et, au bout d'un moment, j'entendis une voiture démarrer et s'éloigner rapidement.

Je me levai en chancelant, allai chercher un verre propre dans ma cave à liqueurs et me versai une bonne rasade de scotch. Je l'avalai d'un trait et m'en allai dans la salle de bains faire couler un plein lavabo d'eau froide. J'y plongeai la tête et me sentis mieux quand je retournai au living-room. Je me versai un autre whisky, m'assis dans un fauteuil et allumai une cigarette.

Les yeux au plafond, je me dis : « Et voilà ce que c'est qu'un chantage. » Ross avait affirmé que le grappin tenait bon. Je me mis donc en devoir d'examiner ledit grappin, pour voir s'il était vraiment bien accroché.

Au bout d'un moment de réflexion, je m'aperçus que j'étais solidement agrafé. Aucune issue. J'étais bel et bien coincé. Si j'allais trouver Aitken pour lui dire la vérité, il me mettrait à la porte. Si je racontais tout à la police, on arrêterait Lucille, et Aitken me punirait cruellement d'avoir dénoncé sa femme. Si j'arrivais à me procurer trente mille dollars, c'en serait fait de ma nouvelle situation à New York...

Comme avait dit Ross, le grappin tenait bon.

Que faire ?

J'éteignis ma cigarette et en allumai une autre.

Il ne me restait qu'une solution. Me débarrasser du grappin en question. Non seulement il fallait m'en débarrasser, mais régler le compte de Ross pour l'empêcher de me régler le mien. Je n'avais pas le choix : coincer Ross, sinon j'étais fichu.

En tout cas, j'avais six jours de répit avant de m'occuper de lui. La première chose à faire était de régler la question de la Cadillac.

Il était à présent neuf heures et demie. Je pris le téléphone et appelai Sam Lowther, le garagiste qui s'occupait de ma voiture.

— Sam, lui dis-je quand je l'eus au bout du fil, je suis désolé de vous téléphoner si tard, mais je viens d'emboutir salement la Cad. Je suis rentré dans un arbre et j'aurais besoin qu'elle soit réparée en vitesse. Vous avez le temps ?

— Je peux la prendre tout de suite, monsieur Scott, si ça vous arrange. J'ai deux ouvriers en ce moment qui n'ont pas grand-chose à faire et ils pourront s'en occuper dès que vous l'amènerez. Si ce n'est pas trop grave, je pourrais vous la faire pour mercredi, mais il faut que je voie l'étendue des dégâts avant de vous donner une réponse définitive.

— Merci beaucoup, Sam. Je vous l'amène dans une demi-heure.

Bien que ma tête me fît encore cruellement souffrir, j'étais décidé à lui confier la Cadillac le soir même.

— D'accord, monsieur Scott. Mais il y a encore une chose. Il faut que vous signaliez l'accident à la police. C'est à cause de cette histoire de chauffard en délit de fuite. Je ne peux pas prendre de réparations sans certificat. Vous avez dû lire ça dans les journaux. Vous pouvez vous en procurer un ?

— Je l'ai déjà. J'ai signalé l'accident tout de suite, et la police a tout arrangé.

— Parfait, monsieur Scott. Vous n'avez qu'à amener la bagnole et mes gars s'en occuperont tout de suite.

Je le remerciai et raccrochai.

Evidemment, il pouvait remarquer le changement de numéro, mais je me dis qu'il fallait courir ce risque. Des douzaines de voitures lui passaient entre les mains et il y avait peu de chances pour qu'il fasse attention. En allant chez lui, plutôt que dans un garage où je n'étais pas connu, il me semblait que j'éviterais pas mal de questions gênantes.

Je fermai le bungalow à clé et me rendis à pied chez Seaborne. Je trouvai la Pontiac dehors, là où je l'avais laissée. Je remontai l'allée vers le garage, assez mal en point, avec un mal de tête atroce.

Rien n'avait bougé depuis que j'avais bondi à la poursuite de Ross. Je m'enfermai et finis de visser la plaque avant. Puis je fis le tour de la voiture pour examiner le sang coagulé sur le pare-chocs et le pneu. Il fallait que je l'enlève. Je ne pouvais pas laisser ça, Sam n'aurait pas manqué de le voir. J'avais l'impression de détruire une preuve qui aurait pu jouer en ma faveur si j'étais pris, mais je ne pouvais absolument pas laisser ces traces de sang.

Je pris un seau d'eau et lavai le pneu. Puis je conduisis la Cadillac sur la route et rangeai la Pontiac au garage. Après quoi, je refermai le garage à clé et filai à toute allure vers la nationale.

Je ne pouvais faire autrement que de rouler avec un seul phare. J'eus la chance que la route fût à peu près déserte. Les rares voitures que je croisai ne parurent pas s'apercevoir de mon phare unique et j'arrivai au garage de Sam sans avoir rencontré de ronde de Police.

En pénétrant dans son atelier mal éclairé, j'aperçus Sam dans son bureau ; il était en train de parler à ses deux mécanos.

Il vint me tendre la main. C'était un grand gaillard taillé en Hercule, au visage bronzé et joufflu, aux yeux facétieux.

— Bonsoir, monsieur Scott, dit-il en jetant un coup d'œil à la Cadillac. Eh bien, dites donc ! Vous en avez pris un sacré coup !

— Ouais. Voilà ce que c'est que de rouler trop vite avec un bras autour d'une jolie taille, répondis-je certain que ce genre d'explication serait la meilleure pour lui.

Il sourit.

— Je sais ce que c'est, allez. J'en ai fait autant. Ah ! les femmes ! Enfin, ce n'est pas trop grave, mais je ne crois pas que je pourrais vous faire ça avant la fin de la semaine.

Les mécanos vinrent examiner la carrosserie d'un air sombre. Sam reprit, en regardant la portière :

— Ces deux éraflures sont assez profondes. Vous feriez bien de vous y mettre, les gars. Enlevez-moi cette portière, et commencez par ce truc-là. (Il se tourna vers moi.) Vous avez le papier de la police, monsieur Scott ?

Au moment où je mettais la main à la poche pour prendre mon portefeuille, j'entendis le ronflement d'une moto et, en me retournant, je vis un agent qui stoppait devant le garage. Mon cœur s'arrêta de battre une seconde, avant de repartir au galop. Je parvins cependant à conserver un visage impassible quand le motard entra dans l'atelier.

— Une seconde, me dit Sam en allant voir l'agent qu'il paraissait connaître. Salut, Tim. Qu'est-ce que tu veux ? lui demanda-t-il.

— T'as une voiture accidentée ? grogna l'autre.

— Oui, justement. M. Scott vient de m'amener sa Cad. Il l'a envoyée contre un arbre.

L'agent me jeta un regard pénétrant puis il s'approcha de la voiture. Il examina le phare. Je m'étais ressaisi et j'avais enfin sorti le certificat de mon portefeuille.

Je m'approchai du motard.

— Tenez, monsieur l'agent, j'ai un certificat que le lieutenant West m'a remis, lui dis-je.

Il se retourna lentement, posément, et tendis la main sans me quitter de ses petits yeux durs. Il me fallut faire appel à toute ma volonté pour soutenir ce regard, mais j'y parvins. Il examina le

certificat.

S'il me demandait ma carte grise, j'étais fichu. Mais je ne pouvais rien faire que d'attendre, et les quelques minutes qui suivirent comptent parmi les pires de ma vie.

Il regarda le numéro de la voiture, puis de nouveau le papier, et finit par repousser sa casquette sur sa nuque en gonflant ses joues.

— Quand avez-vous vu le lieutenant ? demanda-t-il.

— Chez M. Aitken, mon patron. Le lieutenant a vérifié les voitures de M. Aitken et la mienne par la même occasion, dis-je, en me rendant compte que ma voix n'était pas trop assurée. Sam me connaît. C'est toujours lui qui s'occupe de ma voiture.

— Comment avez-vous eu cet accident ?

— Je suis entré dans un arbre.

Sam se mêla à la conversation.

— M. Scott était en train de peloter une fille, dit-il avec un large sourire égrillard. A son âge, j'en ai bien fait autant et je suis passé à travers la vitrine d'une boutique.

L'agent ne se dérida pas. Il me rendit mon certificat d'un geste brusque en grommelant :

— J'ai bien envie de vous fourrer au bloc. Vous auriez pu tuer quelqu'un.

— Je sais. C'est bien ce que le lieutenant m'a dit, répondis-je avec une feinte humilité. Je lui ai promis de ne pas recommencer.

Le motard hésita. Je voyais qu'il mourait d'envie de faire un éclat, mais j'étais sûr que l'allusion au lieutenant l'en empêcherait. Je ne me trompais pas.

— Que ça ne se reproduise plus, dit-il en me tournant le dos pour parler à Sam. J'ai bien cru que j'avais mis la main sur le salaud qui a tué O'Brien. Un conducteur m'a signalé cette voiture. Enfin, tant pis. Je me sauve.

Quand il fut parti, Sam me cligna de l'œil.

— Vous avez bien fait de parler du lieutenant West, sans quoi cet enflé vous aurait embarqué. C'est un type qui cherche toujours des histoires.

Je lui donnai le certificat.

— Vous allez avoir besoin de ça, sans doute.

— Juste, dit-il en le mettant dans sa poche. Je peux vous prêter une voiture, monsieur Scott.

— Ça me rendrait bien service.

— Prenez la Buick qui est là. Je vous donnerai la Cad vendredi. Vous m'amènerez la Buick en rentrant du bureau, et votre voiture

vous attendra.

Je le remerciai, me mis au volant de la Buick et gagnai la nationale.

Je n'avais pas envie de rentrer au bungalow. Il était onze heures moins vingt. Ma rencontre avec le motard m'avait un peu secoué et je ne me sentais pas la force de revenir chez moi, seul avec mes sombres pensées. Je me dirigeai donc vers le centre de la ville.

Je rangeai la Buick et me rendis au petit bar où nous allions parfois, avec Joe, pour y puiser l'inspiration. Le barman, vieux rigolo grassouillet que nous appelions Slim, me fit un signe d'accueil en me voyant entrer. Je me hissai sur un tabouret et commandai un double scotch.

Il n'y avait que quatre clients ; ils étaient au fond, en train de jouer à la passe anglaise.

— Voilà, monsieur Scott. Vous venez bien tard, ce soir !

— Ouais. Mais demain, c'est dimanche.

— Exact. Mon jour préféré. (Il me versa un scotch, ajouta de la glace et posa le verre devant moi.) Dites donc, vous savez la nouvelle, au sujet du chauffard ?

Mon estomac se serra brusquement.

— Non. Qu'est-ce que c'est ?

— On vient d'entendre ça à la radio, il y a dix minutes. A peu près au moment où le flic a été tué, un témoin a aperçu un homme et une femme en voiture quitter la nationale pour prendre la petite route de la plage. La police a lancé un appel pour leur demander de se présenter. On pense qu'ils ont pu voir la bagnole qui a écrasé O'Brien ; à moins que ce soit eux qui aient fait le coup...

J'avalai une grande gorgée de whisky.

— Pas possible ? dis-je sans le regarder.

— Moi, je parie qu'ils se présenteront pas. Un homme et une femme sur cette petite route, vous pensez bien qu'ils allaient pas pour admirer le paysage ! (Il me cligna de l'œil.) Et qu'ils n'ont pas envie de voir leur photo en première page sur le journal !

— Vous pouvez le dire. En tout cas, la police en met un coup pour trouver ce type-là, répondis-je en faisant un bel effort pour paraître indifférent.

— Ouais. Moi, je trouve ça exagéré. Tous les jours, y a des gens qui se font écraser, mais parce que c'est un flic, on en fait toute une histoire.

J'écoutais patiemment pendant qu'il m'exposait son opinion sur la police, puis je demandai à brûle-pourpoint :

— Vous ne connaissiez pas un nommé Oscar Ross ?

Slim eut l'air étonné.

— Mais si. C'est un barman de la Petite Taverne, là-bas à Mont Cresta. Vous le connaissez, monsieur Scott ?

Je m'efforçai de demeurer impassible, bien que ce renseignement inattendu me fît bouillonner.

— Non, mais je me suis laissé dire qu'il était le meilleur barman du pays. Je me demandais ce qu'il avait de si extraordinaire.

— Je parie que c'est une bonne femme qui vous a raconté ça, répliqua Slim avec mépris. Le meilleur barman ! Elle est bien bonne ! C'est un amateur, oui, pas autre chose. Il fait des martini à faire dégueuler un chat. Je vais vous dire ce qu'il a d'extraordinaire : une belle gueule. Monsieur plaît aux dames. Et quand il vient une cliente au bar, je vous prie de croire qu'il lui sort le grand jeu. Vous savez, le regard appuyé, l'œil qui plonge dans leur décolleté, la main qui frôle quand il les aide à grimper sur les tabourets. Les filles adorent ça, mais comme barman, il ne vaut pas tripette. J'en voudrais pas ici, même pour rien.

— La Petite Taverne ? C'est pas là que chante Dolorès Lane ?

— C'est ça. (Slim prit un chiffon et se mit à polir la surface du bar.) Si vous n'y êtes jamais allé, vous n'avez rien perdu. Elle non plus, elle ne vaut pas le dérangement.

— On n'a pas dit que c'était elle qui était fiancée au flic qui s'est fait écraser ?

Slim se gratta le menton, l'œil vague.

— Vouais, je crois que vous avez raison, mais c'est peut-être un ragot de journaliste. Pourquoi une chanteuse de boîte de nuit irait se marier avec un flic, je vous le demande ?

J'achevai mon whisky.

— Là, vous n'avez pas tort. Les histoires des journaux, il faut en prendre et en laisser, dis-je en descendant de mon tabouret. Enfin, je vais me rentrer. A bientôt, Slim !

— Au plaisir, monsieur Scott. Bon dimanche !

J'allai reprendre la Buick. En me glissant au volant j'allumai une cigarette.

Par pur hasard, je venais de ramasser un renseignement qui pouvait se révéler intéressant. Ainsi, Ross et Dolorès Lane travaillaient dans le même établissement... Dolorès m'avait dit qu'elle devait épouser O'Brien. Et Slim se demandait pourquoi une chanteuse de cabaret irait se marier avec un flic. Ça ne rimait à rien, en effet. La chose méritait certainement d'être examinée de près.

Je résolus sur-le-champ d'aller voir cette Petite Taverne. Je démarrai, lançai la Buick dans le flot des voitures fort nombreuses ce

samedi soir, et mis le cap sur Mont Cresta.

CHAPITRE IX

I

La Petite Taverne était la classique boîte de nuit de banlieue, avec son entrée de voitures semi-circulaire, son enseigne au néon multicolore, son portier galonné et son parking bourré de bagnoles plus moches les unes que les autres. Je parvins à me ranger, coupai le contact et éteignis mes phares. Puis je me glissai entre les voitures jusqu'à l'entrée du cabaret. Le portier fit tourner la porte-tambour en portant un doigt à sa casquette.

Je pénétrai dans un vaste hall surchargé d'ornements. La préposée au vestiaire, vêtue d'une courte robe vaporeuse qui ne lui arrivait pas aux genoux, s'approcha de moi, la hanche onduleuse en souriant de toutes ses blanches quenottes en guise de bienvenue. La risette s'atténua un peu quand la fille s'aperçut que je n'avais ni chapeau ni manteau à lui confier, ce qui lui faisait rater un dollar de pourboire. Je passai devant elle en lui décochant mon sourire le plus engageant. Mais autant proposer à un mendiant de lui donner l'heure ! Elle fit demi-tour et recommença à jouer de la croupe pour retourner dans son coin. Côté châssis, Marilyn Monroe et elle avaient pas mal de points communs.

Je gravis un escalier recouvert d'un tapis rouge, suivis un passage illuminé et me dirigeai vers une enseigne de néon bleu pâle qui signalait le bar.

Sur le seuil, je m'arrêtai pour contempler le tableau.

La pièce était vaste, garnie au fond d'un grand bar en fer à cheval et de nombreuses tables pour recevoir la centaine de clients venus s'y abreuver.

Ce n'était pas ce qu'on peut appeler un public choisi. Pas un smoking. Les femmes étaient assez mélangées. Certaines avaient l'air de dactylos sorties par leur patron en récompense de quelques services rendus ; d'autres, de figurantes légèrement défraîchies échappées d'une opérette qui avait fait un bide. Certaines étaient de toute évidence des grues et se tenaient à différentes tables, seules, à distance respectueuse l'une de l'autre. Il y avait aussi quelques femmes d'un certain âge qui attendaient impatiemment leur gigolo. Bref, c'était la clientèle habituelle des boîtes de second ordre de Palm City.

Je jetai un coup d'œil du côté du comptoir. Deux barmen s'y affairaient, deux petits types qui, à en juger par leurs cheveux noirs bien gominés, leur teint sombre et luisant et leurs sourires obséquieux devaient être des Mexicains. Pas de Ross à l'horizon. Je ne m'attendais pas d'ailleurs à l'y voir. Ce devait être son jour de sortie.

Au bar, je me trouvai placé près d'un homme grassouillet en costume blanc un peu fripé, qui buvait du rhum au citron et paraissait plus qu'à moitié ivre.

Je commandai un scotch avec de la glace et, pendant que le barman me servait, je lui demandai à quelle heure commençait le spectacle.

— Onze heures et demie, me dit-il en faisant glisser mon verre vers moi. C'est au restaurant, la deuxième porte à gauche dans le couloir.

Il me quitta pour servir une grande blonde osseuse en robe du soir verte qui réclamait un champagne cocktail que son vieux sigisbée ne paraissait guère enclin à lui payer.

Je consultai ma montre. Il était onze heures vingt. Mon gros ivrogne de voisin se tourna vers moi avec un sourire hésitant, comme s'il s'excusait de se mêler de ce qui ne le regardait pas.

En me soufflant force relents de rhum au visage, il m'avertit :

— N'allez pas gaspiller votre argent au cabaret, l'ami. Comme escroquerie, on ne fait pas mieux par ici, ce qui n'est pas peu dire.

— Pas de filles ?

Il fit une grimace.

— Mon Dieu ! oui, y a des filles, si on veut. Mais j'en ai vu de plus belles dans des bordels algériens.

Je m'étais mis à tripoter mon verre.

— Il paraît que cette Lane vaut le coup.

Il avala une gorgée de rhum et cligna de l'œil.

— Elle vaut peut-être le coup si on lui met la main dessus, mais ce n'est pas commode. J'ai essayé et je n'ai réussi qu'à passer deux soirées à l'entendre chanter et ça, c'est une chose qui n'est guère dans ses cordes.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a d'intéressant dans cette boîte ?

Il jeta un coup d'œil derrière lui pour voir si personne ne l'écoutait, puis il se pencha, baissa la voix et me souffla :

— Entre nous, il y a une roulette au premier. Les enjeux sont astronomiques. Tout le reste, c'est une façade. Mais pas un mot à la reine mère, mon vieux. Je vous dis ça en copain, pour vous rendre service, c'est tout... Alors, motus.

— J'irai peut-être bien voir ce que je peux perdre.

Il haussa ses lourdes épaules.

— Ils sont assez stricts là-haut, pour ce qui est de laisser entrer. C'est tout ce qu'il y a de clandestin. Vous pourriez voir Claude, c'est le gérant. Si vous voulez, vous direz que c'est moi qui vous recommande : Phil Welliver.

— Merci. Où est-ce que je peux le voir ?

D'un signe de tête, il m'indiqua une porte, de l'autre côté du bar.

— Par là. Faut que je me sauve, ajouta-t-il en faisant un effort pour s'écarter du comptoir. J'avais promis à ma femme de la sortir ce soir et je n'y ai plus repensé jusqu'à maintenant. Je ferais bien de ne pas rentrer trop tard.

Je le regardai traverser la salle en vacillant et, quand il eut disparu, je le suivis, en sentant encore sur moi le poids de dix paires d'yeux avides.

Je découvris le restaurant à gauche dans le passage. C'était une salle ovale, aux lumières tamisées, aux glaces roses, aux tentures azurées. Une soixantaine de clients achevaient de dîner et la pièce enfumée résonnait du brouhaha des conversations.

Le maître d'hôtel, jeune homme harassé, aux cheveux roux ondulés, s'approcha de moi, la figure fendue par un sourire professionnel.

— J'aimerais voir le spectacle, lui dis-je, mais je ne désire pas dîner.

— Mais certainement, monsieur. Un simple verre, et un sandwich, peut-être... dit-il d'une voix mourante, avec un geste d'excuse.

— Oui, c'est ça. Un whisky-citron et un sandwich au poulet, pain bis.

Il me pilota entre les tables vers un petit recoin trop près de l'orchestre pour être agréable, mais je ne discutai pas. Il s'éloigna et je m'installai.

L'orchestre était un quartette de noirs malabars : une trompette, la batterie, une contrebasse et un saxo. Ils jouaient comme s'ils avaient voulu obtenir quelques jours de congé et se préparaient à faire grève d'un moment à l'autre, si on ne leur en accordait pas.

Au bout d'un moment, le garçon m'apporta mon verre et mon sandwich. Le pain bis était plutôt rassis et le poulet m'avait tout l'air d'être mort d'une jaunisse. Je n'y touchai pas. Il m'était arrivé, au cours de mon existence, de boire de plus mauvais whisky, mais rarement.

Vers minuit moins le quart, on débarrassa la piste et quatre girls firent leur entrée en piaffant. Elles portaient un cache-sexe, un soutien-gorge et un chapeau de gendarme. Elles étaient passablement

moches, avec leurs genoux sales. C'était tout juste bon pour des ivrognes. Après une courte apparition dont elles profitèrent pour faire de l'œil aux habitués, elles sortirent en gambadant, avec beaucoup plus d'enthousiasme encore qu'en arrivant. Comme me l'avait dit mon ami, l'amateur de rhum au citron : comme spectacle, c'était vraiment de l'escroquerie pure.

Un peu après minuit, Dolorès Lane entra et se cramponna à son micro comme un noyé à sa bouée de sauvetage.

Elle était vêtue d'une robe de lamé or qui lui collait à la peau ; sous la lumière crue du projecteur, elle n'était pas désagréable à voir. Elle interpréta deux chansons sud-américaines. Elle n'avait pas beaucoup de voix, mais, au moins, elle chantait juste. Sans micro, personne ne l'aurait entendue. Elle débitait ses couplets sans enthousiasme, comme si tout cela l'ennuyait, et ne récolta que de maigres applaudissements.

Elle quitta la piste, les yeux brillants, et fut remplacée par la foule des danseurs.

Je pris une feuille de carnet, dans mon portefeuille, et j'y griffonnai le message suivant :

Voulez-vous prendre un verre avec moi ? J'espère que ce matin, vous n'avez pas attrapé trop de sable dans vos chaussures.

C'était assez ridicule, mais je me disais que mon petit mot l'intéresserait sûrement. J'arrêtai un garçon qui passait, lui remis le billet avec un bakchiche de cinq dollars et lui dis de faire le nécessaire en vitesse. Il s'assura qu'il s'agissait bien de cinq dollars, avant de me dire qu'il allait s'en occuper. J'en étais à mon deuxième verre quand il reparut.

— Elle dit qu'elle vous recevra dans sa loge, me dit-il, l'air bizarre. Par là, vous prenez à gauche et c'est la porte en face, celle qui a une étoile peinte dessus.

Je le remerciai.

Il hésita, pour me laisser le temps de fouiller le cas échéant dans mon portefeuille, mais comme je ne bronchai pas, il s'en alla.

Je finis mon whisky, réglai l'addition et passai, par la porte que m'avait indiquée le garçon, dans le classique couloir des coulisses. Je trouvai en face de moi une porte minable décorée d'une étoile dédorée. J'y frappai. Une voix féminine me dit d'entrer. Je tournai la poignée et pénétrai dans une petite pièce contenant une table à maquillage au miroir entouré d'ampoules électriques, un placard, un paravent dans un coin, deux chaises et un tapis élimé.

Dolorès était assise devant la glace, en train de se tripoter le

visage. Elle était drapée dans un peignoir de soie rouge ouvert sur les cuisses, qui me révélait des jambes fines gainées de nylon. Sur la coiffeuse, il y avait une bouteille à moitié pleine de gin et un verre de gin à l'eau. (A moins que ce ne fût du gin pur.)

Elle ne se retourna pas, mais m'observa dans la glace pendant que je refermais la porte et prenais une chaise.

— Je pensais bien que c'était vous, dit-elle. Vous voulez du gin ? Il doit y avoir un verre par là.

Je m'assis.

— Non, merci. J'en suis au whisky. Je pensais plutôt vous offrir quelque chose.

Elle se pencha pour se regarder de près, puis elle épousseta ses sourcils noirs avec une patte de lapin.

— Pourquoi ?

Il me semblait qu'elle était légèrement ivre, mais je n'en étais pas certain.

— J'aime bien votre numéro. J'ai pensé que ça valait bien une bouteille de champagne, dis-je sans la quitter des yeux. Et puis, j'ai à vous parler.

Elle posa sa patte de lapin et but une gorgée. Je la vis frissonner en faisant la grimace et compris que le verre contenait du gin pur.

— Qui êtes-vous, au juste ?

Son regard un peu vitreux et vague m'apprit qu'elle était bien aux trois quarts ivre, mais pas au point de ne pas savoir ce qu'elle disait ou ce qu'elle faisait.

— Je m'appelle Chester Scott. J'habite en ville, et je travaille ici.

— Scott ? (Elle fronça les sourcils.) Chester Scott ? Où ai-je entendu ce nom-là ?

— Vous le connaissez ?

Elle plissa les paupières, fit encore une grimace et haussa les épaules.

— Je connais... Alors, comme ça, mes chansons vous plaisent ? dit-elle en tendant la main. Donnez-moi une cigarette.

Je lui en offris une, en pris une aussi et lui donnai du feu.

— Les chansons sont parfaites, mais le décor n'est pas digne de vous.

— Je sais. (Elle souffla au plafond un nuage de fumée et but encore une gorgée de gin.) Vous les avez entendus applaudir ? A croire qu'ils avaient tous des engelures !

— Ce n'est pas un public pour vous.

Elle fit la moue.

— Une artiste digne de ce nom peut dégeler n'importe quel public, dit-elle en se retournant pour se contempler dans la glace. (Elle prit une brosse à cils et se mit à les lisser à petits gestes vifs et précis.) Qu'est-ce que vous fichiez là-bas, ce matin ? Votre histoire de baignade ne m'a pas paru bien catholique.

— Je faisais une petite reconnaissance. Comment ça se fait que vous vouliez épouser un flic ?

Elle posa sa brosse et tourna lentement la tête. Ses yeux étincelants étaient de plus en plus vagues.

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre, qui j'épouse ?

— Rien, bien sûr. Mais ça m'a paru bizarre qu'une fille comme vous soit fiancée à un flic.

Elle eut un petit sourire.

— Il faut dire que ce n'était pas un flic ordinaire.

— Vraiment ? (Je me penchai pour écraser mon mégot dans une boîte vide sur la coiffeuse.) Comment ça, pas ordinaire ?

La main sur la bouche, elle étouffa un petit hoquet.

— Il avait du fric. (Elle se leva et, d'un pas chancelant, s'en fut derrière le paravent.) Et vous, monsieur Scott, vous en avez ?

Je tournai ma chaise de façon à voir le paravent. Seule, sa tête dépassait. Elle ôta son peignoir et le jeta par terre.

— Un peu, dis-je. Pas beaucoup.

— La seule chose au monde qui compte, c'est le fric. Ne croyez pas tout ce qu'on raconte. La santé et la religion, c'est bien joli, mais à mon avis, ça ne vaut pas le fric. Si vous n'en avez pas, autant acheter tout de suite un rasoir et vous trancher la gorge. Sans argent, on n'est rien. On ne peut pas trouver de boulot. On ne peut aller nulle part. On ne peut pas vivre dans les endroits agréables. On ne peut pas faire connaissance des gens intéressants. Sans argent on est perdu dans la foule, on fait partie des masses et, pour moi, il n'y a rien de pire au monde.

Elle sortit de derrière le paravent, vêtue d'une robe de soie rouge qui mettait en valeur ses formes généreuses. Elle se dirigea en titubant vers la coiffeuse pour remettre de l'ordre dans sa chevelure noire et poursuivit tout en se peignant :

— Ça fait dix ans que je fais ce turbin. J'ai un petit talent. Ce n'est pas moi qui le dis. C'est mon imprésario, un ivrogne qui s'accroche à mes basques parce qu'il n'a pas d'autres clientes à saigner. Mais ce petit talent ne me rapporte pour ainsi dire rien du tout. De quoi vivre, si on peut appeler ça vivre. Alors quand cet enflé de flic m'a fait du rentre-dedans, je l'ai laissé faire, parce qu'il avait du fric. Depuis dix ans, je suis passée dans presque toutes les boîtes de la côte. J'ai eu des

tas de propositions, mais jamais personne ne m'avait parlé mariage. Et puis ce flic s'est amené. Il était dur et grossier et pas beau à voir, mais au moins il voulait m'épouser. (Elle se tut, le temps de finir son gin.) Il était riche. Il m'a fait des cadeaux. (Elle ouvrit un tiroir de sa coiffeuse et en sortit un poudrier en or qu'elle me montra. C'était un bijou luxueux et voyant.) Il m'a donné ça, et il ne m'a pas demandé de me déshabiller dès que je l'ai eu en main. Il m'a offert un manteau de petit-gris, et j'avais toujours ma robe sur le dos. Il m'a dit que si je voulais bien de lui, il me donnerait un manteau de vison en cadeau de noces. (Elle se versa encore un verre de gin, y goûta et fit une grimace de dégoût. Je me dis qu'elle ne me parlerait pas ainsi si elle n'était pas ivre, mais j'ouvris mes oreilles toutes grandes.) Il avait un bungalow à Palm Bay. Un truc chouette. Il y avait une terrasse donnant sur la mer et les pièces étaient au poil. Une des chambres avait un plancher en verre, illuminé par en dessous. S'il avait vécu, je l'aurais épousé ; il avait beau entrer chez moi le chapeau sur la tête, il avait beau mettre ses pieds sur la coiffeuse, m'appeler poupée, je l'aurais épousé ! Mais il a été assez con pour se faire écraser. (Elle avala le reste du gin et reposa le verre en frissonnant.) Oui, juste au moment où Art Galgano et lui... (Elle s'interrompit et me regarda en clignant des yeux, comme si elle ne me reconnaissait pas.) Je crois que je suis saoule. Pourquoi est-ce que je vous raconte tout ça ?

— Je ne sais pas. Parfois, les gens éprouvent le besoin de parler. Vous ne m'ennuyez. Ce n'est pas sa faute s'il a été tué. Vous devriez avoir du chagrin.

— Vous croyez ? (Elle éteignit sa cigarette.) C'est pour moi que je devrais avoir du chagrin. Vous ne voulez pas vous marier, monsieur Scott ? dit-elle en se versant encore du gin.

— Je dois avouer que non.

— Qu'est-ce que vous cherchez, alors ?

— J'aimerais savoir exactement comment O'Brien s'est fait écraser. Elle leva son verre et le renifla.

— C'est dégueulasse, ce truc-là. Je n'en bois que les jours où j'ai eu un succès comme ce soir... Mais quel rapport aviez-vous avec O'Brien ? dit-elle en me regardant fixement.

— Aucun. J'étais simplement curieux de savoir comment la chose s'était passée.

— Simplement curieux ? Sans raison ?

— Pure curiosité.

Elle m'observa un moment.

— Quel est votre nom, déjà ?

— Scott.

— Et vous cherchez à savoir comment Harry s'est fait écraser ?

— C'est tout.

— Je pourrais vous le dire. (Elle but une gorgée, mais saisie de dégoût, elle alla verser le reste dans le petit lavabo crasseux.) Je pourrais vous le dire. Combien donneriez-vous pour le savoir, monsieur Scott ?

Je jetai ma cigarette dans la boîte vide.

— Vous voulez dire, combien d'argent ?

Elle appuya sa croupe généreuse contre le lavabo et me sourit. Ce n'était pas un sourire avenant ; sa figure était dure comme la pierre.

— Oui, c'est d'argent qu'il s'agit. Chester Scott ! Mais oui, bien sûr ! Je sais qui vous êtes, à présent. Vous êtes le type qu'Oscar fait chanter.

— Où avez-vous pris ça ? demandai-je en essayant de rester impassible.

— J'entends dire bien des choses. Le chantage, je suis contre. J'ai besoin d'argent, monsieur Scott. Je peux vous fournir des renseignements qui vous permettront de vous débarrasser d'Oscar, mais il faut payer. Je ne vais pas vous voler. Je vous dis tout, pour cinq cents dollars. C'est pour rien. Je sais combien Oscar vous demande. Cinq cents dollars, c'est une misère.

— De quels renseignements s'agit-il ?

— Vous avez cinq cents dollars, monsieur Scott ?

— Pas sur moi.

— Vous pouvez les avoir ce soir ?

— C'est possible.

Je pensais aux huit cents dollars qui restaient en permanence dans le coffre du bureau. Je pourrais les emprunter et les rembourser lundi à l'ouverture de la banque.

— Pourquoi pensez-vous que vos renseignements puissent valoir tant que ça pour moi ?

— Donnez-moi encore une cigarette.

Je m'approchai d'elle, lui offris une cigarette et du feu. En se penchant pour plonger sa cigarette dans la flamme de mon briquet, elle mit sa main sur la mienne. Sa chair était sèche et brûlante. Je m'écartai et attendis pendant qu'elle aspirait de la fumée et la laissait filtrer lentement par ses narines.

— Je peux vous débarrasser d'Oscar, répéta-t-elle. Je connais toute l'affaire. Pour cinq cents dollars, je vous mets au parfum. Il faut que je quitte ce patelin et j'ai besoin d'un petit cadeau d'adieu.

— Comment vous y prendrez-vous pour me dépanner ? fis-je tout

en me demandant si elle ne cherchait pas à me faire marcher.

— Je vous le dirai quand vous me montrerez le fric et pas avant. Quand un serpent vous mord, on cherche un antidote. Je peux vous apporter l'antidote pour la morsure d'Oscar. Si vous refusez de dépenser cinq cents dollars pour en sauver trente mille, vous êtes un imbécile, et je suis polie. Pouvez-vous m'apporter le fric ce soir ?

Si vraiment elle savait comment neutraliser Oscar, les cinq cents dollars étaient en effet peu de chose.

— Oui, c'est possible, répondis-je.

— Je serai chez moi à deux heures. Appartement 10, Maddox Arms. Vous savez où c'est ?

Je le savais.

— Apportez l'argent, monsieur Scott, et je vous donnerai l'antidote. Soyez là à deux heures précises. J'ai un train à prendre. (Elle alla ouvrir la porte.) Maintenant, il faut que j'aie encore chanter pour cette bande de poivrots. A tout à l'heure !

Je passai devant elle pour sortir puis je me retournai et la regardai en face. Elle avait le visage crispé et, sous la lumière crue du plafond, ses yeux étincelaient. J'avais l'impression qu'elle était terrifiée.

Nous nous regardâmes longuement, puis elle me ferma gentiment la porte au nez.

II

En quittant le parking, je remarquai une grosse voiture noire. Elle s'était dégagée de la deuxième rangée pour prendre la même direction que moi. Sur le moment, je n'y prêtai guère attention ; pourtant elle me pista jusque dans le centre et ne me dépassa qu'au moment où je m'arrêtai devant le bureau, mais je devais m'en souvenir plus tard.

Il était à présent une heure moins le quart. J'avais la clé de la grande porte, mais je savais que si je l'ouvrais je déclencherais le signal d'alarme. Je sonnai donc le concierge, dans l'espoir qu'il ne serait pas encore couché.

Il arriva enfin et glissa un coup d'œil par la porte vitrée. Puis il coupa le signal électrique et m'ouvrit.

— J'espérais bien que vous n'étiez pas encore au lit, lui dis-je. J'ai oublié des papiers sur lesquels je veux travailler dimanche.

— Ça ne fait rien, monsieur Scott, dit-il cordialement. J'allais me coucher, mais vous ne m'avez pas dérangé. Vous en avez pour longtemps ?

— Cinq minutes.

— Alors, je vous attends pour vous faire sortir. On peut dire que, vous, vous travaillez tard !

Je grognai une vague réponse et pris l'ascenseur.

Quelques minutes me suffirent pour pénétrer dans mon bureau et ouvris le coffre. Je laissai une reconnaissance de dette signée à la place des cinq cents dollars que j'emportai.

En revenant de Mont Cresta, j'avais mûrement réfléchi. Dolorès m'avait promis un antidote pour la morsure d'Oscar. Cela devait vouloir dire qu'elle allait me faire profiter d'un renseignement qui me permettrait de menacer Oscar et de l'empêcher de se servir de ses atouts.

Tout en rangeant les cinq cents dollars dans ma poche revolver, je me demandai de quoi il pouvait bien s'agir et jusqu'à quel point je pouvais faire confiance à Dolorès. En descendant par l'ascenseur, je me souvins que Ross m'avait dit qu'il devait quitter la ville. Dolorès avait besoin d'argent pour partir aussi. Est-ce que ces deux-là n'auraient pas été mêlés à une combine qui aurait foiré à la mort d'O'Brien ?

De toute évidence, O'Brien était un individu qui valait bien une petite enquête. Un simple agent de la police routière qui promet des manteaux de vison et habite une maison aux planchers de verre illuminés doit avoir une assez jolie fortune personnelle. Alors pourquoi était-il resté dans la police ?

Le concierge m'attendait patiemment quand je revins dans le hall. Je lui souhaitai le bonsoir et il me fit sortir.

En regagnant à pied la Buick, je vis un homme debout, dans l'entrée d'une boutique, de l'autre côté de la rue. Juste au moment où je me demandais ce qu'il faisait là, il recula dans l'ombre.

Le temps de retrouver la Buick et de me remettre en route vers le quartier résidentiel de Palm City, l'homme m'était sorti de l'esprit, mais, tout comme la voiture noire, je devais me le rappeler plus tard.

Le Maddox Arms était situé dans la partie la moins élégante de Maddox Avenue. C'était une bâtisse de briques datant d'une cinquantaine d'années et qui n'avait jamais dû être ravalée. J'escaladai quinze marches raides et pénétrai dans un hall obscur, pourvu d'une rangée de boîtes à lettres à droite, d'un antique ascenseur en face et, à gauche, d'une porte sur laquelle on lisait : *Concierge*.

Un tableau mural m'apprit que l'appartement 10 se trouvait au troisième. En montant dans l'ascenseur, je jetai un coup d'œil à ma montre et vis qu'il était deux heures moins trois.

L'ascenseur me hissa péniblement au troisième. J'avais à tout moment l'impression que la cabine allait se séparer de son câble et me

précipiter au sous-sol. Je fus heureux de la voir enfin s'arrêter en gémissant au troisième étage.

Je me retrouvai dans un étroit couloir muni d'une porte à chaque extrémité. Celle de gauche portait le numéro dix.

Sur la porte, une carte de visite fixée par une punaise annonçait *Miss Dolorès Lane*. Je sonnai et j'entendis un tintement strident à l'intérieur de l'appartement.

Il me fallut attendre un peu, les nerfs tendus, en me demandant si, dans dix minutes, j'allais être en mesure de contrer Oscar Ross. Puis je perçus un léger mouvement derrière la porte qui s'ouvrit d'un ou deux centimètres, retenue par la chaîne anti-vol.

— Qui est-ce ? demanda Dolorès sans se montrer.

— Scott, voyons. Qui attendiez-vous ?

La porte se referma – le temps pour Dolorès de décrocher la chaîne – puis elle se rouvrit.

Dolorès était vêtue d'un léger manteau de voyage sur une robe grise. Elle avait l'air inquiet, mais elle parvint pourtant à m'adresser un insignifiant petit sourire.

— Entrez ! Quand on vit dans une taule comme ça, on doit se méfier si quelqu'un sonne à deux heures du matin.

Je la précédai dans une pièce assez vaste, au mobilier miteux. Je compris qu'elle ne roulait pas sur l'or ; il devait y avoir pas mal de temps que ça durait. Elle surprit mon regard et dit :

— Ne faites pas attention. Dieu merci, je m'en vais. La seule chose de bien ici, c'est que c'est bon marché.

J'avancai encore. Près de moi, une porte était entrouverte et je voyais une autre pièce qui devait être sa chambre. Au pied du lit, il y avait une grosse valise. Je me dis que Dolorès allait vraiment partir en voyage.

— Vous avez l'argent ? demanda-t-elle avec, me sembla-t-il, une légère angoisse dans la voix.

— Je l'ai apporté, mais je ne lâche pas un sou avant d'être sûr que vos renseignements en valent la peine.

Un sourire amer la défigura.

— Ça en vaut la peine. Faites-moi voir le fric.

Je pris la liasse dans ma poche et la brandis de manière à bien la lui montrer. Elle contempla avidement les billets.

— Cinq cents dollars ?

— Oui.

— Bon. Maintenant, je vais vous révéler ce que j'ai là, dit-elle en allant ouvrir le tiroir d'un bureau minable dans le coin de la pièce.

Depuis le début, quelque chose me disait que je ne devrais pas avoir confiance ; mais dans ma stupide vanité, j'étais convaincu, puisque j'avais affaire à une femme, que je parviendrais facilement à lui faire ce que je voudrais.

Elle plongea la main dans le tiroir et se retourna brusquement. Elle braquait sur moi un calibre 38. Je lus dans ses yeux une résolution qui me fit courir un frisson le long de l'échine.

— Ne bougez pas souffla-t-elle. Et posez l'argent sur la table.

Pendant de longues secondes, je restai figé, les yeux ronds. D'une main qui ne tremblait pas, elle me braquait son pétard en pleine poitrine. C'était la première fois de ma vie qu'on me menaçait d'un revolver. Cette sensation n'avait rien de plaisant. L'arme me paraissait dangereuse et terriblement macabre.

— Vous feriez mieux de poser ça, dis-je d'une voix rauque. Ça pourrait partir.

— Ça partira si vous ne mettez pas le fric sur la table.

Elle fit un pas prudent vers la gauche sans cesser de braquer son arme. En tâtonnant derrière elle, elle trouva le bouton du vieux poste de radio, sur une petite table, et le brancha. Puis elle dit rapidement :

— Il n'y a personne à cet étage. On n'entendra pas le coup de feu, le type du dessous est sourd. Il pensera que c'est un pot d'échappement, ou il n'entendra rien du tout.

Brusquement, la pièce résonna des accents stridents d'un jazz échevelé. Dolorès reprit, d'une voix sifflante :

— Mettez l'argent sur la table ou je tire.

Je ne l'avais pas lâchée des yeux. Mon cœur fit un léger bond quand je vis, à son regard, qu'elle ne bluffait pas. Je vis aussi ses phalanges blanchir quand sa main se crispa et commença à appuyer sur la détente. J'avais l'horrible sensation que, dans une seconde, le coup partirait.

Je me hâtai de jeter la liasse sur la table.

Elle poussa un petit soupir et abaissa légèrement son arme. Malgré son épais maquillage, je vis qu'elle transpirait.

— Reculez jusqu'au mur !

J'obéis et la regardai rafler les billets et les fourrer dans la poche de son manteau. D'une voix aussi calme que je pus, je déclarai :

— Vous n'irez pas loin. La police vous retrouvera.

Elle me sourit.

— Ne vous faites pas d'illusions. Si vous parlez de moi à la police, moi, je leur parlerai de vous. Oscar n'est pas le seul à tout savoir. Moi aussi, je suis au courant. Ne vous figurez pas que ça me plaît, de faire ça. Je ne suis ni une voleuse ni un maître chanteur, mais il faut

absolument que je quitte la ville et c'est le seul moyen que j'aie trouvé. Ne vous mettez pas à jouer au petit soldat et ne cherchez pas à m'empêcher de filer, sinon je tire. Maintenant, retournez-vous contre le mur, et ne bougez pas.

Ses yeux étincelants avaient une expression à la fois impitoyable et terrifiée. Elle n'hésiterait pas, je le voyais, à tirer si je n'obéissais pas. Je me tournai face au mur.

Je l'entendis passer dans la chambre et en ressortir presque immédiatement. A son pas plus lourd, je devinai qu'elle portait la valise.

— Adieu, monsieur Scott, dit-elle. Vous m'avez été très utile. Désolée de vous avoir trompé, mais vous n'aviez qu'à ne pas tomber dans le panneau. Il ne faut pas m'en vouloir.

La porte claqua et j'entendis la clé tourner dans la serrure.

Je m'écartai du mur et tirai mon mouchoir pour m'éponger la figure. Puis j'allai fermer la radio. Le silence subit me frappa aussi brutalement que les hurlements du jazz. Je m'approchais de la porte quand j'entendis Dolorès, sur le palier, qui criait soudain :

— Non ! Laissez-moi ! Non... Non...

Je restai là, le cœur battant ; la voix de Dolorès était toute empreinte d'affolement et de terreur.

Puis elle poussa un hurlement aigu qui me transperça comme une lame ; ce cri fut suivi d'un bruit de lutte et de la chute d'un corps. Elle cria de nouveau. Cette clameur, je crois encore l'entendre dans mes cauchemars. Puis ce fut le silence. Je demeurai figé, le cœur battant, l'oreille aux aguets.

J'entendis claquer la grille de l'ascenseur ; puis le grincement du câble m'annonça que l'ascenseur descendait.

Au bout d'une interminable minute, le crissement s'arrêta et le bruit de la grille que l'on repoussait me parvint, assourdi par les trois étages.

Dans la rue, une voiture démarra et s'éloigna rapidement. Je n'avais toujours pas bougé, la sueur me dégoulinait sur les joues ; j'avais l'oreille tendue, dans le silence qui enveloppait à présent tout l'immeuble. Soudain, à travers la porte, j'entendis le râle étouffé d'un agonisant. Mon sang se glaça aussitôt.

CHAPITRE X

I

Tandis que je demeurais immobile, les yeux fixés sur la porte fermée, la sonnerie du téléphone retentit. Ce bruit strident et subit me fit sursauter. Je regardai l'appareil sur le bureau et, pendant que la sonnerie persistait, j'essayai d'ouvrir la porte, mais elle était solidement fermée à clé de l'extérieur.

C'était un panneau massif. Il n'y avait aucun espoir de l'enfoncer sans fracas. De toute façon, cela prendrait un certain temps.

Je courus à la fenêtre, tirai le rideau et plongeai mes regards dans la rue, trois étages plus bas. Aucune issue de ce côté-là. J'allai jeter un coup d'œil par la fenêtre de la chambre. Là non plus, pas de fuite possible. Je revins dans le living-room. La sonnerie stridente et continue du téléphone me crispait les nerfs.

Il y avait une autre porte en face de moi. Je l'ouvris et découvris une salle de bains-cuisine. Le vasistas, placé très haut, permettait tout au plus le passage d'un chat.

Je ne pouvais plus supporter d'entendre sonner ce téléphone et j'allai décrocher doucement. Je reposai le récepteur sur le bureau. Au moment où je me retournais pour regagner la cuisine, une voix assourdie, une voix d'homme, s'échappa de l'écouteur :

— Dolly ? C'est toi, Dolly ? Ici Ed. Dis donc, ce sacré train part dans cinq minutes...

Je bondis dans la cuisine et ouvris un placard, à la recherche d'un outil solide pour enfoncer la porte, mais je ne trouvai rien. Je revins vers l'entrée et me penchai pour regarder par le trou de la serrure. La clé était toujours dedans.

L'écouteur continuait à vibrer et la voix fantômale me parvenait toujours, assourdie.

Je regardai autour de moi et aperçus un journal sur une chaise. J'en arrachai une feuille et la glissai sous la porte. L'interstice entre le bas de la porte et le plancher était passablement important.

Revenant à la cuisine, le cœur battant, la tête sens dessus dessous, je me mis à farfouiller frénétiquement dans les tiroirs. J'eus la chance, dans le quatrième que j'ouvris, de découvrir une paire de petites

pinces. Je m'en emparai et revins dans l'entrée. Je n'eus pas trop de mal à pousser la clé hors de la serrure et je l'entendis tomber sur le journal. Très doucement, je tirai la feuille à moi. La clé vint avec le journal.

Je la saisis.

Au même instant, il y eut un déclic dans le téléphone et j'entendis le bourdonnement de la tonalité. J'allai raccrocher, revins à la porte, introduisis d'une main tremblante la clé dans la serrure et ouvris. Je m'avançai alors dans la pénombre du palier. Dolorès gisait à plat ventre près de l'ascenseur, son manteau de voyage tout retroussé, ses longues jambes écartelées dans une attitude ridicule. Il fallait être mort pour garder une telle position. La vue du cadavre me glaça.

Je restai à le contempler sur le seuil pendant une bonne demi-minute, puis j'allongeai le bras derrière moi, dans l'appartement, éteignis la lumière et fermai la porte.

A pas lents, la gorge serrée, haletant, je m'approchai du cadavre et me penchai sur Dolorès. Je ne voyais pas sa figure, mais ses cheveux étaient tout poissés de sang. Je savais déjà qu'elle était morte, mais je devais m'en assurer.

Je lui pris l'épaule et la retournai sur le dos.

Elle avait reçu sur la tempe droite un coup terrible qui lui avait fendu le crâne. Elle avait dû mourir sur le coup. Je fermai les yeux pour lutter contre la nausée. Il me fallut plusieurs secondes pour chasser ce malaise affreux et retrouver le courage de la regarder.

Je glissai la main dans la poche de son manteau, mais bien entendu, les cinq cents dollars n'y étaient plus. La valise aussi avait disparu.

Je me redressai, m'épongeai la figure et les mains avec mon mouchoir et finis par m'éloigner en me disant, dans un accès d'affolement, que si on me trouvait là, on en déduirait immédiatement que c'était moi l'assassin.

Je n'avais qu'une idée : sortir de cet immeuble et me trouver le plus loin possible quand on découvrirait le corps. Je m'engageai dans l'escalier. J'étais arrivé à mi-chemin du second palier quand j'aperçus soudain une jeune fille qui montait à ma rencontre.

Je m'immobilisai une seconde, pris par l'envie forcenée de faire demi-tour et de bondir aux étages supérieurs ; je parvins cependant à me maîtriser et continuai à descendre. L'escalier était faiblement éclairé mais je parvins à distinguer suffisamment la fille pour être capable de la reconnaître le cas échéant. Je me dis qu'il en serait de même pour elle, si elle me revoyait.

C'était une jeune fille blonde, au visage pâle et fatigué, une figure

banale aux yeux cernés. Sous son manteau noir entrouvert, elle portait une robe du soir imprimée comme on en voit à la pelle dans les magasins de confection d'Arcade Street et ses cheveux s'ornaient d'un triste œillet rouge fané.

Elle me regarda en passant d'un air indifférent et monta sans s'arrêter.

Je continuai de descendre. Si elle allait jusqu'au troisième, elle tomberait sur le cadavre de Dolorès. Je me dis que ses cris ameuteraient la police avant que j'aie pu quitter le quartier.

Une fois parvenu au palier du premier, je descendis les dernières marches quatre à quatre.

Je traversai le hall et m'arrêtai pour tendre l'oreille avant de sortir dans la rue. J'entendis claquer une porte quelque part, mais il n'y eut pas le moindre cri. La jeune fille devait habiter au second. J'ouvris la porte d'entrée avec précaution et jetai un coup d'œil à droite et à gauche dans la longue rue déserte.

Puis, après avoir claqué la porte derrière moi, je descendis d'un bond le perron et gagnai la Buick que j'avais laissée à une cinquantaine de mètres.

Je me glissai au volant et cherchai à tâtons la clé de contact. Je me sentais assez mal en point. Les effets du choc que j'avais reçu en découvrant le cadavre de Dolorès se faisaient sentir maintenant et je dus rester quelques secondes sans bouger, les yeux fermés, pour lutter contre le malaise qui m'envahissait.

Puis j'entendis une voiture s'approcher. Le bruit du moteur me galvanisa et je plantai nerveusement la clé dans le tableau de bord. Au moment où je mettais en marche, un taxi me dépassa et se rangea contre le trottoir, devant le Maddox Arms. Un homme en sortit, une valise à la main, qui paya le chauffeur, courut vers la porte et l'ouvrit.

J'hésitai une seconde en regardant partir le taxi.

S'agissait-il de cet Ed qui avait téléphoné ?

Je m'écartai du trottoir et filai rapidement pour freiner au premier croisement et m'engager dans une petite rue où stationnaient de nombreuses voitures. Si c'était bien Ed, je me dis que ce serait de la folie de ne pas le regarder d'un peu près.

Après avoir garé la voiture, je courus jusqu'au croisement, puis je pris Maddox Avenue et la suivis lentement. A une cinquantaine de mètres de Maddox Arms, je m'arrêtai, me glissai dans l'ombre d'un immeuble et attendis.

Cinq ou six minutes s'écoulèrent. J'aperçus alors l'homme à la valise qui sortait en toute hâte de la maison.

Je quittai mon poste d'observation et marchai dans sa direction

d'un pas vif, comme un homme qui rentre tard d'une soirée et est pressé de se retrouver chez lui.

L'homme à la valise stoppa en arrivant sur le trottoir et me regarda. Je le vis sursauter à ma vue, se retourner vivement et filer dans la direction opposée.

Je le suivis, en pressant légèrement le pas, pour ne pas perdre sa piste, mais sans toutefois lui permettre de s'apercevoir que je le suivais.

Arrivé au croisement, il se retourna et prit à gauche. Dès qu'il eut disparu, je me mis à courir sur la pointe des pieds ; j'eus le temps de le voir traverser et s'engager dans une petite rue obscure.

Dès qu'il fut hors de ma vue, je traversai à mon tour en courant et m'arrêtai au coin de la chaussée pour jeter un regard discret dans la rue. Il se dirigeait vers une file de taxis à l'arrêt. Je le vis monter dans le premier qui démarra.

Je traversai d'un bond, m'engouffrai dans le second véhicule et criai :

— Suivez ce taxi ! Cinq dollars pour vous si vous ne le perdez pas. Ne vous approchez pas trop. Je ne veux pas que le client s'en aperçoive.

Le chauffeur avait déjà passé sa vitesse que je n'avais pas encore fermé la portière. Il m'affirma :

— Ça sera difficile. Il n'y a pas de circulation et on ne peut pas se cacher. Je l'ai entendu donner au collègue l'adresse du Washington Hôtel.

— Il peut changer d'idée. Je ne veux pas le perdre.

— Vous en faites pas. Le mieux à faire, c'est d'aller directement au Washington, sans ça il va nous repérer, ça ne fait pas un pli.

Je me dis qu'il avait sans doute raison.

— D'accord. Au Washington d'abord.

Il ne mit pas cinq minutes pour arriver à l'hôtel.

Le chauffeur arrêta son taxi à cinquante mètres de l'entrée et se retourna pour me sourire.

— Eh bien ! il n'est pas encore là, mais il va venir. On l'attend ?

— Oui.

Je lui offris une cigarette et en pris une moi-même. Je ne quittai pas la voiture et surveillai l'entrée de l'hôtel par la vitre arrière.

Le Washington était un hôtel de quatrième ordre dont la clientèle se composait surtout de voyageurs de commerce. Son seul avantage était de se trouver près de la gare. J'attendis en silence, pendant cinq ou six minutes et, juste au moment où je commençais à croire que

j'avais perdu mon homme, je vis l'autre taxi s'arrêter devant l'hôtel. L'homme à la valise en sortit, paya le chauffeur et pénétra rapidement dans l'hôtel. Mon conducteur se retourna avec un sourire épanoui.

— Vous voyez ? Qu'est-ce que je vous disais ?

Je lui donnai ses cinq dollars.

— Merci, dis-je. Je m'en vais dire deux mots au copain.

— Vous avez besoin d'un coup de main ?

— Oh ! ça ira !

Je sortis du taxi, fis un signe amical au chauffeur et m'approchai de l'entrée de l'hôtel. Après avoir gravi les quelques marches, je m'arrêtai devant la porte vitrée pour examiner l'intérieur.

L'homme à la valise discutait avec le portier de nuit, vieil homme chauve qui l'écoutait d'un air de profonde indifférence.

Ils se tenaient de part et d'autre du bureau de réception et la lumière du lustre tombait en plein sur la figure de l'homme à la valise.

Je pus le regarder à mon aise.

Ce n'était pas le genre d'individu que je me serais attendu à voir partir en voyage avec Dolorès. Il était petit et gras, frisant la soixantaine, avec une grosse figure épaisse, toute couperosée par l'abus des boissons fortes. Maintenant que je le voyais bien, je m'aperçus que ses vêtements étaient élimés et paraissaient avoir été portés longtemps. Son costume bleu marine luisait aux coudes, son chapeau gris était grasseux et sale. Il n'y avait de neuf, dans cet ensemble minable qu'une extraordinaire cravate bleu pâle décorée de têtes de chevaux jaunes.

Tout en parlant au portier de nuit, il ne cessait de s'éponger avec un mouchoir sale et, même de loin, il semblait inquiet et bouleversé.

Il finit par donner de l'argent au portier qui poussa vers lui un grand registre. L'homme s'inscrivit, signa, prit une clé de chambre que le portier lui avait jetée puis, ramassant sa valise, il traversa le hall et disparut dans un escalier mal éclairé.

J'hésitai un instant, puis je poussai la porte vitrée et pénétrai dans l'entrée.

II

Le portier me regarda venir d'un air las et indifférent. J'allai m'accouder au comptoir en face de lui. Après l'avoir examiné de près, je me dis qu'il n'y avait qu'une façon de s'entendre avec un type de ce genre-là. Son costume rapé et ses poignets effrangés trahissaient son dénûment.

— J'ai besoin de quelques renseignements sur l'homme qui vient de monter, dis-je d'un ton assuré.

Je pris mon portefeuille, exhibai un billet de dix dollars, l'agitai sous son nez et me mis à le rouler en cigare. Je le plantai alors entre deux doigts, comme un drapeau, et posai ma main à plat sur le comptoir, sous le nez du bonhomme.

Le regard du portier alla se fixer sur le billet roulé. Il se mit à respirer bruyamment, le nez pincé, et son visage s'anima un peu.

— Nous n'avons pas l'habitude de donner des renseignements sur nos clients, dit-il d'un ton légèrement hésitant. Qui êtes-vous donc ?

— Un homme qui veut acheter des renseignements pour dix dollars.

Il se voûta et ferma les yeux comme s'il réfléchissait. Il ressemblait ainsi à une vieille poule couveuse déplumée. Puis il rouvrit les yeux et regarda de nouveau le billet. Comme s'il se parlait à lui-même, il observa :

— Vous n'êtes ni flic ni détective privé...

Avidement, ses yeux las fouillèrent mon visage à la recherche d'un indice quelconque, mais ils ne découvrirent rien.

— Peu importe qui je suis, repris-je. Comment s'appelle-t-il ?

Une main qu'il paraissait avoir oublié de laver depuis plusieurs jours se glissa timidement vers le billet. Je la laissai approcher jusqu'à le toucher, puis je reculai ma main hors de portée. Je répétais :

— Comment s'appelle-t-il ?

L'autre soupira.

— Je ne sais pas. Je parierais bien qu'il ne s'est pas inscrit sous son vrai nom, dit-il en poussant le registre vers moi.

Je pouvais y lire en lettres d'une petite écriture maladroite : *John Turner, San Francisco*.

— Turner, dit-il d'un ton plaintif. Si j'avais un dollar pour tous les Turner qui sont là-dedans, je pourrais me retirer à la campagne.

— Vous a-t-il expliqué pourquoi il arrivait si tard et combien de temps il comptait rester ?

Le portier se voûta de nouveau d'un air accablé.

— Si j'avais l'argent en main, ma mémoire serait peut-être meilleure. A mon âge, c'est étonnant ce que la mémoire peut être capricieuse.

Je laissai tomber le billet sur le comptoir.

— Laissez-le là et regardez-le bien.

Il se pencha sur le billet et souffla légèrement dessus, puis il leva les yeux et demanda :

— Que vouliez-vous savoir, monsieur ?

Je répétais ma question.

— Il a prétendu qu'il avait raté le dernier train et qu'il comptait prendre le premier qui partait dans la matinée, répondit-il. Il s'est fait réveiller à sept heures.

— C'est un train pour où ?

Le portier secoua la tête avec regret.

— Il ne me l'a pas dit. Ce n'est pas Frisco. Il n'y a pas de train pour San Francisco demain à sept heures et demie. Ce serait peut-être San Diego. Le dernier train pour San Diego est parti à deux heures et demie et celui du matin est à sept heures et demie.

Je réfléchis un instant et demandai encore :

— Quel est le numéro de sa chambre ?

Le portier de nuit mit un doigt sur le billet et d'un geste lent, l'attira doucement vers lui.

— Le 28, dit-il, mais ne vous faites pas d'illusions. Personne ne peut monter sans avoir loué une chambre.

— Le 27 ou le 29 sont libres ?

Il consulta la rangée de clés au tableau, en tournant légèrement la tête, puis sans lâcher le billet, il allongea le bras gauche et décrocha la clé du 29.

Il la posa devant moi et d'un mouvement aussi preste que celui du lézard gobant une mouche, il fit disparaître le billet de dix dollars.

— C'est deux dollars la nuit, dit-il. La chambre n'est pas si mauvaise que ça, d'ailleurs. Elle est toujours mieux que la sienne.

Je lâchai les deux dollars et empochai la clé.

— Au cas où je ne me réveillerais pas, appelez-moi à six heures et demie.

— D'accord. Premier étage à gauche sur le palier.

Je le remerciai et montai par l'escalier au premier.

Le couloir était mal éclairé, le tapis était mince comme une feuille de papier et la peinture s'écaillait sur les portes. Des relents de choux, de canalisations bouchées et de corps mal lavés flottaient dans les coins. Le Washington, de toute évidence, n'était pas l'un des meilleurs de Palm City.

En arrivant au 27, je marchai sur la pointe des pieds et m'arrêtai devant le 28 pour tendre l'oreille, je n'entendis rien et j'allai au 29. J'ouvris la porte et cherchai le commutateur à tâtons. Je donnai de la lumière. La chambre avait vraiment tout du galeas. J'y pénétrai en prenant soin de ne pas faire de bruit. Je refermai la porte et fis le tour de la pièce du regard.

Il y avait un lit, un lavabo, un bout de carpette et deux chaises. Au-dessus du lit, était accrochée une gravure où l'on voyait une femme ailée au gros derrière voilé d'un brin de tulle. Elle frappait des poings sur une porte garnie de gros clous. C'était sans doute une allégorie représentant l'amour contrarié. Mais si l'amour ressemblait à cette bonne femme-là, mieux valait que la porte restât inébranlable.

Je traversai la chambre et me laissai tomber sur le lit.

D'après ma montre, il était à présent trois heures moins dix et je me sentis soudain complètement épuisé. Je venais de passer le samedi le plus mouvementé et le plus désagréable de ma vie et je me demandais avec inquiétude ce que j'allais pouvoir faire maintenant.

Je fus tenté de m'étendre un moment, tout habillé, et de dormir un peu. Je succombais déjà à la tentation quand j'entendis qu'on décrochait le récepteur du téléphone dans la chambre voisine.

Je fus instantanément éveillé, l'oreille aux aguets. L'homme qui s'était inscrit sous le nom de Turner disait :

— Faites-moi monter une bouteille de scotch et de la glace. Et que ça saute !

Il y eut un silence, puis il grommela :

— Je m'en fous pas mal. Montez-moi ça sans discussion.

Il raccrocha. Je restai un moment à contempler fixement le tapis poussiéreux puis je fis un effort, me levai et me dirigeai à pas feutrés vers la porte. Après l'avoir ouverte sans bruit, j'éteignis la lumière. Posté près de la porte, j'attendis.

Dix minutes s'écoulèrent qui me parurent une heure. Enfin, j'entendis un pas traînant dans l'escalier. Je fouillai dans mon portefeuille et en tirai un billet de cinq dollars. Décidément, je jetais l'argent par les fenêtres, cette nuit-là, mais au moins j'en avais pour mon argent.

Le portier de nuit apparut dans le couloir, chargé d'un plateau avec une bouteille de whisky et un seau de glace. Il marchait comme s'il avait des cors aux pieds.

Quand il fut devant le 25, je passai dans le couloir et me plantai devant lui en agitant le billet de cinq dollars, puis je le lui tendis. En même temps, je lui pris le plateau des mains.

Il accepta l'argent comme un tigre affamé saute sur un bifteack, me jeta un regard vague, regarda le 28, puis se hâta de redescendre. Je le suivis des yeux. Il se retourna encore une fois et disparut enfin dans la cage de l'escalier.

Je posai le plateau par terre devant le 28, et frappai.

— Qui est là ? demanda le prétendu Turner.

— Le valet de chambre, dis-je en m'appuyant de toutes mes forces

contre le panneau de la porte.

Je l'entendis traverser la chambre et faire tourner la clé dans la serrure ; il ouvrit la porte contre laquelle j'étais appuyé. Elle céda brusquement et Turner, alias Ed ou je ne sais qui, part à la renverse. J'étais dans la place.

Mais pour un homme de soixante ans, il avait des réflexes étonnamment rapides. Il se ressaisit, fit demi-tour et bondit sur le lit où se trouvait un Colt 45.

Je lui sautai dessus l'aplatis sur le lit. Sa main se referma sur le revolver et ma main emprisonna la sienne. Pendant un bref instant, chacun de nous rivalisa d'ardeur et de force, mais j'avais la jeunesse pour moi.

Je lui arrachai l'arme d'une torsion du poignet, me redressai et fut debout avant qu'il ait pu bouger.

Quand il s'assit enfin, son œil plongeait dans le canon du revolver braqué sur lui. Je préférais que ça lui arrive, plutôt qu'à moi.

Il me regardait fixement ; sa figure rubiconde s'était mise à virer au violacé. Je tentai sans grand succès de reprendre mon souffle et lui dit :

— Calmez-vous. J'ai à vous parler.

Il passa sur ses lèvres un bout de langue pareille à un morceau de cuir et demanda d'une voix pâteuse :

— Qui diable êtes-vous ?

— Peu importe. Il y a de quoi boire devant la porte. Si vous alliez chercher cette bouteille, nous pourrions avoir une petite conversation.

Il devait avoir un sacré besoin d'alcool, car il bondit du lit et s'empara du plateau comme si son existence en dépendait. Il porta tendrement le plateau dans la chambre et le posa sur le lit, pendant qu'il versait du scotch dans un verre, je fis volte-face et allai fermer la porte à clé.

— Je prendrai un peu de glace avec le mien, dis-je doucement.

Il me regarda d'un œil vitreux.

— Mais qui êtes-vous donc, et qu'est-ce que vous voulez ? grogna-t-il en m'observant, la main crispée sur son verre.

A son air perplexe, je vis qu'il ne comprenait rien à ma présence.

— C'est moi qui vais poser les questions et vous allez me répondre, répliquai-je d'un ton volontairement bourru. Pourquoi n'avez-vous pas appelé la police quand vous l'avez trouvée ?

Il blêmit soudain. Il ne resta plus, en fait de couleur, sur son visage exsangue, que les veinules rougeâtres de sa couperose. Il grommela :

— Vous êtes au courant ?

— Oui. Je vous ai vu entrer et sortir. Pourquoi n'avez-vous pas appelé la police ?

— A quoi bon ? dit-il en se détournant.

— Comment vous appelez-vous ?

De nouveau la langue violacée apparut et passa sur les lèvres sèches.

— Turner. John Turner.

— Bon, si vous préférez ça...

Je levai le revolver. Il était lourd et peu maniable. J'avais lu des histoires sur les 45 dans les romans policiers, mais c'était la première fois que j'en avais un en main. J'étais étonné de le trouver si gros et si pesant. Je repris :

— Levez-vous et placez-vous contre le mur. Je vais appeler la police.

Il se renversa du whisky sur les genoux en sursautant :

— Hé là ! Une seconde, dit-il d'une voix rauque. Je ne suis au courant de rien. Je l'ai trouvée comme ça. Quelqu'un lui avait fracassé la tête.

— Comment vous appelez-vous ?

— Ed Nutley. Je suis son imprésario.

C'était logique. Je me souvenais que Dolorès m'avait parlé de lui.

— Pourquoi n'avez-vous pas prévenu la police ?

Il avala un peu de whisky. L'alcool parut lui faire du bien. Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ? grogna-t-il. Et puisque nous y sommes, qui êtes-vous donc ? Vous n'êtes pas flic, ni journaliste et je veux bien parier que vous n'êtes pas détective privé non plus... Alors qui diable êtes-vous ?

— Ecoutez, si vous ne voulez pas répondre à mes questions, nous allons faire venir la police et vous répondrez peut-être aux leurs.

Il perdit contenance.

— J'allais les prévenir, marmonna-t-il. Une fois le premier choc passé, j'avais l'intention de les prévenir.

— Allez-y. Prévenez-les maintenant, dis-je en espérant que le whisky ne l'avait pas enhardi au point de m'obéir.

Il posa son verre et, pendant quelques secondes pénibles, je crus bien qu'il allait s'emparer du téléphone. Mais il se contenta de prendre un paquet de cigarettes fripé, d'en coller une sur sa lèvre inférieure et de l'allumer.

— Je vous connais, déclara-t-il soudain. Il faut vraiment que je perde les pédales pour ne pas vous avoir remis plus, tôt. Vous êtes le

type qui lui a fourni le fric pour prendre le train.

Je reposai le 45 sur la coiffeuse, passai près de Nutley et allai me servir un léger whisky. Il me semblait que j'en avais besoin. Mon verre à la main, je revins m'asseoir sur une des chaises, près de la fenêtre.

— Et si je l'étais, dis-je, qu'est-ce que ça fait ?

Il me contempla avec des yeux ronds.

— Ah ! ben, ça alors ! Vous lui avez vraiment donné le fric ?

— Vous vous écartez du sujet. Je veux savoir pourquoi vous n'avez pas fait venir la police quand vous l'avez trouvée assassinée. Si vous ne me le dites pas, nous allons au poste ensemble et vous vous expliquerez avec eux.

Il hésita et finit par hausser les épaules.

— Je ne voulais pas me trouver mêlé à quoi que ce soit, dit-il en s'essuyant la figure avec un mouchoir douteux. Ils auraient pu penser que c'était moi. (Il rangea soigneusement son mouchoir.) Et pourtant, je l'avais bien prévenue... (Il s'interrompit soudain et fronça le sourcil.) Enfin, bref, je ne voulais pas me trouver mêlé à ça, acheva-t-il maladroitement.

— De quoi l'aviez-vous prévenue ?

Il hésita encore, puis il prit son verre et acheva son whisky d'un trait avant de s'en verser encore une rasade.

— Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça, murmura-t-il. Je suis peut-être saoul, mais si ça peut vous intéresser, je lui ai dit qu'elle était cinglée de vouloir se marier avec ce flic.

— Pourquoi lui avez-vous dit ça ?

Il avala la moitié de son whisky et m'observa de ses yeux chassieux.

— Parce qu'il ne valait pas grand-chose, mais elle n'a pas voulu m'écouter. (Il contempla le fond de son verre d'un air morne.) Elle ne voulait jamais m'écouter. Je lui ai dit qu'elle se laissait entraîner dans des combines louches, mais elle m'a ri au nez. Pour avoir le train de vie qu'il menait, ce flic, fallait qu'il trempe dans la saloperie jusqu'aux yeux. Mais elle s'en fichait éperdument. Elle pensait qu'en l'épousant elle pourrait abandonner les planches, et c'était tout ce qui l'intéressait. (Il but encore une gorgée.) Et maintenant, tout ce qu'elle a récolté, c'est un crâne en miettes.

— Quelles étaient les combines d'O'Brien, au juste ?

Il me regarda sournoisement.

— J'en sais rien.

— Pourquoi voulait-elle tellement s'en aller ?

Il gonfla les joues.

— Ma foi, il ne lui restait plus guère de débouchés par ici. Elle voulait faire un tour au Mexique.

— Mais elle était tellement impatiente de filer... Il y avait autre chose. Qu'est-ce que c'était ?

Il se versa encore à boire.

— Vous lui avez donné le fric ?

— Oui, mais son assassin l'a pris.

De la main, il s'essuya la sueur qui lui dégoulinait sur le visage, le regard toujours aussi vague.

— Je crois que je suis en train de me poivrer. Laissez-moi réfléchir.

Il se passa encore la main sur la figure et finit par poursuivre, au bout d'un moment :

— Si vous savez ce qui lui est arrivé, vous avez dû la voir avant moi. Ça veut dire que vous saviez qu'elle était morte, avant moi. Elle vous a fait cracher cinq cents dollars, mais vous venez de me dire que vous lui aviez donné le fric. (Il eut un petit hoquet, la main devant la bouche.) Je suis peut-être un peu parti, mais je ne suis pas idiot. C'est peut-être bien vous qui l'avez tuée. (Il s'accota sur les oreillers et me regarda.) Vouais... Peut-être bien. Ce serait peut-être pas une si mauvaise idée que ça d'aller trouver les flics. Vous les intéresseriez peut-être plus que moi, je n'ai aucun mobile, tandis que vous, pardon !

Je demeurai impassible, bien que mon cœur recommençât à battre de façon désordonnée.

— Je ne l'ai pas tuée, déclarai-je en le regardant dans les yeux ; d'ailleurs je ne pense pas que ce soit vous non plus, mais si vraiment vous y tenez, nous allons aller au poste et nous verrons bien.

Il eut un faible sourire.

— D'accord, mon petit père, je veux bien vous croire. Moi, je ne veux pas d'histoires. Elle est morte. Rien ne peut la ressusciter. Entre nous, je ne tiens pas à savoir qui a fait le coup. (Il se pencha en avant et se frotta les yeux avec les poings.) J'ai déjà eu assez d'ennuis avec les flics dans ma vie. S'ils ne vous collent pas cette affaire sur le dos, c'est sur le mien qu'ils la colleront. Il vaut mieux ne pas s'en mêler. Maintenant, si vous me débarrassez le plancher, pour que je puisse me coucher ? J'ai un train à prendre de bonne heure et je ne me sens pas bien du tout.

Je décidai de lancer un ballon d'essai.

— Vous le connaissez, ce gars Ross ?

Sa réaction me déçut : il se contenta d'ouvrir des yeux ronds.

— Je ne connais personne, déclara-t-il en choisissant soigneusement ses mots. Mais croyez-moi. Si vous tenez à la vie, vous ne chercherez à connaître personne dans ce sacré patelin. Maintenant

qu'est-ce que vous diriez de me laisser roupiller ?

— Vous pensez que c'est lui qui l'a tuée ?

Sa bouche molle eut un semblant de sourire.

— Ross ? Vous voulez rigoler ? Il n'aurait pas le courage de tuer une mouche.

Je lançai un second ballon.

— Alors vous croyez peut-être que ce serait Art Galgano ?

Du coup, j'avais fait mouche. Il se raidit, crispa les poings et devint blême. Pendant un bon moment, il resta sans bouger à me regarder, puis il grommela d'une voix rauque :

— Je ne sais pas qui l'a tuée. Maintenant, foutez le camp !

J'avais l'impression que je n'en tirerais plus rien et j'étais trop fatigué pour m'en soucier. Je tâcherais de lui mettre la main dessus dans la matinée et j'aurais peut-être plus de chance. Pour l'instant, il me fallait absolument dormir. Je me levai.

— Je vous verrai avant votre départ, dis-je en me traînant jusqu'à la porte. N'allez pas vous figurer que j'en ai fini avec vous.

— Ah ! laissez tomber, marmonna-t-il.

Son verre lui échappa et s'écrasa sur le tapis au milieu d'une petite flaque sombre.

— J'en ai marre d'ici. Je suis content de partir.

Un dernier regard me le montra, ruisselant de sueur, les yeux cernés de fatigue, la main crispée sur la bouteille de whisky. Il n'était pas beau à voir.

Je sortis dans le couloir obscur et fermai la porte. Je n'avais guère envie de passer la nuit dans cet hôtel sordide et nauséabond, mais je ne me sentais pas le courage de revenir en auto jusqu'à mon lointain bungalow.

J'entrai au 29, allumai et ôtai ma veste et mes souliers. Je me jetai sur le lit, courbattu et douloureux, avide de repos. J'essayai de penser aux événements de la journée. Je voulus analyser ce que Nutley m'avait appris, mais j'étais trop vanné. En une minute, je sombrai dans un sommeil lourd et sans rêves.

Soudain, je fus réveillé en sursaut par un coup de feu ; je faillis bien en tomber du lit. Je me redressai, le cœur battant la chamade, les yeux grands ouverts dans l'ombre, certain qu'on venait de tirer un coup de revolver.

Puis j'entendis des pas légers et rapides dans le couloir. Je me glissai du lit, traversai la pièce sans allumer et entrouvris la porte sans bruit pour jeter un coup d'œil dans le corridor.

Une âcre odeur de poudre s'échappait de la chambre de Nutley. Sa

porte était ouverte et la lumière allumée.

Je m'approchai et regardai dans la chambre. Nutley, assis par terre, était blotti dans un coin. Il portait un pyjama sale et il était nu-pieds. Une éclaboussure de sang s'étalait sous la poche poitrine de son pyjama.

Je vis la tache s'étendre lentement. Il n'y avait plus rien à faire. Il était vraiment tout seul, à présent.

Un peu plus loin, dans le couloir, une femme se mit à hurler. Moi aussi, j'avais envie de hurler.

CHAPITRE XI

I

J'avais maintenant vraiment l'impression d'avoir émigré dans un univers de cauchemar où je passais mon temps à fuir devant des cadavres.

Debout sur le seuil, perdu dans la contemplation de Nutley, je me disais que je ne devais absolument pas être trouvé dans cet hôtel et qu'il me fallait filer avant l'arrivée de la police. La femme hurlait toujours au bout du couloir et à l'étage au-dessus, une autre femme se mit, elle aussi, de la partie.

Le regard vitreux et vague de Nutley me disait qu'il était mort. J'étais si las que j'eus du mal à faire demi-tour pour longer le couloir et descendre l'escalier. La femme se mit à clamer par la fenêtre :

— Police ! A l'assassin ! Police !

L'affolement me donna soudain des ailes et j'arrivai dans le hall, les nerfs à vif, le souffle coupé. Une autre surprise m'y attendait.

Le portier de nuit gisait près du bureau de réception, à plat ventre, dans une mare de sang. On l'avait assommé sur la tempe droite, comme on avait tué Dolorès Lane.

Je commençais à prendre l'habitude des morts subites et je jetai un coup d'œil au cadavre, les nerfs désormais blindés, trop abruti pour m'en faire. Au même instant, j'entendis dans le lointain le hurlement d'une sirène de police et je me figeai, l'oreille tendue. Le bruit s'enfla et s'approcha, menaçant.

Le cœur bondissant, j'allai ouvrir les portes vitrées donnant sur la rue, quand je me rendis compte que si je sortais par là, je tomberais dans les bras de la police. Derrière le bureau de réception, une porte s'ouvrait sur laquelle on pouvait lire : *Service*.

Je fis le tour du comptoir en courant, ouvris la porte et sortis dans un étroit passage sombre. Devant moi, un escalier descendait vers les sous-sols. Je n'hésitai pas. Je l'empruntai rapidement et me trouvai dans le couloir des cuisines. Je stoppai une seconde, le temps d'apercevoir une immense cave encombrée de vaisselles diverses. Il n'y avait pas une âme et je me hâtai de gagner une porte marquée *Sortie de secours*.

J'eus quelque peine à tirer les lourds verrous, mais je finis par y arriver. J'ouvris la porte et passai la tête. Je me trouvais dans une impasse obscure.

Je refermai la porte derrière moi et suivis la ruelle d'un pas rapide pour gagner la rue. Une fois arrivé au bout de l'impasse, je surveillai les alentours avec soin.

Une voiture de police stationnait devant l'entrée de l'hôtel, mais je ne vis aucun agent.

En rasant les murs, je filai dans la direction opposée ; j'avais de la peine à lever les jambes, mais j'arrivais tout de même à courir.

J'avais passé deux croisements et j'avais été obligé de ralentir quand je vis un taxi en maraude se diriger vers moi. Je me disais bien que si je faisais signe à ce taxi, je pouvais avoir de graves ennuis, qu'une fois l'alarme donnée, le chauffeur se souviendrait de moi et donnerait mon signalement aux flics, mais j'étais trop épuisé.

Je levai la main et le taxi s'arrêta près de moi. Je dis au chauffeur de me conduire à Maddox Avenue en vitesse.

Il me jeta un regard perçant, puis il ouvrit la portière et je montai. Nous mîmes dix minutes à regagner Maddox Avenue ; en passant devant le Maddox Arms, je jetai un regard prudent par la portière.

Il y avait trois voitures de police devant l'immeuble, avec cinq agents en uniforme et un inspecteur en civil. J'avais l'impression que l'inspecteur n'était autre que le lieutenant West, mais comme il était dans l'ombre, je pouvais me tromper. Au croisement suivant, j'arrêtai le taxi et réglai la course. Quand le taxi se fut éloigné, je descendis la rue pour regagner ma Buick.

Au moment où je me dégageais du trottoir, j'entendis une horloge sonner trois heures. Je me dis que je venais de passer une sacrée nuit. Non seulement je me trouvais compromis dans la mort accidentelle d'un agent, mais aussi dans trois assassinats par-dessus le marché. C'était une situation comme on n'en rencontre que dans les cauchemars, mais j'étais bien trop fatigué pour en mesurer toute la portée.

Je ne pensais qu'à une chose : rentrer chez moi et dormir. Je finis par atteindre mon bungalow comme la pendule du tableau de bord marquait quatre heures moins cinq.

Je laissai la voiture devant la balustrade, remontai l'allée d'un pas raide, ouvris la porte d'entrée et pénétrai dans le hall obscur. Je n'allumai même pas, mais me dépêchai de gagner ma chambre. J'ouvris la porte et entrai dans le noir.

Soudain, je m'arrêtai net. Je sentis la chair de poule m'envahir toute l'échine. Un léger parfum flottait dans l'atmosphère, une odeur

que je n'avais jamais sentie dans ma chambre. J'avançaï le bras pour allumer. Mon cœur fit alors une brusque cabrioie.

Couchée dans mon lit, ses cheveux châains répandus sur son visage, les bras nus hors du drap, j'aperçus Lucille. Elle était morte ou endormie.

Je m'appuyai contre le mur et la regardai. Je ne la voyais pas remuer et je ne pouvais dire si elle respirait. Sa présence dans mon lit m'avait déjà porté un rude coup, mais je me mis à éprouver des nausées, à la pensée qu'elle pouvait être morte.

Trois personnes avaient été tuées au cours de la nuit. Lucille constituait peut-être la quatrième. J'avais pu m'enfuir et disparaître après avoir découvert les trois autres, mais je savais que si Lucille était morte, je ne pourrais pas filer et n'y plus penser. Elle était chez moi et dans mon lit.

Au prix d'un grand effort, je parvins à m'écarter du mur et traversai la chambre pour m'approcher du lit. D'une main tremblante, je lui caressai légèrement le bras.

Elle tressaillit, poussa un léger soupir et se retourna légèrement en fourrant sa figure dans l'oreiller, comme si la lumière la gênait. Je fis un pas en arrière en poussant un profond soupir de soulagement. Puis je vis ses vêtements en désordre, un pantalon jaune citron, un chemisier blanc, une petite culotte et un soutien-gorge blanc sur une chaise.

Je ne me demandai même pas ce qu'elle faisait dans mon lit, ni ce qui se passerait si on la trouvait là. Du moment qu'elle était en vie, le reste n'avait pas d'importance. Je voulais dormir, c'était tout.

J'allai dans la chambre d'amis, me déshabillai, arrachai le couvre-pieds et me glissai sous les draps.

A peine avais-je posé la tête sur l'oreiller que je sombrai dans un profond sommeil. Les cadavres, Lucille dans mon lit, la Cadillac accidentée, la crainte de la police et les menaces d'Oscar Ross, tout cela disparut dans un sommeil lourd et sans rêves. Et pendant que je dormais, mes difficultés et mes terreurs s'installèrent au pied de mon lit, attendant mon réveil pour m'accueillir.

II

Quand je me réveillai, la pendule de la table de chevet marquait onze heures cinq. Le soleil brûlant filtrait par les lattes des volets de bois et dessinait sur le tapis des figures géométriques.

Je restai un moment sans bouger, les yeux au plafond, à me

demander si je venais de vivre un cauchemar abominable ou si les événements qui me revenaient brusquement à la mémoire s'étaient réellement passés. Puis, à mesure que je reprenais mes esprits, je me rendis compte que je n'avais pas fait un rêve affreux. Je rejetai le drap et sautai du lit. J'enfilai un peignoir de bain et allai faire ma toilette.

Une fois rasé, je me sentis un peu plus capable de faire le point. Comme je sortais de la salle de bains, j'entendis remuer dans ma chambre ; puis la porte s'ouvrit brusquement et Lucille apparut sur le seuil.

Nous nous regardâmes.

— Bonjour, lui dis-je. Vous auriez tout de même pu prendre la chambre d'amis... A moins que vous n'ayez projeté de me violer ?

Elle devint écarlate.

— Je suis désolée. Je vous ai attendu pendant des heures mais vous n'arriviez pas, souffla-t-elle. Et puis je me suis sentie si fatiguée que je me suis allongée sur votre lit, et j'ai dû m'endormir.

— Alors, tout en dormant, vous avez répandu vos vêtements à travers la pièce et vous vous êtes fourrée sous les draps, répliquai-je avec un sourire. Enfin, j'espère que vous avez dormi aussi bien que moi. Je suis rentré assez tard et j'ai pensé que ce ne serait pas très gentil de vous réveiller. Aviez-vous une raison particulière de venir me voir, ou avez-vous simplement pensé qu'un petit changement de chambre romprait la monotonie de votre séjour aux « Pignons » ?

Elle me lança un regard morne.

— Vous m'avez dit que vous aviez trouvé une solution, mais vous n'avez pas dit ce que c'était. J'ai voulu savoir, je suis venue et j'ai attendu votre retour.

— Je vois. Et comment êtes-vous entrée ?

Elle détourna les yeux.

— Je... j'ai trouvé une fenêtre ouverte.

— Quelle négligence de ma part ! (Je me passai la main dans les cheveux et ne pus retenir un gémissement en frôlant la bosse sur la nuque.) Ecoutez, je ne me sens pas très en forme, ce matin. Soyez gentille. Sautez sur votre vélo et partez d'ici. J'ai besoin d'un peu de paix et de tranquillité.

— Ches... Je vous en prie... (Elle se mit à frapper ses poings l'un contre l'autre, geste que je commençais à connaître et qui dénotait son agitation.) Il faut que je vous parle. Cet homme du téléphone... Il est venu me voir. Il veut nous faire chanter.

— Oui, je sais. Bon, très bien, nous allons bavarder, mais pas avant que je prenne mon café. Voulez-vous me faire le plaisir d'aller dans la salle de bains vous pomponner un peu ? Pour l'instant, vous avez l'air

d'avoir couché dans une meule de foin. Je vais faire du café, et nous entrerons en conférence ensuite.

Je la laissai bouche bée et m'en allai dans la cuisine mettre de l'eau à chauffer. Je l'entendis passer dans la salle de bains. Au bout d'un moment, l'eau gicla dans la douche.

Quand j'eus finis de préparer le café, du jus d'orange et des toasts, elle avait terminé sa toilette. Sa peau rayonnait de fraîcheur et ses cheveux étaient nets et soyeux. Elle avait roulé les manches de ma robe de chambre et avec ce don qu'ont la plupart des femmes, elle réussissait à paraître ravissante, même affublée d'un peignoir d'homme trois fois trop grand.

— Asseyez-vous et buvez votre café. Ne bavardons pas encore. Nous avons le temps.

— Mais, Ches...

— J'ai dit que nous parlerions tout à l'heure. Je tiens à boire mon café en paix. Laissez-vous aller, je vous en prie, et restez tranquille.

Elle s'assit en face de moi en boudant et se versa du café.

La situation m'amusait. Si je n'avais pas d'ennuis, si Aitken mourait subitement et si elle m'épousait, je pourrais jouir de ce tableau pendant vingt ans et plus ; je verrais, tous les matins, Lucille en face de moi, à la fois ravissante et maussade, prendre son petit déjeuner. Je me surpris à envisager cette vie avec beaucoup moins de plaisir que je n'aurais cru.

Nous achevâmes notre café en silence. De temps en temps, nous nous regardions, d'un bout à l'autre de la table. C'était un drôle de petit déjeuner, mais j'étais bien décidé à ne pas écouter un mot de ses doléances avant d'avoir allumé ma première cigarette de la journée.

Le café bu, je lui présentai une boîte de cigarettes, me levai et allai m'allonger sur le divan. J'allumai une cigarette et me mis à contempler le plafond. Je me sentais à présent plus ou moins prêt à affronter tout ce qu'elle avait à me dire. Sans la regarder, j'articulai :

— Bon. Allons-y. Vous êtes maintenant victime d'un chantage. C'est bien ça ?

Elle se tenait toute droite, les poings sur la table, les yeux écarquillés.

— Oui. Il est venu hier soir. J'étais à la piscine. Il m'est apparu tout à coup, au moment où je sortais de l'eau.

Je laissai la fumée s'échapper de ma bouche ouverte, et redressai la tête pour la regarder :

— Si vous portiez le bikini que je vous ai vu, je suis surpris qu'il ait eu le cœur de vous faire chanter. Comment l'avez-vous trouvé ? Il m'a fait l'effet du genre de type dont les femmes raffolent.

— Je l'ai trouvé odieux, dit-elle avec un morne détachement.

— Vraiment ? Peut-être parce qu'il vous a demandé de l'argent ? Je suis certain que s'il vous avait invitée à dîner vous l'auriez trouvé merveilleux.

— Ches ! Cessez de parler sur ce ton ! Il réclame trente mille dollars ! Il a dit que nous pouvions nous débrouiller, à nous deux, pour trouver cette somme.

— Je sais. Il a l'air convaincu, comme un enfant, que nous pouvons fort bien réunir pareille somme. Il m'a fait la même proposition, en me donnant jusqu'à la fin de la semaine pour trouver le fric. Vous croyez que vous pourrez trouver trente mille dollars ?

— Jamais de la vie !

Je tendis le bras pour faire tomber la cendre de ma cigarette.

— Combien pouvez-vous vous procurer ?

— Je ne sais pas. J'ai une bague en diamant et c'est à peu près tout. Roger m'en a fait cadeau avant notre mariage. Ça doit valoir de l'argent. (Elle se mit à faire tourner la bague autour de l'annulaire de sa main droite.) Je ne sais trop combien. Vous pourriez peut-être la vendre pour moi.

Je tendis la main.

— Faites voir.

Elle me regarda comme si elle n'en croyait pas ses oreilles, puis elle fit glisser la bague de son doigt, se leva et vint vers moi pour me la donner. Je la pris, sans la quitter des yeux.

— Asseyez-vous là, dis-je en tapotant le divan.

Elle obéit et croisa les mains sur les genoux. Elle avait l'air à la fois perplexe et inquiet.

J'examinai la bague. Elle n'était pas vilaine, mais elle ne ferait pas faire des folies à un joaillier.

— Je pense qu'on pourrait en tirer cinq cents dollars au clou, à condition de raconter au gars que vous avez une vieille mère malade et que vous n'avez pas mangé depuis huit jours, et à condition qu'il vous croie, bien sûr. (Je lançai la bague sur ses genoux.) Eh bien ! nous progressons. Il ne nous reste plus qu'à trouver vingt-neuf mille cinq cents dollars.

— Ches ! Pourquoi me parlez-vous ainsi ? protesta-t-elle avec colère. Que vous ai-je fait ? je vous ai prévenu que nous serions victimes d'un chantage vous ne m'avez pas crue, et maintenant vous m'en voulez. Ce n'est pas ma faute !

— J'ai passé une nuit assez critique, dis-je patiemment. Vos problèmes personnels, Lucille, ne m'intéressent pas tellement pour l'instant. J'ai autre chose en tête.

— Mais ces problèmes vous regardent aussi ! s'écria-t-elle. Comment allez-vous trouver l'argent ?

— Voilà, comme aurait dit Hamlet, la question. Avez-vous une proposition à me faire ?

— Eh bien, vous... vous pouvez en trouver une bonne partie, n'est-ce pas ? Vous m'avez bien dit que vous aviez vingt mille dollars.

Je la regardai. Elle était penchée en avant, les yeux craintifs et angoissés. Elle paraissait très jeune et très jolie.

— Je suis obligé de les donner à votre mari. Il serait peut-être déçu que je les donne à Oscar à la place.

— Ches ! Vous n'avez pas l'air de prendre ça au sérieux. Mais qu'est-ce que vous avez ? Cet homme va raconter à Roger qu'il m'a vue en train de le tromper avec vous sur la plage et il va dire à la police que j'ai tué cet agent ! Il dit qu'il a une photo de vous en train de changer les plaques de votre voiture ! (Elle se mit à me marteler le genou du poing.) Vous êtes dans le bain tout autant que moi ! Qu'est-ce que nous allons faire ?

Je repoussai sa main.

— Nous n'allons pas nous laisser dépasser par les événements. C'est le premier point. Ensuite, nous n'allons pas donner un sou à M. Oscar Ross, et troisièmement vous allez vous habiller et vider les lieux avant que quelqu'un vienne nous surprendre dans une situation bougrement compromettante.

Elle se raidit et serra ses poings entre ses genoux.

— Vous ne voulez pas payer ? murmura-t-elle en faisant des yeux ronds. Mais il le faut pourtant ! Sinon, il va aller trouver la police ! Il va tout raconter à Roger... Vous êtes obligé de lui donner ce qu'il demande, Ches !

— Rien à faire. Nous avons presque une semaine devant nous. Ce serait bien le diable si, en six jours, je ne déterrais pas, sur ce Ross, un renseignement quelconque, qui lui ôterait l'envie de poursuivre son chantage. Un homme comme lui doit avoir un passé douteux. Il a hâte de quitter la ville. Je m'en vais fouiller dans son passé, et je vais savoir pourquoi il est si pressé de partir. Je tomberai peut-être sur un filon. En tout cas, je ne vais pas lâcher un sou tant que je ne serai pas absolument convaincu que c'est indispensable. Or, pour le moment, je suis loin de le penser.

Elle me contempla, atterrée.

— Mais s'il voit que vous faites une enquête sur lui, ça ne lui plaira peut-être pas. Il ira voir les policiers.

— Mais non. Maintenant, voulez-vous être gentille ? Habillez-vous et rentrez chez vous. J'ai des choses à faire et vous me gênez.

— Mais vous ne parlez pas sérieusement ? Vous allez vous en faire un ennemi. Il... il peut même augmenter son prix !

— Jamais de la vie. Ce n'est pas un imbécile. Il sait que trente mille, c'est un maximum. Voulez-vous me faire le plaisir de fiche le camp ?

Avec lenteur et comme à regret, elle abandonna son siège.

— Ches, vous ne pensez vraiment pas que nous ferions mieux de casquer ? Nous... nous pourrions nous retrouver en prison si vous cherchez à faire le malin.

Je lui souris.

— Voulez-vous me faire confiance et ne plus vous tracasser ? Nous avons tout le temps et nous aurons peut-être un peu de chance.

— Ça ne me plaît pas beaucoup, tout ça, dit-elle, les yeux toujours braqués sur moi. Je crois qu'il vaudrait mieux s'exécuter et se débarrasser de lui.

— Naturellement. Vous dites ça parce qu'il ne s'agit pas de votre argent. Si vous êtes si pressée de cracher, pourquoi ne demandez-vous pas à votre mari de vous prêter trente mille dollars ? Il accepterait peut-être.

Elle eut un geste rageur, fit demi-tour et sortit en trombe.

Je m'emparai de l'annuaire du téléphone et le feuilletai jusqu'à ce que je tombe sur la lettre R. Je trouvai Oscar Ross à une adresse de Beach Boulevard, villa Belle Vue. Ce n'était peut-être pas le quartier le plus select de la ville, mais il valait bien le mien.

Par pure curiosité, je cherchai si Art Galgano ne figurait pas à l'annuaire. Je ne fus ni déçu ni étonné de ne pas le trouver.

Je rangeai l'annuaire et allai me verser une autre tasse de café. J'avais de nouveau mal à la tête. Je fis un saut dans la salle de bains pour y chercher de l'aspirine. J'en avalai trois comprimés avec du café tiède.

Puis je retournai m'asseoir sur le divan pour réfléchir. Au bout d'une quinzaine de minutes, Lucille sortit de ma chambre. Avec son pantalon jaune et sa chemise blanche, elle était ravissante.

Debout sur le seuil, posant ostensiblement pour la galerie, elle avait un air de petite fille abandonnée qui la rendait mignonne à croquer. Je la regardai. J'aurais bien voulu qu'elle ne fût pas la femme d'Aitken, et ne fût point si menteuse ni si peu digne de confiance. D'une petite voix puérile, elle déclara :

— Ches, il nous faut vraiment regarder les choses en face. J'ai pensé...

— Ne gaspillez pas votre salive. Je sais exactement ce que vous avez pensé. Vous avez décidé que, pour notre salut à tous deux, je

devrais abandonner jusqu'à mon dernier sou, mais il y a une chose que vous avez oubliée. Quand on commence à céder au chantage, le maître chanteur n'est jamais satisfait. Ross acceptera notre argent avec joie et nous n'entendrons peut-être plus parler de lui pendant un an ou deux ; et puis, un jour, quand nous penserons que tout va bien, il se ramènera avec une histoire touchante et nous remettra le grappin dessus. C'est mon argent, Lucille. Il se peut que je sois obligé de le donner, mais je veux être foutrement certain d'abord qu'il n'y a pas d'autre moyen de nous tirer de ce pétrin.

Elle se mit à déambuler nerveusement dans la pièce. Enfin, elle s'arrêta et dit, sans me regarder :

— Dans ces conditions, je ferais peut-être bien d'en parler à Roger. Je suis sûre qu'il paierait cet homme plutôt que de me laisser aller en prison.

— Nous avons déjà joué cette scène et c'est toujours du mélo, répondis-je en souriant. Rentrez chez vous avant de m'exaspérer davantage.

Ses mains se crispèrent sur son sac et elle s'avança sur moi, en me fusillant du regard.

— Il faut que nous versions cette somme ! Si vous ne voulez pas, je le dirai à Roger ! C'est mon dernier mot !

— La dernière fois que nous avons échangé ces quelques répliques, vous avez fini par déclarer que vous n'aviez pas vraiment envie de tout révéler et que vous ne m'en parleriez plus. On dirait que vous avez la mémoire courte. Mais c'est d'accord. Si vous êtes si décidée à tout lui dire, nous irons ensemble, et je m'arrangerai pour lui donner la version exacte de l'histoire.

Elle devint blême de rage.

— Je vous déteste ! hurla-t-elle en m'envoyant son sac à la tête.

Je levai la main à temps et le coup m'atteignit au poignet. Le choc fut si brutal que le sac lui échappa des doigts. Il voltigea dans la pièce, heurta le mur et s'ouvrit en répandant son contenu par terre.

Un objet attira mon attention.

— Eh bien ! ça alors ! m'écriai-je.

De l'autre bout de la pièce elle se précipita pour le ramasser et le fourra dans son corsage ; puis elle recula, les yeux agrandis par la crainte et la consternation.

Pendant une seconde ou deux, je demeurai pétrifié, les yeux ronds, mais la voyant faire volte-face pour fuir, je bondis sur elle.

Je l'attrapai au moment où elle atteignait le hall. Elle m'échappa, fit un crochet et essaya d'ouvrir la porte d'entrée. La saisissant par le bras, je la fis pivoter. Elle se débattit à coups de pied, à coups de

poing, en essayant même de mordre. Elle le faisait mal, et la colère me prit.

Je lui tordis le bras. Elle poussa un cri. Je l'obligeai à me tourner le dos et me mis à lui soulever le bras pour la faire tomber à genoux. Puis je me penchai sur elle, légèrement essoufflé, et j'essayai de plonger la main dans son corsage.

Ce geste la rendit folle. Elle exerça alors une poussée qui aurait très bien pu lui casser le bras, si je n'avais pas relâché mon étreinte. Puis elle tomba à plat ventre, se retourna sur le dos et m'envoya son pied à la volée dans la figure. Elle me toucha au menton avec une force peu commune ; ce coup me fit chanceler et m'asseoir brusquement.

Elle s'écarta alors en se tortillant par terre, réussit à se remettre debout et fit un plongeon en direction de la porte. D'une détente, je m'allongeai et lui empoignai la cheville. Elle s'écrasa sur le plancher. Tout essoufflée, elle voulut se tourner de côté pour me refaire le coup de la ruade, mais cette fois-ci, je m'y attendais et j'esquivai à temps.

Puis, brusquement, je me redressai et retombai sur elle en m'emparant de ses poignets. Elle voulut alors me donner un coup de tête en pleine figure, puis elle réussit à libérer une main et à m'enfoncer ses ongles dans le cou, près de la gorge. Cela tournait à la bagarre sérieuse et je me sentais perdre patience.

Au moment où elle essayait encore de me griffer, je lui flanquai un bon coup sur la tempe, elle en resta un peu sonnée et je pus de nouveau lui immobiliser les poignets.

— Assez ! haletai-je. Vous ne réussirez qu'à vous faire du mal ! Ne bougez pas.

— Lâchez-moi ! brailla-t-elle, les yeux étincelants. Salaud ! Monstre ! Lâchez-moi !

J'avais l'impression d'être aux prises avec un chat sauvage. Elle réussit à relever brusquement le genou et à me l'envoyer en pleine poitrine, ce qui m'obligea à lui lâcher les poignets. De nouveau, elle s'écarta d'un coup de reins. Ma main s'abattit alors sur le col de sa chemisette et je la déchirai. Elle m'expédia son poing dans l'œil droit. Ses petites phalanges pointues me lacérèrent et le sang se mit à couler sur ma figure.

Je commençais à en avoir assez.

Je m'allongeai sur elle, à l'étouffer, et la serrai contre moi. Puis je la pris dans mes bras et traversai le hall en courant pour lui cogner la tête contre le mur. Elle en perdit la respiration. Je reculai d'un pas et, avant qu'elle ait repris ses esprits, je fourrai les doigts dans l'échancrure de sa chemisette. Dans un bruissement de soie déchirée, je lui arrachai le vêtement.

Elle poussa un cri de rage, rua et plongea sur le petit objet qui était tombé par terre. Mais je la devançai. D'un coup d'épaule dans les côtes, je l'envoyai valser. Elle alla tomber dans un coin, glissa contre le mur et s'écroula en tas.

Je ramassai ce qui avait jailli de la chemisette. C'était un permis de conduire. Je l'examinai. Il était à son nom, et datait de deux ans.

Je me retournai pour la regarder. Elle ne broncha pas. Elle était accroupie dans son coin, les bras contre la poitrine, la figure cachée dans les mains. Elle se mit alors à pleurer.

CHAPITRE XII

I

Je fourrai le permis de conduire dans ma poche, tournai le dos à la fille en larmes et me rendis à la salle de bains pour nettoyer les égratignures que j'avais dans le cou. Elles étaient passablement profondes et douloureuses. J'arrêtai l'hémorragie, puis je m'occupai de ma coupure sous l'œil. Je me regardai dans la glace. J'avais vraiment l'air de sortir d'une sacrée bagarre.

Ensuite, j'allai dans ma chambre pour ôter mon pyjama et mettre une chemise et un pantalon de sport, puis je retournai m'asseoir dans le living-room et regardai par la fenêtre la plage, la mer et les palmiers.

La plaie de mon œil se remit à saigner et je la tamponnai avec mon mouchoir, tout en faisant le point. Quantité de détails méritaient réflexion.

J'étais en train de ruminer tout cela en fumant quand j'entendis un léger bruit et me retournai.

Lucille se tenait dans l'encadrement de la porte. Elle avait revêtu ce qui lui restait de sa chemisette et l'avait fait tenir avec une épingle trouvée Dieu sait où. Elle portait un bleu au menton et son pantalon jaune tout fripé, était déchiré au genou.

Nous nous regardâmes. Enfin, d'une voix mal assurée, elle me dit :

— Ches... Je peux vous expliquer... Vraiment...

— Eh bien ! entrez vous expliquer. Ça doit valoir la peine d'être entendu. Vous m'avez donné la preuve que vous étiez rompue à tous les mensonges, mais cette fois-ci, pour peu que vous vous en donniez la peine, vous allez pouvoir décrocher un Oscar !

Elle s'approcha et vint s'asseoir dans un fauteuil près de moi.

— Je vous en prie, Ches... Je sais que vous devez être furieux, mais je ne vous ai jamais menti. Je vous assure. (Elle avait maintenant une expression de parfaite innocence qui me donnait envie de la renverser sur mes genoux et de la fesser avec la première canne que j'aurais trouvée.) Si vous m'aviez demandé le permis de conduire, je vous l'aurais donné. C'était inutile de vous jeter sur moi comme ça.

— N'exagérez pas, sinon je recommence, mais cette fois je

prendrai un bâton. C'est quelque chose que votre mari aurait dû faire depuis longtemps.

Elle se passa la langue sur les lèvres et l'expression innocente fit place à une angoisse sournoise.

— Je suis désolée, Ches. Je ne voulais pas vous embêter, murmura-t-elle humblement. Si vous ne me croyez pas quand je vous affirme que je ne vous ai jamais menti...

— Oh ! ça va, coupai-je avec impatience. Voyons vos explications. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de leçons de conduite ?

Elle se mit à promener le long de sa cuisse l'index et le majeur de sa main gauche, histoire de donner l'impression qu'elle était gênée comme une fillette, mais elle perdait son temps.

— Vous comprenez, Ches, dès l'instant où je vous ai vu pour la première fois, je suis tombée amoureuse de vous, souffla-t-elle à voix basse.

Puis elle leva vers moi de grands yeux humides et tout étoilés. Cela, non plus, ne fit aucun effet.

— Et quand placez-vous cet instant ?

— Quand je vous ai vu, cette nuit-là, en train de me guetter... le soir où vous êtes venu à la maison pour la première fois.

Je me reportai à cette soirée. Elle me semblait incroyablement lointaine.

— Quand vous vous admiriez dans la glace ? C'est bien ça ?

— Oui. (Ses doigts reprirent leur marche à reculons du genou vers le haut de la cuisse, puis elle les examina pour voir si l'exercice ne les avait pas abîmés.) Je me sentais si seule, Ches. Vous ne pouvez imaginer ce que c'est que d'être la femme d'un vieil homme. Roger est tellement ennuyeux ! Je voulais faire votre connaissance. J'étais sûre que vous étiez amusant. Alors, je me suis dit que le mieux serait de faire semblant de ne pas savoir conduire et de vous demander de m'apprendre. Si j'ai fait ça, c'est uniquement pour faire votre connaissance.

D'une chiquenaude, j'expédiai ma cigarette dans le jardin.

— Ça alors, c'est énorme ! dis-je, admiratif. Ainsi, il vous fallait un prétexte pour me connaître ?

Elle me jeta un coup d'œil, puis se détourna pudiquement.

— Je ne vous aurais jamais avoué cela, Ches, si je ne pensais pas vous devoir une explication. C'est une chose qu'une femme n'aime pas avouer.

— Je comprends ça. Alors, vous êtes tombée amoureuse de moi à première vue ?

Elle se mordit la lèvre, le regard lointain.

— Oui.

— Pourtant il semble me souvenir que, lorsque je vous ai demandé sur la plage si vous m'aimiez, vous avez été non seulement stupéfaite mais encore vexée.

Elle s'agita nerveusement.

— Je... je me disais que ce serait dangereux d'avouer que je vous aimais. Je... Je ne voulais pas...

Elle laissa la phrase en suspens.

— Eh bien ! je ne veux pas vous gêner davantage, Lucille. Mais il y a une chose qu'il faut que je comprenne. Vous avez feint de ne pas savoir conduire, uniquement pour vous amuser un peu avec moi. Juste ?

Elle se tortilla de nouveau, mal à l'aise.

— Ce n'est pas tout à fait ça. Je voulais faire votre connaissance. Il me semblait que vous deviez être intéressant.

— Alors, maintenant que vous me connaissez, vous me trouvez intéressant ?

Elle rougit légèrement.

— Mais naturellement ! C'est toujours agréable de savoir qu'un homme est amoureux de vous. L'amour est la chose la plus importante, dans la vie d'une femme. Roger ne m'aime pas.

— Vous avez découvert cela avant ou après le mariage ?

Elle leva brusquement la tête, les yeux étincelants, mais elle se rappela vite le rôle qu'elle jouait et son expression changea et devint peinée et stupéfaite.

— Après le mariage. Tout simplement, je ne l'intéresse plus.

— Je me demande pourquoi.

Elle fronça le sourcil et changea de position.

— Il est vieux. Nous ne nous intéressons pas aux mêmes choses, dit-elle en se détournant.

— Ça se comprend. Alors, tout naturellement, vous avez cherché dans vos relations quelqu'un qui s'intéresserait à vous, et vous avez jeté votre dévolu sur moi.

Elle rougit de colère, et répliqua en essayant de parler doucement :

— Je sais ce que vous devez penser, Ches. A votre place, j'en ferais sans doute autant. Je ne vous reproche pas votre amertume. Je suis désolée. Je suis très fautive. Je me sentais si seule. Vous m'avez fait renaître à la vie.

— Je dois dire que vous avez mis un peu d'animation dans la mienne, de votre côté. Maintenant que vous m'avez donné l'explication que vous jugez bonne, permettez-moi de l'examiner de

plus près. Alors, ça fait deux ans que vous conduisez ?

Elle crispa subitement les poings.

— Oh ! non. Pas du tout. Ça fait deux ans que j'ai un permis, mais je n'ai jamais beaucoup conduit. Roger ne voulait pas que je touche à ses voitures. Je n'ai guère conduit que pendant une semaine et puis il a prétendu que j'allais trop vite et il m'a défendu de toucher au volant.

Je lui souris. Elle avait été assez fine pour flairer le piège, et l'éviter.

— Alors quand vous m'avez demandé de vous donner des leçons, vous recommenciez à zéro, en somme ?

Ses poings s'ouvrirent.

— Oui.

Je lui jetai le permis sur les genoux.

— J'espère que vous pouvez le prouver. Je souhaite que le chauffeur de votre mari consente à être parjure si on lui demande si vous vous servez des voitures de votre mari. Car je vous soupçonne de les conduire, Lucille. Qu'un débutant écrase un flic, c'est du domaine des choses possibles, mais quand il s'agit d'un conducteur exercé, c'est une autre paire de manches. Quand le juge verra votre permis, il faudra faire des étincelles pour le convaincre de votre innocence.

Elle se raidit.

— Ne dites pas ça ! Vous cherchez à me faire peur, c'est tout !

Je la regardai fixement.

— J'aimerais beaucoup pouvoir vous faire peur, Lucille. Vous êtes très sûre de vous en tirer, n'est-ce pas ?

Pour la première fois, je vis à son regard qu'elle commençait à perdre pied et à s'énerver.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, grinça-t-elle.

— Non ? Soyez gentille, voulez-vous ? Ramassez vos ennuis, vos complexes, vos désirs et vos intérêts, emportez-les sous le bras et fichez-moi le camp d'ici. Voulez-vous avoir l'amabilité, pour m'empêcher d'être exposé à la tentation, d'ôter de ma vue vos airs de petite fille, votre sex-appeal et votre corps charmant ? J'avoue que je suis tombé follement amoureux de vous quand je vous ai aperçue dans votre jolie petite chemise de nuit. Et j'ai continué quand je vous ai trouvée dans ma voiture. Et j'ai persévéré quand vous vous êtes allongée sur le sable et que vous avez fait mine de vous offrir à moi, pour rien, gratis et à l'œil. Mais depuis, j'ai bien réfléchi. Vous ne m'intéressez plus. Je crois que vous êtes une tricheuse. Je sais que vous mentez. Je suis également sûr que vous avez besoin d'argent pour une raison connue de vous seule, et je suis tout aussi sûr que ce n'est pas moi qui vous le donnerai. Alors, filez. Cherchez une autre

poire. Il doit y en avoir des milliers qui tomberont dans vos filets, comme je l'ai fait. Tentez encore le coup, mais choisissez quelqu'un de pas trop malin. Croyez-m'en. Passez-moi par profits et pertes. Si vous vous dépêchez, vous trouverez bien encore quelqu'un, et je vous souhaite bonne chance. Et maintenant, débarrassez-moi le plancher de votre charmante petite personnalité et fichez-moi la paix.

Elle resta immobile à me dévisager, les mains crispées sur les genoux, le visage blême, les yeux lançant des éclairs. Elle répliqua enfin, d'une voix essoufflée.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Comment osez-vous me parler sur ce ton ? On nous fait chanter ! Vous êtes dans le bain autant que moi ! Je vous ai expliqué pourquoi j'ai mon permis. Mais ça ne change rien. Cet homme réclame trente mille dollars, sinon il ira nous dénoncer à Roger et à la police. Comment pouvez-vous me parler ainsi ?

Je me levai, m'approchai d'elle et m'accroupis à ses pieds.

— Dites-moi une chose, Lucille, demandai-je en plantant mon regard dans le sien, depuis combien de temps travaillez-vous avec Oscar ? Combien de pigeons avez-vous plumés ? Dites-le moi, avant que je vous prenne par votre petit cou de menteuse et que je vous jette dehors.

Une rage sauvage la défigura. Sa main pareille à une griffe voulut m'atteindre la joue mais, cette fois, j'étais prêt. Je lui pris le poignet, la tirai hors du fauteuil et lui tordis le bras dans le dos.

Elle poussa un petit cri de douleur en se retrouvant brutalement debout. Je la fis pivoter et lui saisis les bras.

— Eh bien ? La réponse ? dis-je en la secouant. Depuis combien de temps travaillez-vous ensemble, tous les deux ?

Elle tenta de se dégager, mais je la tenais bien.

— Vous vous trompez, répliqua-t-elle, hors d'haleine. Je ne travaille pas avec cet individu ! Comment pouvez-vous imaginer une chose pareille !

Je la lâchai.

— Vous ne trompez personne. C'est cousu de fil blanc. Vous m'avez entraîné par ruse sur cette plage déserte. Il n'y avait pas une âme. Je suis allé examiner l'endroit hier. Il n'y a pas d'autres empreintes que les nôtres et j'ai bien vu que Ross n'avait pu se trouver là. Il était au courant de ce qui s'est passé, parce que vous le lui avez dit. Tous les deux, vous cherchez à vous emparer des vingt mille dollars que je dois mettre dans l'affaire de votre mari. Il vous en a parlé, n'est-ce pas ? C'est pour ça que vous posiez tant de questions indiscretes, la première fois que nous nous sommes vus. Vous l'avez

raconté à Ross et vous avez projeté, à vous deux, de me le soutirer avec un chantage. Quand je vous ai téléphoné pour vous dire que je pensais avoir trouvé une solution, vous n'avez pas eu l'air content. Je l'ai compris à votre ton. Je n'ai pas plus tôt raccroché, que vous avez téléphoné la nouvelle à Ross. Il est venu ici en vitesse pour voir ce que je mijotais, en apportant un appareil muni d'un flash. Et maintenant, essayez de vous en tirer par de nouveaux mensonges, si vous pouvez !

Elle se laissa tomber dans un fauteuil, s'enfouit le visage dans les mains et se mit à pleurer. Je lui tournai le dos et me servis un whisky avec beaucoup de glace. Quand je retournai m'asseoir, mon verre à la main, elle avait cessé de pleurer et s'essuyait les yeux sur sa manche, comme une petite fille des rues qui vient de recevoir une fessée et s'en va, l'oreille basse.

— Ches...

— Et hop, nous voilà repartis ! (Je me penchai en avant et l'observai.) Quelle nouvelle salade venez-vous d'inventer, à présent ?

— Ches, je vous en supplie, ne soyez pas méchant, dit-elle en se tordant les mains. (Le geste était neuf et si sa vue ne m'avait pas donnée la nausée, son désespoir m'aurait peut-être ému ; pas beaucoup, mais un petit peu tout de même.) Je n'ai pas pu faire autrement. Il... Ça fait des mois qu'il me fait chanter.

Je bus une gorgée de scotch. Il était excellent, juste assez fort, glacé à point, en un mot, parfait.

— Ainsi, vous voulez me faire croire qu'Oscar vous fait chanter, depuis de longs mois ?

— Oui.

— Alors vous vous êtes dit que ce serait une excellente idée qu'il me fasse chanter aussi ?

— Je ne pouvais pas faire autrement, répéta-t-elle avec le même geste des mains. (Mais cette réédition était moins persuasive que l'original.) Il a appris que vous aviez tout cet argent...

— Vous voulez dire que vous le lui avez appris ?

— Non, ce n'est pas moi. Je vous le jure ! (Elle me regarda ; ses joues blêmes ruisselaient de larmes ; elle ouvrait des yeux immenses.) Il l'a su.

— Ah ! non, ne me servez pas ce boniment ! m'écriai-je, au comble de l'exaspération ; je vous en supplie, essayez au moins de débiter une histoire plausible. Il ne peut pas l'avoir su. Seuls, Aitken et vous étiez au courant de ce que j'allais verser. Aitken ne peut le lui avoir dit. Il faut bien que ce soit vous.

Elle s'agita dans son fauteuil, en cherchant désespérément à se défendre par d'autres mensonges.

— Je... Je ne voulais pas le lui dire, Ches. Il faut me croire. Nous parlions, et j'ai dit comme ça que je connaissais quelqu'un, de très riche et que j'aimerais bien avoir de l'argent. Je n'ai jamais pensé qu'il... C'est simplement arrivé comme ça... Ça m'a échappé... Je n'avais pas l'intention de lui en parler.

— Mais vous le lui avez appris ?

Elle recommença à se presser les mains entre les genoux.

— Oui, mais ça m'a échappé.

— Pourquoi vous faisait-il chanter depuis des mois ?

Elle hésita, se détourna et s'agita encore, mal à l'aise.

— Je ne peux pas vous dire ça, Ches. C'est... c'est une affaire personnelle. C'est une chose que j'ai faite...

— Par exemple, une promenade avec un monsieur sur une plage déserte ?

— Jamais de la vie ! Je... Jamais je n'avais fait ça.

— Bon, très bien, passons. Donc, il vous faisait chanter, et malgré cela, vous aviez avec lui de petits entretiens où vous lui parliez gentiment des employés de votre mari et de l'argent dont ils disposaient.

— Ce n'est pas cela du tout...

— Tu parles ! Oh ! ne prenez pas cet air indigné ! De toute façon, je parierais que c'est lui qui vous a donné l'idée de m'entraîner sur la plage et de vous faire donner des leçons de conduite.

— Oui.

Elle écarta ses cheveux, les releva au-dessus de ses épaules. Il y avait pas mal de temps qu'elle n'avait pas fait ce geste-là.

— Et vous ignoriez absolument pourquoi il vous demandait de m'emmener sur la plage ?

— Oui. Il... Il ne m'a rien dit.

— Et, à cause du chantage qu'il exerçait à vos dépens, vous lui obéissiez aveuglément ?

Elle rougit et se tordit les doigts.

— Je suis obligée de faire ce qu'il me dit de faire.

— Et vous lui donnez de l'argent ?

Elle accusa le coup.

— Non... Je n'en ai pas.

— Sa méthode de chantage consiste à vous faire faire ce qu'il vous demande ?

— Oui.

Je poursuivis, sans la quitter des yeux :

— Après avoir joué votre petite scène avec moi, vous avez pris ma voiture et vous vous êtes débrouillée pour tuer un agent. Vous vous êtes empressée de bondir dans la première cabine téléphonique venue pour appeler Oscar et lui raconter ce que vous aviez fait. Il a tout de suite vu que vous lui fournissiez une arme encore bien plus intéressante. Il vous a alors donné l'ordre de vous rendre chez moi, pour jouer une nouvelle comédie et me persuader d'endosser toute la responsabilité ; puis il vous a affirmé qu'il allait s'occuper de me soutirer l'argent. Et, comme vous êtes forcée d'obtempérer à ses moindres désirs, vous avez suivi ses instructions à la lettre, allant jusqu'à me menacer de tout raconter à votre mari si je ne crachais pas au bassinet !

De nouveau, elle frappa ses poings l'un contre l'autre.

— Ça ne s'est pas du tout passé de cette façon-là, Ches ! Je ne lui ai pas téléphoné. Je suis venue ici tout droit.

— Je ne vous crois pas, Lucille. Je ne crois pas que Ross vous fasse chanter. Je suis persuadé que vous aviez combiné tout cela ensemble.

— C'est faux, Ches ! Je vous jure que ce n'est pas vrai. Je vous ai dit toute la vérité.

Je l'examinai attentivement, certain qu'elle mentait.

— Bon. Je vais vous dire ce que nous allons faire. Nous allons parler à Ross, tous les deux. Je serais curieux de voir ce qu'il dira si nous réussissons à le coincer à l'improviste. Ne bougez pas. Je vais me changer et puis nous irons tous les deux lui faire une petite visite.

Je sortis du living-room et refermai la porte avant qu'elle puisse protester ; je me dirigeai ensuite vers ma chambre et ouvris la porte, mais sans entrer. Je claquai la porte, me glissai sans bruit dans la chambre d'amis et me postai derrière le battant entrouvert.

La porte du living-room s'ouvrit doucement. Je vis Lucille s'avancer dans le hall et regarder la porte close de ma chambre. Puis elle réintégra le living-room et s'y enferma. Un instant plus tard, j'entendis le déclic de l'appareil téléphonique et le bruit du cadran qu'elle faisait tourner.

J'avais préparé un piège ; elle venait d'y tomber.

Je traversai alors le couloir sans bruit et collai mon oreille à la porte. Je l'entendis murmurer :

— Qu'allons-nous faire ? Je ne crois pas qu'il payera. Non... Je ne peux plus le faire marcher. Il va falloir que tu fasses quelque chose...

Je tournai brusquement la poignée de la porte et pénétrai dans la pièce. Lucille raccrocha vivement et s'éloigna en hâte du téléphone.

— Ça va, ça va, dis-je, ne prenez pas cet air coupable et gêné. Je vous ai entendue. Est-ce que vous allez maintenant avouer que vous

opérez ensemble ?

Elle se retourna lentement et me regarda en face. Elle était blême et ses yeux luisaient de haine. Elle ne me paraissait plus ni jeune, ni fraîche, ni belle, mais vieillie, vaincue, prise au piège. D'une voix étranglée par la haine, elle riposta :

— Vous vous croyez malin, hein ? Bon, d'accord, j'avoue. Mais vous allez nous lâcher du fric ! Vous ne pouvez pas prouver que j'étais avec vous ! Vous ne pouvez pas prouver que je conduisais ! Nous avons une photo de vous et de la voiture. Et vous ne pouvez rien contre ça. Si vous ne payez pas, nous envoyons la photo à la police. Et si vous essayez de me faire impliquer dans cette affaire, ma parole vaut bien la vôtre, et vous n'avez aucune preuve. Moi, j'ai un alibi. J'ai des amis qui jureront que j'étais avec eux à l'heure où l'agent a été tué. Vous ne pouvez pas faire autrement. Vous êtes obligé de payer et c'est bien ce que vous allez faire !

Pendant que je regardais sa petite figure dure et mauvaise, mon esprit revint aux taches de sang sur la roue arrière droite de la voiture. Un frisson glacé me parcourut le dos.

Ces traces qui m'avaient laissé perplexe, je les comprenais à présent. Il n'y avait pas eu d'accident. O'Brien avait été assassiné, tout comme Dolorès et Nutley.

— Ross et vous, vous l'avez assassiné, n'est-ce pas ? L'accident a été simulé. Vous l'avez assommé et vous l'avez écrasé avec la roue arrière de la Cadillac. Mais vous étiez tous deux trop énervés et vous avez fait une erreur. Vous n'avez pas utilisé la roue qu'il fallait. Vous auriez dû l'écraser avec la roue gauche, Lucille. Ce sont des erreurs de ce genre qui valent à tant de criminels la chambre à gaz.

Son teint vira subitement au gris et elle recula d'un pas.

— Je ne l'ai pas tué !

— Si, vous et Ross. Vous comptiez faire d'une pierre deux coups, n'est-ce pas ? Vous vouliez vous débarrasser d'O'Brien et palper vingt mille dollars par la même occasion.

— Ce n'est pas vrai ! hurla-t-elle d'une voix rauque. Vous ne pouvez rien prouver ! Je ne l'ai pas tué ! Si vous ne me donnez pas cet argent...

— Vous n'aurez pas un sou.

J'allai à la porte-fenêtre arracher les cordons de tirage des doubles rideaux et repris sans la lâcher des yeux :

— J'ai une journée chargée. Il faut que je sache pour quelle raison vous avez été obligés de tuer O'Brien. Je ne veux pas vous avoir dans les jambes. Je m'en vais vous ligoter, Lucille, jusqu'à ce que j'aie découvert ce que je veux savoir.

Elle ouvrit des yeux ronds et recula encore.

— Je vous interdis de me toucher ! s'écria-t-elle. Vous n'allez pas m'enfermer ici !

— Laissez-vous faire gentiment, sinon vous allez avoir du bobo, dis-je en m'approchant. Ne vous faites pas d'illusions en pensant à notre petit différend de tout à l'heure. Cette fois, si vous cherchez la bagarre, vous l'aurez.

Elle pivota et bondit sur la porte-fenêtre, mais elle avait démarré un tout petit peu trop tard. J'avançai le bras, la saisis et la ramenai brutalement. J'avais passé le stade de la courtoisie. Comme elle essayait de me labourer la figure de ses griffes, j'écartai sa main d'une bourrade et lui envoyai mon poing sur la mâchoire, pas trop fort, mais suffisamment tout de même.

Ses yeux se révoltèrent et elle me tomba dans les bras. Je la laissai couler au sol puis, gentiment, je la fis rouler sur le ventre, lui attachai les poignets dans le dos et lui ligotai solidement les chevilles. Je la ramassai comme un paquet, la portai dans la chambre et la jetai sur mon lit.

Dans la cuisine, je trouvai une longue corde à linge. Je la pris, retournai dans la chambre et attachai Lucille aux montants du lit.

Puis je changeai de chaussures, nouai ma cravate et enfilai une veste. J'avais fini de m'habiller quand elle parut reprendre connaissance.

Je m'approchai et la contemplai. Au bout d'un petit moment, elle ouvrit des yeux vitreux.

— Je regrette, dis-je, mais vous l'avez cherché. Je regrette aussi de vous laisser ainsi, mais il n'y a pas moyen de faire autrement. Vous attendrez peut-être longtemps. Je rentrerai le plus tôt possible. Ne bougez pas et il ne vous arrivera rien.

— Otez-moi ces cordes ! cria-t-elle en se débattant rageusement. Vous me payerez ça ! Détachez-moi !

Je l'observai un moment pour m'assurer qu'elle ne pouvait se détacher et, une fois tranquilisé sur ce point, je gagnai la porte.

— Ne me laissez pas ici ! hurla-t-elle en se débattant de plus belle. Revenez !

— Ne vous en faites pas. Je ne serai pas long.

Je sortis de la chambre et refermai la porte.

Ses cris me poursuivirent dans le couloir, jusqu'au hall :

— Ches ! Ne me laissez pas ! Je vous en supplie ! Ne me laissez pas !

Je restai sourd à ses prières, fermai le bungalow à clé et m'en allai prendre la Buick où je l'avais laissée.

CHAPITRE XIII

I

En arrivant en ville, j'achetai deux journaux du dimanche et parcourus rapidement les titres. Je m'attendais à trouver le meurtre de Dolorès et celui de Nutley largement étalés à la première page, mais, autant que je pus en juger, il n'en était absolument pas question.

Je repris la voiture et, comme j'étais dans une zone où il était interdit de stationner, je me rendis chez Slim pour pouvoir lire les journaux à mon aise et prendre un sandwich et une bière avant de mettre mon plan de campagne au point.

Le bar était presque désert ; mais, assis en compagnie d'un homme que je ne connaissais pas, j'aperçus Joe Fellowes. Tous deux buvaient de la bière en mangeant des hamburgers. Joe me vit avant que je puisse m'esquiver.

— Hé ! Ches ! Amène-toi !

Je ne pouvais faire autrement que de lui répondre que j'arrivais. Je commandai mon sandwich et ma bière et portai l'assiette et le verre à la table de Joe.

— Je te croyais au golf, dit-il. Assieds-toi. Je te présente Jim Buckley. *C'est l'as des reporters de l'Inquirer.*

— Malheureusement, il n'y a que *l'Inquirer* qui ne le sache pas, dit Buckley avec un sourire.

C'était un petit homme grassouillet, d'âge mûr, doté d'yeux bleus perçants. Il contempla ostensiblement les écorchures de mon cou et la coupure de mon œil et s'écria d'un ton émerveillé :

— Eh bien ! ma parole ! Elle a dû y mettre le paquet pour défendre son honneur !

Joe me regardait fixement, lui aussi.

— N'allez pas vous faire des idées, dis-je. C'est un de ces trucs idiots. Il y avait un type qui embêtait une fille et moi, comme un gland, je m'en suis mêlé. Il s'est trouvé que cette fille aimait être tracassée comme ça et qu'elle n'a pas apprécié mon intervention. J'ai eu de la chance de m'en tirer vivant.

Ils éclatèrent de rire tous les deux, mais Joe persistait cependant à m'observer d'un air perplexe. Pour changer de conversation, je lui

demandai :

— Mais qu'est-ce que tu fais là, un dimanche ?

— J'avais projeté de passer la journée à la plage avec ce corniaud-là, dit-il en montrant Buckley du pouce, et voilà qu'il prétend qu'il a du boulot. Alors, on mange un morceau et puis j'irai à la plage tout seul, à moins que tu n'aies rien de mieux à faire et que tu viennes me tenir compagnie.

— J'aimerais bien, Joe, mais aujourd'hui, je suis pris...

— Du moment qu'elle est prise, aussi, vous aurez de la compagnie ! s'écria le journaliste en éclatant d'un rire bruyant.

Je pensai à Lucille ligotée sur mon lit. Sans le savoir, il était un peu trop près de la vérité. Il poursuivit en voyant les journaux que j'avais posés sur la banquette :

— C'est *l'Inquirer* que vous avez là ?

— Oui. Vous le voulez ?

— Je n'ai pas encore eu le temps de jeter un coup d'œil au papier que je leur ai fait hier soir.

Il prit le journal, l'ouvrit d'une secousse et consulta la première page ; puis il renifla, tourna les pages et s'arrêta sur l'une d'elles. Enfin, il replia le journal et me le rendit.

— Trois mille mots, écrits avec du sang et du scotch, et l'infect salaud en tire deux cents ! Des fois, je me demande pourquoi je travaille pour ce torchon !

— Jim s'occupe de l'histoire de ce flic tué par un chauffard, m'apprit Joe.

Je pris une grande bouchée de sandwich et marmonnai, la bouche pleine :

— Sans blague ? Je n'ai pas encore eu le temps de voir un journal ce matin. Ça avance ?

Le journaliste avala une grande gorgée de bière, se carra sur son siège et alluma une cigarette.

— Si ça avance ? Ecoutez, mon vieux, cette affaire va être la plus sensationnelle de l'année. C'est une histoire qui va peut-être faire tomber dans la merde notre sympathique municipalité au complet !

— Si tu laissais tomber la rhétorique pour nous raconter les faits, intervint Joe. Tu dis que c'est une grosse affaire ; alors, pourquoi, n'y a-t-il pas de gros titre à la une ?

— Parce que nous ne sommes pas encore prêts. Tu verras ça demain. Avec un peu de chance, nous avons l'intention d'étaler toute l'histoire demain.

— Quelle histoire ? De quoi parles-tu ? s'impacienta Joe.

— Je vais te le dire. Si O'Brien n'avait pas été tué, personne n'aurait découvert son petit trafic avant des années. Toute cette salade que Sullivan a débitée, sur le policier d'élite qu'était O'Brien, ça avait l'air très bien jusqu'au moment où nous avons fait à notre tour notre petite enquête. A ce moment-là, on a commencé à découvrir le pot aux roses. Tu ne sais pas ? O'Brien avait un compte en banque se montant à cent vingt-cinq mille dollars ; il avait une maison à Palm Crescent qui aurait fait les délices d'une star de cinéma. Quand un simple flic se met à vivre sur un pied pareil, il n'y a qu'une explication : il se fait arroser. Deux personnes auraient pu nous dire exactement ce qu'il faisait. La fille qu'il allait épouser, une chanteuse de cabaret, et son imprésario, un gars nommé Nutley. Tu sais ce qui leur est arrivé ?

Joe ouvrait des yeux ronds.

— Non. Quoi ?

— Ils ont été descendus tous les deux. Nutley a été découvert au Washington Hôtel avec une balle dans le cœur et le portier de nuit la tête fracassée. L'assassin est entré ; il a soutiré au portier le numéro de la chambre de Nutley et l'a buté aussi sec. Puis il a grimpé dans la chambre et a bousillé Nutley. Quant à la fille, il l'a dessoudée au moment où elle sortait de chez elle.

— Mais ce n'est même pas dans le journal, s'écria Joe avec indignation.

— Si. Pour l'instant, ça vaut dix lignes. Mais demain, mon petit vieux. Ah ! là-là ! Tu vas voir la une ! On est en train d'y travailler. Nous essayons de découvrir la combine d'O'Brien. Le chef de la police pense qu'il devait faire partie d'un gang. Sullivan penche pour le chantage.

— Et le type qui l'a écrasé ? demandai-je. On ne l'a pas retrouvé ? Buckley haussa les épaules.

— Ils sont en train d'examiner les permis de vingt-trois conducteurs dont les voitures embouties ont été raflées. Ils vérifient les alibis. Les flics pensent trouver le meurtrier parmi ces vingt-trois-là ; moi je dis que s'ils le trouvent, ils devraient le décorer. Si O'Brien n'avait pas été écrasé, on n'aurait jamais découvert sa fameuse combine !

— Mais, cette fille qui a été assassinée hier soir, elle ne chantait pas à la Petite Taverne ? hasardai-je sans avoir l'air d'y toucher.

— Oui, c'est ça, une bien jolie fauvette, mais qui n'avait même pas assez de voix pour chanter dans les cours.

Je posai brusquement une question.

— A qui appartient la Petite Taverne ?

Le journaliste haussa un sourcil.

— Ça, c'est une chose que je cherche à savoir depuis longtemps. Elle est au nom d'Art Galgano, mais personne n'a l'air de le connaître. Je ne pense pas qu'il habite ici. Le gérant de la boîte est un certain Jack Claude qui ne vaut pas grand-chose. Pourquoi cette question ?

— On m'a dit hier soir qu'il y avait une roulette au premier et qu'on y jouait gros.

Buckley me regarda fixement, puis il secoua la tête.

— C'est une blague. Les jeux sont interdits ici. Il y a bon nombre de gros caïds qui ont tenté le coup, mais la police a fait fermer les boîtes avant même que les plâtres soient essuyés. La Petite Taverne marche depuis trois ans. S'il y avait un tripot là-dedans, ça se saurait.

— Vous croyez ? Vous en êtes sûr ? J'étais là hier soir, et un client m'a affirmé qu'il y avait une roulette au premier.

Buckley gratta son gros nez d'un air intéressé.

— Attendez-voir... dit-il soudain en me regardant. C'était le secteur d'O'Brien. Il les protégeait peut-être. Dites donc ! On a peut-être mis le doigt dessus ! Ce serait de là qu'il tirait son fric ! Vous y allez souvent ?

— Non, pas du tout, seulement de temps en temps.

— Mais vous pourriez découvrir si c'est vrai qu'il y a un tripot au premier, hein ? dit Buckley en penchant sa grosse masse en avant.

— Hé là ! coupa Joe. T'as du culot, toi, alors ! Pourquoi Ches irait-il faire ton sale boulot pour toi ?

Buckley l'écarta d'un geste impatient.

— Moi, pour ce qui est de découvrir une roulette, j'y arriverais pas mieux qu'un flic. Mais ce type-là est un client de la boîte. S'il veut bien, je ne vois pas pourquoi il ne me donnerait pas un coup de main.

Pendant qu'ils discutaient, je réfléchis rapidement et finis par déclarer :

— Si je peux, je veux bien. J'y vais cet après-midi et, si j'ai un peu de veine, je vous passe un coup de fil.

Joe me dévisagea comme si j'étais devenu fou, mais le journaliste me tapota le bras.

— Ça, c'est bien, et je peux vous dire que l'*Inquirer* vous en saura gré. La prochaine fois qu'un type de votre boîte viendra nous passer des annonces, je veillerai à ce qu'on lui fasse des prix. (Il prit une carte dans son portefeuille et me la donna.) Si je ne suis pas là, demandez Jack Hemmings. Il s'occupera de tout ce que vous lui apporterez. S'ils ont un tripot là-bas, alors on peut commencer un joli barouf. Ecoutez, passez donc à mon bureau et je vous donnerai un appareil-photo. Si vous pouviez prendre un cliché de la roulette, on les tiendrait, et bien.

— Je ne pense pas qu'ils me laisseront prendre des photos.

Il abaissa une lourde paupière.

— Attendez d'avoir vu l'appareil. On le met à la boutonnière. Vous n'avez qu'à appuyer sur le déclic qui est caché dans votre poche. L'objectif et la pellicule se chargent du reste. Prenez-nous un cliché de la table de jeux. Scott, et le journal est à vous, ou presque !

— J'y compte bien.

Il me serra le bras.

— Je vous le garantis. Allons, venez. On les met et on va discuter le coup avec mon patron.

Comme je me levai, Joe me prit le bras.

— Une seconde, Ches. Tu vas te fourrer dans un sale pétrin, peut-être. Tu ne veux pas que je t'accompagne ? Non ?

— Non, Joe. On se ferait remarquer. T'en fais pas. Je ne risque rien. Je me débrouillerai bien.

— Mais bien sûr, dit Buckley. Il n'y a pas de danger. Moi, je suis persuadé qu'il n'y a rien dans cette boîte, mais s'il y a ce que vous dites... Bon Dieu ! le chef de la police en aura un coup de sang !

— N'empêche, s'obstina Joe, que j'aimerais bien aller avec toi. On se ferait peut-être remarquer, mais en cas de coup dur, deux mecs valent mieux qu'un.

— Non, Joe. Il y a des chances pour que je n'arrive même pas au premier. A deux, ça ferait un peu trop voyant, dis-je en me levant. Et puis la roulette ne marche peut-être pas l'après-midi.

Joe me suivit, le front buté.

— Je t'accompagne, Ches. Même si je dois attendre dehors.

Si je voulais réussir, je savais que Joe ne ferait que m'encombrer.

— Je ne veux pas de toi, Joe. Je vais concilier le travail et le plaisir et ta présence ne pourrait que me gêner.

— C'est ça. Va te noyer, Joe, intervint Buckley. Mon pote et moi, on a du boulot. Va jouer avec tes petits camarades, va faire des beaux pâtés !

Il donna une grande claque sur l'épaule de Joe, puis il me prit par le bras et me conduisit à ma Buick Tout en roulant vers le journal, je demandai :

— Est-ce que la police a un indice quelconque sur l'assassin de la petite Lane ?

— Ils ne savent pas son nom, mais c'est dans la poche. Ils ont son signalement et ses empreintes. Si ce n'est pas un cinglé, ce doit être un drôle d'amateur. Il a laissé des empreintes partout. On l'a vu quitter l'appartement de la fille et le Washington. On a trouvé ses empreintes

dans la chambre de Dolorès et dans celle de Nutley. Il paraît que c'est un grand type, de votre âge, assez beau garçon. Le lieutenant West a déclaré que son arrestation n'était plus qu'une question d'heures.

Mon estomac se contracta douloureusement.

— Vraiment ? murmurai-je en fixant le pare-brise, le cœur battant.

— Je vous le dis. Ils sont en train de trimbaler dans tout le patelin la fille qui l'a repéré, dans l'espoir qu'elle le verra passer sur le trottoir. Ça peut arriver. Alors, ils n'auront qu'à relever ses empreintes et on le fourrera dans la chambre à gaz avant qu'il sache seulement ce qui lui arrive !

II

J'arrivai à la Petite Taverne peu après deux heures. Le parc de stationnement était bondé et j'eus du mal à trouver à me garer.

Il faisait une de ces journées étouffantes, sans air, comme il arrive parfois à Palm City, où l'on est toujours dans l'attente du moindre souffle de brise, où la poussière s'infiltre sous votre chemise et vous irrite la peau, où les gens s'énervent et cherchent la bagarre.

Sur la terrasse pleine de monde, des hommes et des femmes attablés, en tenues de sport légères, choisissaient des menus compliqués.

Je gravis les marches. Personne ne fit attention à moi, à part le portier qui paraissait plus las et moins impressionnant sous le soleil qu'au clair de lune. Il mit le doigt à sa casquette, me reconnut et fit tourner la porte-tambour avec autant de délicatesse qu'un panier d'œufs.

La fille du vestiaire me reconnut aussi et ne se donna pas la peine de venir m'accueillir. Elle me dédia un pâle sourire et se détourna. Un homme sans chapeau devait avoir pour elle autant d'intérêt qu'un cul-de-jatte.

Je me dirigeai vers le bar, mais sans y entrer. Il était plein à craquer des habitués clients du week-end qui s'imbibaient d'alcool, parlaient trop fort et dépensaient un argent durement gagné pour tenter d'impressionner les blondes, les brunes et les rousses qu'ils avaient traînées là, avec eux.

Oscar Ross se tenait au bar. Les deux Mexicains officiaient aussi. Tout le monde était assez affairé ; Ross se consacrait tout particulièrement à la clientèle féminine. Je pus voir qu'il avait un certain succès auprès de trois souris qui sirotaient des champagne-cocktails.

Je me reculai un peu car je ne tenais pas à me montrer et jetai un coup d'œil circulaire pour voir si je n'apercevais pas mon amateur de rhum au citron de la veille. Je finis par le découvrir quand il se dégagea d'un groupe compact, à l'extrémité du comptoir, et se dirigea vers moi.

— Salut, lui dis-je quand il s'approcha. Vous me reconnaissez ?

Il était légèrement ivre mais, après avoir plissé les yeux pour me contempler, son sourire épanoui m'apprit qu'il se souvenait de moi.

— Salut, l'ami, dit-il. Vous venez noyer vos chagrins ?

— Je suis venu voir si je ne peux pas me gagner un peu d'argent de poche, dis-je en l'entraînant dans le foyer. Vous croyez que je pourrais trouver à jouer là-haut ?

— Pourquoi pas ? J'y vais tout de suite. Venez donc avec moi !

— J'aurais cru qu'il y aurait eu une formalité quelconque.

— Pensez-vous ! On me connaît, ici. Comment vous appelez-vous, déjà ?

— Scott.

— Comme dans scottisch ?

— Tout juste.

Il s'étrangla de rire. Un rien l'amusait.

— Elle est bien bonne. Allez, venez, Scott, que je vous voie perdre votre chemise !

Il me fit traverser le hall et ouvrit une porte. Je le suivis le long d'un couloir jusqu'à un ascenseur automatique, assez grand pour quatre. Avec une douceur sans pareille, l'ascenseur nous enleva jusqu'au deuxième.

Pendant le trajet, Welliver me soufflait en pleine figure son haleine empuantie de rhum, avec l'onction d'un évêque bénissant ses ouailles.

Ça me paraissait vraiment un peu trop facile, cette façon d'accéder à un tripot clandestin. Epinglé derrière mon revers, j'avais le petit appareil que Buckley m'avait donné. L'objectif dépassait à peine par la boutonnière. Il aurait fallu avoir les yeux de Davy Crockett pour le déceler. Je tripotais dans ma poche le fil de l'obturateur. Buckley m'avait bien recommandé de ne prendre qu'une photo. Je n'aurais pas le temps de changer le film microscopique. Il m'avait supplié de ne pas me précipiter.

« C'est une chance sur un million, m'avait-il dit. Si nous réussissons à prendre un cliché de cette roulette, en admettant qu'il y en ait une, nous allons foutre tout le patelin sens dessus dessous ! »

Il me semblait qu'il avait négligé une éventualité. Si j'étais surpris en train de prendre la photo, ce serait moi qui ferais la galipette, pas le patelin ! L'ascenseur stoppa avec un bruissement soyeux et les

portes s'ouvrirent dans un léger murmure.

Welliver passa dans le hall occupé par deux costauds qui faisaient jouer leurs biceps. Ils m'avaient tout l'air capables de tenir tête à un Joe Louis ou un Rocky Marciano en pleine force, sans sourciller.

Ils fixèrent un œil pénétrant sur Welliver et reportèrent leurs regards sur moi, avec la stupéfaction d'un groupe de pasteurs anglicans voyant tomber une danseuse nue au beau milieu d'une de leurs pieuses réunions.

Welliver se dirigeait d'un pas vif vers la porte à double battant au bout du hall et je calquai mon allure sur la sienne. Je réussis à prendre l'air détaché d'un simple promeneur du dimanche.

Les costauds étaient si pétrifiés que nous faillîmes bien passer la porte. Il s'en fallut de peu.

D'une voix râpeuse qui aurait dérouillé une ancre de marine centenaire, l'un d'eux s'écria :

— Hep ! Là-bas ! Où est-ce que vous allez comme ça ?

La voix nous frappa comme un coup sur la nuque et nous arrêta net. Welliver se retourna et fronça le sourcil. Il était un peu décontenancé mais, après tout, il était membre du club et ne s'attendait pas à être traité de la sorte. Il répliqua d'une voix de stentor qui, à côté de celle du costaud, rappelait plutôt un miaulement :

— C'est à moi que vous parlez ?

— Non. A lui ! (Le plus imposant des deux s'approcha de moi et me fit l'effet d'un bulldozer.) Vous, où est-ce que vous allez comme ça ?

— C'est un de mes amis, dit Welliver avec toute la dignité dont il put se draper, qui était mince. Je le fais entrer. Vous y voyez un inconvénient ?

— M. Claude est d'accord ? demanda le costaud.

— Mais bien entendu, affirma Welliver.

Et, me prenant par le bras, il me poussa vers la porte sous le regard soupçonneux des deux gardiens du sanctuaire.

Nous pénétrâmes dans une grande salle pleine d'une foule très mêlée, de fumée, de lumières tamisées et du brouhaha des conversations. Une table de roulette trônait au milieu de la pièce autour de laquelle se pressait tout ce que le Gotha de Palm City comptait de plus huppé. Welliver avait dit que l'on jouait gros jeu. Je n'eus qu'à jeter un coup d'oeil sur les piles de jetons pour voir qu'il ne s'était pas laissé emporter par une imagination en délire. Pour ce coup-là, il devait bien y avoir une cinquantaine de milliers de dollars étalés sur le tapis.

— Laissez courir, marmonna Welliver après avoir apprécié en expert la valeur des enjeux. Nous n'allons pas tenir tête à des cinglés.

Tout le monde avait les yeux fixés sur un gros homme vieillissant et sur le tas de jetons qu'il avait devant lui. Je m'approchai et le vis pousser un paquet de plaques sur le 5 noir.

Bon nombre de joueurs suivirent son exemple, en y allant moins fort, puis la roulette se mit à tourner, le croupier lança la boule qui, au bout d'un moment, s'arrêta sur le 5 noir.

La table entière poussa un petit soupir quand le croupier, un sombre Mexicain impassible, ramassa à la pelle les plaques des perdants et poussa un bon tas vers le gros homme.

J'étais debout derrière une femme blonde qui s'était un peu trop généreusement arrosée de « 5 » de Chanel. Je me faufilai pour me trouver tout contre sa chaise. De là, je pouvais voir la table d'un bout à l'autre. La lumière généreuse faisait scintiller les plaques et les jetons, devant les gros joueurs. C'était un angle de prise de vue parfait.

Buckley m'avait expliqué que je n'avais qu'à me placer carrément devant le tapis vert et presser le déclic dissimulé dans ma poche. L'objectif était si remarquable et la pellicule si rapide que je ne pouvais pas rater ma photo.

Je vis Welliver s'écarter de moi et chercher une chaise. Je pris la bonne position et mes doigts se refermèrent sur le petit bouton de l'obturateur. Je retenais ma respiration et demeurai immobile comme me l'avait recommandé Buckley, et puis je pressai doucement. Il me sembla percevoir un très faible déclic qui m'apprit que l'appareil avait fonctionné.

Et puis les événements se précipitèrent.

Je ne saurai jamais si l'homme qui surveillait les joueurs et les enjeux m'avait repéré, ou si mon expression tendue m'avait trahi ou si le croupier avait pu apercevoir le minuscule objectif à ma boutonnière. Peu importe. Ce qui compte, c'est que je me sentis soudain encadré par deux armoires à glace. Des poignes d'acier encerclèrent mes poignets, un de chaque côté.

Le cœur chaviré par un rock'n roll endiablé, je regardai à droite puis à gauche. Ces deux gars-là n'étaient pas de simples malabars. C'étaient des professionnels, deux gaillards au visage en lame de couteau ; on eût dit des jumeaux tant ils arboraient la même expression glacée et lointaine du tueur à gages. L'un était légèrement plus grand que l'autre ; il y en avait un blond et un brun, mais ils avaient tous deux les mêmes yeux noirs sans vie, les mêmes lèvres rentrées et les mêmes mâchoires carrées. Ils étaient tous deux féroces, cruels et insensibles et me paraissaient mortellement dangereux.

— Ça va, mon petit père, dit doucement le blond. Pas d'histoires.

Le patron veut te causer.

Avec une habileté toute professionnelle, ils me pilotèrent parmi la foule ; j'avais les deux bras paralysés par leur étreinte. Je suppose que j'aurais pu crier et me débattre, mais l'idée ne m'en vint même pas.

Welliver, qui venait de trouver une place à la table, leva des yeux surpris, mais il ne tenait pas à perdre une chaise durement gagnée et il se contenta de sourire avec une douceur avinée en marmonnant qu'on se verrait plus tard.

En fendant la cohue entre mes deux gardes, je me disais que si jamais je pouvais avoir l'occasion de voir quelqu'un plus tard, c'est que j'aurais une sacrée veine. Mon gardien blond reprit :

— Doucement, papa. Contente-toi d'avancer en peinard. Si tu fais le malin, on saura s'occuper de toi.

Ils me lâchèrent les poignets, mais comme deux chiens de berger bien dressés, ils s'arrangèrent pour me faire cheminer à petits coups d'épaule discrets.

Personne ne fit attention à nous.

Evidemment, j'aurais pu appeler au secours et chercher à m'enfuir, mais je savais pertinemment que je ne réussirais qu'à récolter un coup de matraque derrière l'oreille pendant que le blond ou le brun expliquerait aux voisins que c'était « encore un ivrogne qui cherchait à faire du scandale ».

Je les suivis donc à travers la salle, vers une porte que le brun ouvrit. Ils me la firent franchir avec de multiples précautions, comme si j'étais un milliardaire impotent qui n'a plus que quatre jours à vivre et n'a pas encore payé son médecin.

Nous suivîmes un petit couloir. Le blond frappa à une nouvelle porte pendant que le brun me soufflait gentiment dans le cou. Une voix cria d'entrer, le blond tourna la poignée et poussa le battant.

Le brun me fit pénétrer dans une pièce qui n'arrivait pas à se décider entre le bureau et le salon. Près d'une large fenêtre aux rideaux orange, il y avait un grand bureau, avec son fauteuil tournant, flanqué de son fichier d'acier. Le reste de la pièce était encombré de grands fauteuils club, d'une radio avec haut-parleur séparé, d'un petit bar et d'un divan recouvert d'un châle espagnol.

J'aperçus, assis au bureau dans le fauteuil, un gros bonhomme en smoking. Il avait une tignasse rousse mêlée de cheveux gris, un visage poupin, figé dans une de ces expressions doucereuses qui ne vous apprennent rien. Ses petits yeux gris, glacés, immobiles, louchaient légèrement comme s'il était plongé dans de profondes cogitations que nous venions d'interrompre.

A vue de nez, il devait avoir entre cinquante-cinq et soixante ans ;

il paraissait en assez bonne forme malgré sa graisse. Ses mains piquées de son et couvertes d'un fin duvet roux étaient mollement appuyées sur le buvard blanc.

Le brun s'approcha du bureau pendant que l'autre fermait la porte. Je pouvais me tromper, mais il me sembla bien entendre tourner la clé dans la serrure.

Je me sentais de plus en plus mal à l'aise. Si jamais ils découvraient mon appareil, je serais dans de beaux draps. L'homme assis au bureau me regarda, puis il se tourna vers ses deux sbires en levant un sourcil interrogateur.

— Pas membre, murmura le brun.

Le gros homme, qui devait être Jack Claude, me dévisagea de nouveau et me déclara d'un ton faussement bénin :

— Je regrette, cher ami, mais vous comprendrez bien que nous ne pouvons tolérer les visiteurs intempestifs. Puis-je avoir votre nom ?

— Je suis Chester Scott. Que se passe-t-il ? Phil Welliver m'a fait monter. C'est un de mes amis.

Claude ne parut pas particulièrement impressionné.

— Et où habitez-vous, monsieur Scott ?

Je lui donnai mon adresse. Il tendit le bras, prit sur son bureau l'annuaire du téléphone et la vérifia.

— Depuis le temps, M. Welliver devrait savoir qu'il ne peut faire monter ses amis sans mon accord, et sans qu'ils aient payé le droit d'admission.

Ça commençait à aller un peu mieux.

— Je l'ignorais. Welliver ne m'en a pas parlé. Je ne demande pas mieux que de cotiser. C'est combien ?

— Vingt-cinq dollars, dit Claude.

Son regard se porta sur le brun qui demeurait toujours à mes côtés.

— Que savons-nous de M. Scott ? demanda-t-il.

— Il était là hier soir. Il est venu dans les coulisses pour voir Miss Lane.

Je me remis à transpirer. Le regard de Claude se fit lointain. Il changea de position, puis, comme un dentiste courtois qui vous demande d'ouvrir la bouche en grand, il demanda :

— Vous connaissez Miss Lane, monsieur Scott ?

— Non. Je l'ai entendue chanter et je l'ai trouvée bien. Je lui ai offert de prendre un verre avec moi.

Il inclina la tête.

— Elle a accepté ?

— Non.

— Mais vous êtes allé dans sa loge ?

— Oui. Nous avons bavardé. Pourquoi toutes ces questions ?

— De quoi avez-vous parlé ?

— De choses et d'autres. Est-ce que ça vous regarde ?

Claude jeta un coup d'œil à l'homme brun.

— Pas autre chose ?

— Pas que je sache.

Il y eut un silence, puis Claude reprit :

— Je regrette cet incident, monsieur Scott. Ce sera vingt-cinq dollars.

Je sortis mon portefeuille et posai un billet de cinq et deux de dix sur le bureau. Il signa un reçu et me le tendit.

— Nous sommes obligés de faire attention, monsieur Scott, vous devez bien le comprendre. J'espère que nous vous reverrons souvent.

— Très certainement, dis-je, incapable de croire que tout pouvait s'arranger si bien.

Le brun et le blond s'étaient écartés ils affectaient maintenant un air maussade et indifférent. Je mis le reçu dans mon portefeuille et le portefeuille dans ma poche.

— Eh bien ! je vous remercie, dis-je en m'appêtant à partir.

A cet instant précis la porte s'ouvrit et je me retournai.

Oscar Ross entra, vêtu de sa veste de barman et portant un plateau avec une bouteille de scotch, un verre et un seau de glace.

Il ne me vit pas avant d'être arrivé au milieu de la pièce et ne me reconnut qu'après avoir déposé son plateau sur le bureau. Puis il me dévisagea Comme s'il ne pouvait en croire ses yeux.

Je tentai de gagner la porte en faisant un effort pour ne pas courir, mais en marchant néanmoins d'un bon pas.

Ross était pétrifié, les yeux ronds.

Je tournai la poignée de la porte mais elle était fermée à clé. Le blond s'approcha pour m'ouvrir, mais Ross s'écria d'une voix étranglée :

— Hé là ! Ne le laissez pas sortir !

Le blond s'immobilisa.

La clé était dans la serrure. Je la tournai et j'ouvrais déjà quand le blond s'avança comme un éclair et plaça son pied contre le bas de la porte.

— Qu'est-ce qu'il fiche ici ? voulut savoir Ross.

Le blond, visiblement perplexe, regarda Claude en quêtant un ordre. Je pris mon élan et lui expédiai une droite à la mâchoire. Mon

poing s'abattit si brutalement que j'eus tout le bras commotionné. Il tomba à la renverse et s'écrasa la tête contre le mur.

J'achevai d'ouvrir la porte.

— Arrêtez !

C'était le brun. Je lui jetai un rapide coup d'œil. Il braquait sur moi un calibre 38.

Je me dis qu'il n'oserait certainement pas tirer dans l'enceinte du cercle et, négligeant sa menace, j'ouvris la porte d'une secousse.

Ross bondit vers moi, les bras tendus, les yeux hagards. Je sortis dans le couloir à l'instant où il arrivait sur moi. Son poing droit s'abattit dans ma direction juste au moment où je pivotais pour me défendre. J'esquivai à temps et réussis à lui planter mon poing dans la bouche. Je ressentis une certaine satisfaction en sentant craquer la peau de mes phalanges sur ses dents et en le voyant se couvrir de sang. Il s'effondra à la renverse et j'en profitai pour me précipiter dans le couloir vers la salle de jeux. C'est alors que je sentis derrière moi quelque chose me heurter comme un tank. Je m'allongeai à plat ventre et, juste au moment où je me retournais sur moi-même, le gorille brun m'assena son poing sur le menton. Je réussis à écarter un peu la tête ; le coup m'atteignit un peu trop haut pour faire du dégât, mais assez fort pour m'arracher un grognement. Je repoussai le brun d'une ruade et me relevai en chancelant pour voir Ross se précipiter sur moi. S'il y avait une chose au monde dont j'avais envie, c'était bien de lui casser la figure une fois pour toutes. Je passai sous le poing qui m'était destiné, me collai à lui et, mettant tout le paquet, je lui balançai un uppercut du droit qui lui écrasa la pomme d'Adam. Je le vis grimacer et s'écrouler. Ses yeux sortirent de leurs orbites : son haleine s'échappa en sifflant entre ses dents crispées, et il s'effondra au beau milieu d'un tintamarre qui me parut la plus douce des symphonies.

Hélas ! Je n'allai pas plus loin.

J'avais la vague impression que le brun s'était ramassé et qu'il se précipitait sur moi avec toute la grâce et la vélocité d'un danseur de ballet. Il arriva trop vite pour que je puisse tenter quoi que ce soit. Je voulus me tourner pour le prendre de face, mais j'avais beaucoup, beaucoup trop de retard. Je sentis le vent de sa matraque qui s'abattait sur moi. J'eus beau tenter d'esquiver... quand le couloir aux lumières discrètes m'éclata en plein visage, je compris que j'avais trop tardé.

Après tout, c'était un professionnel. Et quand il vous assommait, on l'était bel et bien.

CHAPITRE XIV

I

Je sortis du néant pour sentir un soleil brûlant me caresser la figure et une lueur aveuglante inonder mes paupières fermées. J'avais aussi l'impression de me déplacer à vive allure. Je mis quelques secondes à comprendre que je me trouvais dans une voiture et qu'on m'emmenait quelque part à tombeau ouvert.

J'aurais voulu pouvoir gémir. Ma nuque se gonflait et se contractait ; la douleur me remontait tout le cou jusqu'au sommet du crâne, et m'enfonçait dans les yeux des aiguilles rougies à blanc.

Mais je me tins coi. Je m'abandonnai au rythme des cahots et me laissai emporter jusqu'au moment où je me sentis assez en forme pour ouvrir les yeux et jeter un coup d'œil autour de moi.

J'étais sur le siège arrière de ma Buick d'emprunt. Il y avait un homme assis à mon côté. Je reconnus le tissu gris fer de son pantalon. C'était le tueur brun, celui qui m'avait assommé.

Le blond était au volant. Il avait mis un chapeau mou gris perle au bord rabattu sur le nez.

Les yeux mi-clos, je regardai par la vitre pour voir où nous étions.

Nous passions dans une des petites rues de Palm City : par cette étouffante journée dominicale, elle était aussi déserte qu'un trou de rat.

Je ne bougeai pas et me demandai où nous allions. Mais je ne tardai pas à être fixé.

Au bout de cinq minutes, nous laissions Palm City derrière nous et empruntions la nationale qui conduisait à la petite route du bord de mer où j'habitais. Je me dis qu'ils allaient me ramener chez moi.

Sur mes genoux, une légère couverture de voyage dissimulait mes poignets et mes mains ligotés avec ce que je jugeai être du sparadrap. On avait tellement serré mes liens que je sentais le sang battre dans mes veines et, malgré tous mes efforts, mes poignets restèrent coincés comme dans un étau.

— Tu prendras à droite au croisement, articula soudain le brun. Sa turne est à trois cents mètres sur la droite. Un petit coin tranquille qui me plairait bien.

Le blond, Lew, eut un rire sans joie.

— T'as qu'à lui demander de te la laisser par testament. Il ne va plus en avoir besoin.

— Oh ! tu sais, c'est pas à ce point-là.

La voiture roulait toujours.

J'avais le souffle un peu coupé, mais je n'eus pas le temps de chercher ce qu'ils voulaient dire car la voiture ralentit et stoppa.

— Nous y voilà, dit le brun.

— Bon. Sortons-le, dit Lew.

Je me laissai aller, les yeux fermés, le cœur battant à tout rompre.

J'entendis descendre le brun, puis l'autre portière s'ouvrit et des mains me tirèrent hors de la voiture. Comme je m'étais par terre, Lew remarqua :

— Tu ne l'as pas dérouillé trop fort, Nick ? Il aurait dû déjà reprendre connaissance...

— Je l'ai dérouillé comme il fallait, répliqua Nick. Il va se réveiller dans un instant.

A tous deux, ils me traînèrent tant bien que mal le long de l'allée et me laissèrent tomber devant la porte.

— T'as ses clés ? demanda Nick.

— Ouais. Voilà la bonne.

J'entendis le pêne jouer dans la serrure et puis ils m'emmenèrent tout le long du hall, dans le living-room et me précipitèrent sur le divan.

— T'es sûr qu'il va s'en sortir ? demanda Lew.

Une main me tâta le cou, pour prendre mon pouls.

— Il se porte comme un charme. Dans cinq minutes, il va se réveiller.

— Je l'espère bien, dit Lew d'un ton inquiet. Galgano sera furieux si ce veau-là avale son acte de naissance avant qu'il ait pu lui parler.

— T'en fais pas, gros lard. Je te dis qu'il va bien. Quand je cogne, je cogne comme il faut. Dans cinq minutes, il nous dansera le cancan, tu verras.

Je laissai échapper un gémissement et m'agitai un peu.

— Là, tu vois ? Il s'en sort. Passe-moi la corde.

Je sentis une corde s'enrouler autour de mon torse, et me coller contre le matelas. J'ouvris les yeux et vis Lew fixer la corde aux pieds du divan. Il me regarda, impassible, et recula d'un pas.

— Et voilà ! fit-il, puis, se penchant sur moi, il me tapota la joue. Remets-toi, bonhomme. Le patron veut te parler. Il ne va pas tarder.

— Allez, viens, s'impacienta Nick. Filons. T'as oublié qu'on doit rentrer à pattes ?

Lew poussa un juron.

— Pourquoi il n'a pas envoyé sa bagnole, ce salaud de Claude ?

— Va le lui demander.

Nick s'approcha et vérifia d'un œil critique la corde et le sparadrap de mes poignets. Il grogna, recula, et me contempla avec un petit sourire vague.

— Adieu, connard ! dit-il.

Ils sortirent dans le hall en tirant la porte derrière eux, sans la fermer tout à fait. Je les entendis ouvrir la porte d'entrée et la refermer.

Quelques secondes plus tard, le silence s'établit dans le bungalow et fit paraître formidablement bruyant le tic-tac de la pendule, sur la cheminée.

Je perdis une minute ou deux en efforts inutiles pour me dégager les poignets ; puis ayant constaté qu'il n'y avait rien à faire, je me laissai retomber sur les coussins, haletant.

C'est alors que je me souvins de Lucille que j'avais laissée ligotée sur mon lit. Elle avait peut-être réussi à se dégager. Elle me délivrerait peut-être.

— Lucille ! appelai-je. Lucille ! Vous m'entendez ?

Je tendis l'oreille, mais en fait de bruit, je n'entendis que celui de la pendule et le froissement soyeux d'un rideau agité par la brise. Je me mis à crier :

— Lucille ! Vous allez bien ?

Le silence retomba et, soudain, je fus inondé d'une sueur froide. Est-ce qu'il lui était arrivé quelque chose ? Où alors est-ce qu'elle avait réussi à se détacher et à s'enfuir ?

— Lucille !

Alors, j'entendis un bruit dans le couloir, la pirouette subtile d'une porte qui s'ouvre : la porte de ma chambre, peut-être.

Je levai la tête pour écouter. La porte grinça légèrement. C'était bien celle de ma chambre. Il y avait des mois que je voulais la huiler mais j'avais toujours eu la flemme.

— C'est vous, Lucille ? criai-je brusquement.

J'entendis quelqu'un dans le couloir, un pas lourd et lent ; et soudain, je fus saisi d'épouvante comme je ne l'avais encore jamais été.

Lucille ne pouvait marcher de cette façon-là. Les pas lents et étouffés que je percevais étaient trop lourds pour être ceux d'une

femme. C'était un homme qui s'avavançait dans le couloir, un homme qui venait de sortir de ma chambre, où j'avais laissé Lucille ligotée et sans défense sur le lit. Le cœur battant, d'une voix rauque, je demandai :

— Qui est là ?

Les pas lourds s'arrêtèrent devant la porte du living-room, puis ce fut le silence.

Je restai sans bouger, l'oreille aux aguets, ruisselant de sueur. J'entendais un souffle régulier de l'autre côté de la porte. Les nerfs à vif, je m'écriai :

— Mais entrez donc ! Qu'est-ce que vous fichez là, derrière ? Entrez donc et montrez-vous !

La porte commença à s'ouvrir, tout doucement.

L'homme qui était là avait l'intention de me faire peur et il y réussissait parfaitement. J'étais bien près d'éclater de rage et d'appréhension quand la porte s'ouvrit enfin toute grande.

L'individu qui se tenait sur le seuil était corpulent et de haute taille. Il portait une veste de sport bleu foncé, un pantalon de flanelle grise et des souliers de daim marron. Il restait là, les mains dans les poches de son veston, les pouces débordant seuls, braqués sur moi.

Je restai là, à le contempler fixement, sans pouvoir en croire mes yeux, le cœur subitement glacé d'horreur.

L'homme qui se tenait sur le seuil était Roger Aitken.

II

D'un pas pesant et tranquille, l'air décidé, avec une expression qui me glaça la moelle dans les os, Roger Aitken pénétra dans la pièce.

Je me rendis compte immédiatement qu'il ne boitait pas et qu'il marchait comme d'habitude. Pourtant, quelques jours plus tôt, il avait glissé sur les marches du Plaza Grill et s'était cassé la jambe.

Je nageais en plein cauchemar. C'était bien Aitken et pourtant, ce n'était pas lui. Le visage crispé, les yeux étincelants me donnaient à penser que ce n'était plus le même homme qui se trouvait dans la peau d'Aitken, un homme que je ne connaissais pas et qui me faisait peur. Et puis la voix familière articula :

— Il me semble que je vous ai fichu la frousse, hein, Scott ?

C'était bel et bien Aitken. Cette voix et ce sourire n'appartenaient qu'à lui.

— Oui, répliquai-je d'une voix rauque et mal assurée. En effet. Votre jambe me paraît s'être remise bien rapidement.

— Ma jambe n'a jamais rien eu, dit-il en venant se planter devant moi et en me dévisageant de ses yeux brillants. J'ai monté cette petite comédie afin que vous puissiez faire la connaissance de ma femme.

J'avais la gorge tellement sèche que je ne pus répondre. Je ne bougeai pas et me contentai de le regarder. Ses yeux firent le tour de la pièce puis il alla s'asseoir dans un fauteuil profond.

— C'est gentil, chez vous, Scott. Un peu isolé, mais très pratique. Vous avez l'habitude de frayer avec les femmes des autres ?

— Ça n'a pas duré longtemps et je ne l'ai pas touchée. Je regrette beaucoup. Si j'avais les mains libres, je pourrais mieux m'expliquer. Il y a énormément de choses à dire.

Je me demandai ce qu'était devenue Lucille.

Avait-elle réussi à se libérer ? Était-elle encore dans le bungalow ? Si elle était toujours ligotée sur le lit, Aitken devait le savoir, puisqu'il sortait de ma chambre. Il tira de sa poche un étui à cigarettes en or et alluma une cigarette.

— Je crois que je vais vous laisser là. Pour le moment tout au moins.

Une idée me frappa soudain, une idée folle qui me fit sursauter et le regarder fixement. C'était l'homme dont Lew avait parlé, celui qui devait venir me voir. Celui que je connaissais sous le nom de Roger Aitken était connu de Lew et de son copain sous le nom d'Art Galgano. C'était insensé et pourtant tout semblait bien le confirmer. Aitken, qui m'observait, remarqua :

— Vous avez compris ? Oui, c'est bien ça. Je suis Galgano.

Pétrifié, je le contemplais en silence. Il se croisa les jambes.

— Vous ne vous figurez tout de même pas que je pourrais vivre sur un tel pied avec ce que me rapporte l'Agence internationale du Pacifique, Scott ? Il y a trois ans, j'ai eu l'occasion d'acheter la Petite Taverne et j'ai sauté dessus. La ville est pleine de dégénérés pleins aux as qui n'ont rien de mieux à faire que de courir après les femmes des amis et de s'imbiber de whisky. Je savais aussi qu'il y avait quantité de gens qui seraient ravis de jouer si on leur en donnait l'occasion. C'est ce que j'ai fait. Depuis trois ans, la roulette de la Petite Taverne n'a pas cessé de marcher. Elle m'a rapporté une fortune. Les lois interdisant les jeux sont sévères. Bien des types ont déjà essayé d'ouvrir des maisons de jeux, mais on les leur a fermées aussitôt. J'ai eu plus de chance. Le motard Harry O'Brien était chargé de surveiller les routes conduisant à la Petite Taverne. Il avait pour mission de signaler les rassemblements plus ou moins louches de gens susceptibles d'être des joueurs. C'était lui qui devait renseigner à ce sujet le directeur de la police. Je me suis débrouillé pour qu'il ferme les yeux, et il n'a pas eu à le regretter. Mais je savais qu'un jour ou

l'autre il deviendrait trop gourmand ; ça n'a pas manqué. Au lieu de me tomber dans les poches, les bénéfices de la roulette sont allés engraisser O'Brien. Il m'a saigné à blanc. En fait de maître chanteur, c'était vraiment un maître. Au bout de six ou sept mois, je me suis aperçu que je gagnais moins d'argent que lorsque je n'avais pas la Petite Taverne. Il s'est fait si menaçant qu'il m'a fallu, pour le contenter, puiser dans la caisse de l'agence. Ça ne pouvait pas continuer plus longtemps...

La pendule sonna soudain quatre heures. Le soleil de l'après-midi brûlait les stores. Le murmure de la mer, toute proche, avait quelque chose de sinistre.

Je restais tout ficelé sur mon divan à écouter et à regarder cet homme qui était mon patron, et que j'avais pris pour un génie de la publicité. Il était toujours aussi impressionnant avec sa puissante carrure, ses vêtements bien coupés et sa grosse figure rubiconde de buveur de whisky, mais il ne me faisait plus du tout le même effet.

Il écrasa sa cigarette dans un cendrier et en alluma une autre en me souriant.

— Il n'y a qu'une façon de mettre un terme à une entreprise de chantage de cette envergure ; c'est de tuer le maître chanteur. (Les yeux étincelants d'Aitken plongèrent dans les miens et ses lèvres minces se serrèrent.) Il est toujours dangereux d'assassiner un policier, Scott. C'est un défi à toute la police ; elle se donne encore plus de mal pour traquer l'assassin. J'ai tiré mes plans. Comme dans toutes mes entreprises, j'ai vu grand. Puisqu'il me fallait tuer un homme, autant en profiter au maximum. J'avais grand besoin d'argent. J'avais prélevé quinze mille dollars sur les fonds de l'agence et je ne pouvais guère espérer le cacher longtemps. J'étais couvert de dettes. Il me faudrait plusieurs semaines pour toucher de grosses sommes de la roulette, une fois O'Brien éliminé ; et il était fort probable que son successeur s'apercevrait vite de ce qui se passait au cabaret et qu'on me fermerait ma boîte. Il me fallait donc de l'argent rapidement. C'est alors que j'ai pensé à vous. On m'avait dit que vous étiez riche. Une fois que j'eus décidé de me servir de vous, le reste s'arrangerait tout seul. Pour vous appâter, je vous ai fait miroiter l'affaire de New York et vous avez donné magnifiquement dans le panneau.

Etendu sur le divan, j'écoutais cette voix calme et menaçante et je ne cessais de me demander ce qu'était devenue Lucille. Je n'osais pas m'informer auprès d'Aitken pour savoir si elle était toujours dans ma chambre, au cas où elle aurait réussi à s'échapper du bungalow avant l'arrivée de son mari. Qui sait si elle n'avait pas réussi à se libérer à temps ?

— Au cas où les choses auraient mal tourné, poursuivit Aitken,

j'avais pris la précaution de me réserver un alibi. Seules, Mme Hepple et Lucille savent que je ne me suis pas cassé la jambe. Mme Hepple est à mon service depuis des années et je puis avoir toute confiance en elle. Lucille... (Il s'interrompt et haussa les épaules.) Il faut que je vous parle de Lucille. Elle était girl à la Petite Taverne. Quand j'ai acheté la boîte, j'ai pris soin que tout le monde ignore qui j'étais, à part Claude. J'y allais en client. La fille me plut. J'ai fait une bêtise, bien sûr. Elle était jolie, jeune et gaie, mais on se fatigue vite d'une fille aussi sotte que Lucille. Elle a pourtant ça de bon, elle fait toujours ce qu'on lui dit de faire, et il en est de même pour son flemmard de frère, Ross, qui travaillait aussi à la Petite Taverne quand j'ai acheté la boîte. Je les ai fait venir tous deux et je leur ai expliqué ce que je désirais. Je leur ai dit que si O'Brien continuait à me faire chanter, la Petite Taverne fermerait ses portes, Ross perdrait sa place et Lucille se retrouverait mariée à un homme pauvre. C'est moi qui ai suggéré à Lucille de vous demander des leçons de conduite. C'était une bonne idée, je trouve. (De nouveau la lèvre mince se retroussa en un sourire sarcastique.) Quand je fus prêt, je dis à Lucille de vous entraîner sur cette plage isolée. Je devais y rencontrer O'Brien pour lui verser sa mensualité. Nous nous sommes donc retrouvés. Pendant que je lui parlais, Ross est venu par-derrière et l'a assommé. Entre-temps, Lucille et vous aviez joué votre petite scène. J'avais bien expliqué à ma femme ce qu'elle devait faire. Il était indispensable que vous tentiez de la séduire, pour vous inspirer par la suite un complexe de culpabilité. Il était tout aussi indispensable qu'elle prenne la fuite au volant de votre voiture. Je connais assez la tournure d'esprit masculine. J'étais certain que vous agiriez comme vous l'avez fait et je ne me suis pas trompé. (Il se pencha pour laisser tomber un peu de cendre dans le cendrier.) Lucille m'a amené la voiture. L'accident ne fut pas difficile à simuler. O'Brien était étendu sur la route. Je lui fis passer la voiture sur le corps. Puis j'emboutis brutalement la moto que j'avais placée sur sa béquille au milieu du chemin. C'était très réussi. Ensuite je rendis la voiture à Lucille et à Ross en leur disant de la conduire chez vous.

— Vous avez commis une petite erreur, dis-je. Tous les assassins en font. Vous avez écrasé O'Brien avec la roue arrière droite et vous avez embouti la moto avec l'aile gauche. J'ai compris tout de suite que cet accident n'était pas très catholique. Il était impossible d'écraser O'Brien de la façon dont vous vous y êtes pris.

Il leva les sourcils.

— Ça n'a pas d'importance. Vous avez très obligeamment réparé mon erreur en donnant la voiture à votre garagiste. C'est une bonne idée que vous avez eue, Scott, de changer les plaques minéralogiques. Mais ce geste donna l'occasion à Ross de prendre une photo et quand

il me la montra, je compris que je vous tenais bien. (Il allongea les jambes et leva les yeux au plafond.) Dommage que vous soyez devenu trop astucieux ! Dommage aussi que vous ayez fait la connaissance de cette femme Lane ! Les choses se sont compliquées pour moi. Je savais que, tôt ou tard, je serais obligé de me débarrasser d'elle car O'Brien avait dû lui dire qu'il me faisait chanter, et elle devinerait sans doute que sa mort n'était pas accidentelle. Un de mes hommes la surveillait et elle le savait. Nutley et elle étaient terrifiés. Ils voulaient quitter la ville pour échapper à ma vengeance, mais ils n'avaient pas d'argent. Quand vous êtes arrivé, elle a vu l'occasion de vous soutirer de quoi quitter la ville. On m'a appris que vous deviez aller chez elle. Je suis arrivé un peu en retard, mais assez tôt cependant pour apprendre qu'elle vous avait doublé. Je l'attendais devant son appartement et je l'ai tuée. J'ai bien failli perdre la trace de Nutley ; heureusement un de mes hommes le filait et m'a fait savoir qu'il était allé au Washington Hôtel et que vous étiez sur ses talons. Je m'y suis rendu et je lui ai tiré une balle dans la tête. Il m'a bien fallu tuer aussi le portier de nuit. Il m'avait demandé cent dollars pour m'indiquer la chambre de Nutley. En descendant, j'ai dû me débarrasser de lui. Il m'aurait reconnu. (Il frotta ses grosses joues rouges et fixa sur moi ses yeux brillants.) C'est facile de tuer, Scott, une fois qu'on a commencé, mais ça complique aussi les choses. On assassine quelqu'un, et alors on est obligé de commettre un second meurtre pour dissimuler le premier, puis un troisième pour couvrir le second.

— Vous devez avoir perdu la tête, soufflai-je d'un ton rauque. Vous ne pouvez pas vous en tirer.

— Mais si, voyons. En ce moment, je suis cloué sur mon lit avec une jambe cassée. C'est l'alibi rêvé. Il ne viendra jamais à l'idée de personne que je puisse être mêlé à cette affaire. De toute façon, je vais tout vous coller sur le dos. Je vois que vous avez une machine à écrire, là. J'ai l'intention de taper un début d'aveux qui convaincra la police que vous avez accidentellement tué O'Brien et que Ross et Lucille ont voulu vous faire chanter. (Il pencha la tête de côté en souriant.) J'ai oublié de vous dire que, pendant que mes hommes vous amenaient ici, j'ai raccompagné Ross chez lui et je lui ai tiré une balle dans la tête avec l'arme qui a tué Nutley. Je déblaie tout, Scott. J'en ai assez de Ross ; quant à Lucille, j'en ai par-dessus la tête. (Il sourit encore.) Pour en revenir à vos aveux, on y apprendra que Nutley et la femme Lane ont eux aussi tenté de vous faire chanter et que vous les avez abattus. Vous avez laissé assez d'indices derrière vous pour que la police soit convaincue de votre culpabilité. Vous avouerez ensuite que vous êtes allé chez Ross, que vous l'avez tué, puis que vous êtes revenu ici, y avez tué Lucille et que vous l'avez étranglée avec une de vos cravates.

Je me sentis soudain glacé et nauséux.

— Vous voulez dire que vous l'avez tuée ? dis-je en redressant la tête pour le regarder.

— Bien sûr. L'occasion était trop belle. Quand je l'ai trouvée sur le lit, ficelée et sans défense, c'était vraiment pour moi un jeu d'enfant de nouer une de vos superbes cravates autour de son stupide petit cou et de me débarrasser ainsi d'elle. Je vous dis que j'ai tout déblayé, Scott. Je me suis débarrassé d'elle et de Ross, ça fait deux poids morts de moins. Je me suis libéré du maître chanteur qui me saignait. Par un coup de chance extraordinaire, Hackett est apparu comme par miracle avec ses cent mille dollars, si bien que je n'ai plus besoin de votre argent. Je peux recommencer à zéro. Même si je ne puis garder la roulette à la Petite Taverne, avec cent mille dollars et mes petits talents, je suis sûr de pouvoir faire de nouveau un excellent départ.

— Vous ne vous en tirerez pas, dis-je en le regardant. Il y a trop de gens dans le coup. Claude est au courant, ses deux tueurs aussi...

De nouveau, il arbora son petit rictus.

— Claude et ses deux tueurs, comme vous dites, sont liés à ma fortune. Si je tombe, ils tombent aussi et ils le savent. Maintenant, il ne vous reste plus qu'à vous mettre en règle avec votre conscience et à vous tirer une balle dans la tête, Scott. La police ne sera pas étonnée que la vie vous soit devenue insupportable après tous ces crimes, et que vous y avez mis fin.

Il tira un gant de cuir de la poche de son veston et le passa à sa main droite, puis il sortit un Colt 45 de sa poche-revolver.

— C'est celui de Nutley, reprit-il, c'est avec ça qu'il a été tué ainsi que Ross ; c'est ce qui va maintenant vous tuer. (Il se leva.) D'un côté, cette affaire me désole, Scott. Vous allez me manquer. Vous étiez un excellent collaborateur, mais je ne vois pas comment m'en sortir autrement. Je vous assure que vous ne souffrirez pas. Il paraît qu'avec un coup dans l'oreille, c'est la mort instantanée.

J'étais à présent dans un état de nerfs indescriptible. Je regardais Aitken s'approcher lentement de moi, le revolver pendant à bout de bras quand la sonnette de l'entrée retentit.

C'est un instant que je n'oublierai jamais.

Aitken sursauta et se tourna vers la porte. Je vis son pouce lever le cran de sûreté. Il demeura figé, pétrifié, l'oreille tendue. Et moi, d'une voix rauque, je réussis à articuler :

— On sait que je suis ici. La voiture est devant la porte.

Il me regarda avec un rictus affreux.

— Pas un mot, sinon c'est vous que je vais expédier le premier !

On sonna encore, impatiemment, avec insistance.

Sans bruit, Aitken s'avança à la porte du living-room et jeta un

coup d'œil prudent dans le hall. Il me tournait le dos et se présentait également de dos à la fenêtre. Je vis alors apparaître une ombre, puis soudain, la silhouette massive du lieutenant West pénétra sans bruit par la porte-fenêtre et entra dans la pièce. Il brandissait de la main droite un 38 d'ordonnance.

Il ne me regarda pas. Il avait les yeux braqués sur les larges épaules d'Aitken. Il leva son arme, et cria d'un ton sec :

— Les mains en l'air, Aitken, et lâchez votre outil !

Je vis un frisson passer sur les épaules massives d'Aitken. Il pivota en levant son arme, le visage tout déformé par la rage et la peur.

West tira.

Le revolver d'Aitken tonna, lui aussi, mais il commençait déjà à s'abaisser et la balle traça un sillon dans le parquet. Une tache rouge apparut entre les deux yeux d'Aitken. Il s'affala en avant, et s'écroula dans un fracas qui fit osciller tous mes bibelots. Il eut un petit soubresaut en mourant, mais ce n'était qu'un pur réflexe. L'arme lui échappa des mains et West s'avança d'un pas pesant pour le ramasser.

J'entendis courir et trois agents entrèrent en trombe, l'arme au poing.

— Ça va, ça va, ne vous en faites pas, dit West. C'est fini.

Il s'approcha de moi en fourrant son arme dans sa poche-revolver et me sourit.

— Je parie que vous aviez la trouille, dit-il.

Je levai les yeux, mais j'avais encore si peur que je ne pus articuler une parole. Comme le lieutenant se penchait sur moi pour me délivrer de mes liens, Joe Fellowes entra précipitamment. Il avait les yeux hors de la tête et sa figure ruisselait de sueur.

— Salut, Ches, dit-il tandis que je me redressais et me frottais les poignets pour faire circuler le sang. Ça va bien ?

— Oui. Mais qu'est-ce que tu fous ici ?

— C'est moi qui ai prévenu les flics, dit-il. (Puis il s'interrompit net en voyant le cadavre d'Aitken. Son teint vira au vert et il recula brusquement.) Bon sang ! Il est mort ?

— Allons, vous deux, intervint West, tirez-vous d'ici. (Il me tapota l'épaule et je me levai en vacillant.) Allez vous asseoir sur la terrasse en attendant que j'aie le temps de venir bavarder avec vous. Ne vous en faites pas. J'ai tout entendu et cela vous innocente complètement. Allez m'attendre dehors.

— Est-ce qu'il l'a tuée ? demandai-je.

— Ouais. Il devait être cinglé. C'est vrai qu'il avait une roulette à la Petite Taverne ?

Je mis la main à mon revers. L'appareil y était toujours. Je le

dégageai et le lui laissai tomber dans la main.

— Il y a une photo là-dedans. L'*Inquirer* m'avait prêté l'appareil.

— Je crois que je vais avoir du boulot cet après-midi. Allez donc m'attendre sur la terrasse, dit-il en décrochant le téléphone.

Un agent nous poussa sur la véranda. Nous allâmes nous asseoir sous l'œil indifférent d'un policier nonchalamment appuyé au chambranle.

— J'ai vu les deux costauds te sortir par l'entrée de service du cercle, poursuivit Joe. Je t'avais suivi, persuadé que tu allais avoir des ennuis. Je vous ai filés jusqu'ici, mais ils me paraissaient, trop coriaces pour que je me risque à les attaquer tout seul ; alors j'ai appelé les flics.

— Merci, Joe.

Je me laissai aller sur mon fauteuil de rotin. Je ne me sentais pas brillant. Quelques minutes s'égrenèrent lentement, puis Joe déclara soudain :

— J'ai comme qui dirait l'impression que nous allons nous trouver en chômage.

— Peut-être pas. Il faut bien que quelqu'un fasse marcher l'agence. C'est peut-être une veine, au contraire, dis-je en contemplant la plage et l'océan.

— Oui. Je n'y avais pas pensé. (Il s'agita sur sa chaise, un peu mal à l'aise.) Il devait être fou. J'ai toujours trouvé qu'il avait l'air bizarre.

— Tu as entendu ce qu'il a dit ?

— Je n'ai pas quitté mon poste d'observation, juste auprès de l'entrée de la véranda. J'avais une frousse terrible d'être surpris par Aitken. Si ce gros flic n'avait pas été avec moi, je ne sais pas ce que j'aurais fait.

— Je ne me sentais pas trop à l'aise non plus, observai-je.

Le silence s'établit. Nous attendîmes peut-être une heure, puis le lieutenant West sortit enfin sur la terrasse.

— On a agrafé Claude et vos deux malabars, dit-il avec un large sourire. Sans compter quatre pleins camions, trimbalant le gratin de la ville, qui sont en route vers le dépôt. Ça va faire de beaux titres demain dans les canards. (Il s'assit et me regarda.) Bon, maintenant, racontez-nous ça depuis le commencement. Il y a certains détails que je n'ai pas compris. Ensuite, il vous faudra venir signer une déposition. Mais, pour l'instant, allez-y et débitez-moi votre salade.

Alors je me suis donc mis à tout lui raconter.

**Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher), le 18 mai 1978.
Dépôt légal : 2^e trimestre 1978.
N° d'édition : 23833.
Imprimé en France.
(940)**